

PAGE

MANQUANTE

# Le Samedi

VOL. X. No 2  
MONTREAL, 11 JUIN 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c



AMOURS PRINTANIERS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 JUIN 1898

## CAS DE CONSCIENCE



Mlle Vieuchidon, en compagnie de son chat Pierrot, lit son avenir dans les cartes. —  
"Prenez garde à un jeune homme qui désire vous épouser. C'est un bel homme brun; il vous aime en dépit de la froideur que vous lui témoignez et sera constant même quand votre jeunesse sera passée. Il vous attendra, s'il le faut, de longues années; mais à la fin, vous le refuserez." Oh, mon Pierrot! que ta maîtresse est donc une cruelle, cruelle coquette!

## BOUQUET DE PENSÉES

Tiré de l'album inédit de Carmen Sylva (la reine de Roumanie).

"Le bonheur est une rose aux cent feuilles. Chacune a même couleur, même parfum; mais si on les détache, il n'y a plus de fleur."

x

L'homme d'esprit ne se plaint jamais. S'il vient à se casser une jambe il se félicite que ce ne soit pas la tête.

x

"Pour être spirituel, il faut être entouré de gens d'esprit: le coq ne dit rien aux canards."

x

"La bonté des enfants est angélique; celle des vieillards est divine."

x

"La femme incomprise est celle qui ne comprend pas les autres."

CARMEN SYLVA.

x

Si c'est l'habit qui fait l'homme, le tailleur qui fait l'habit doit avoir une bien grosse responsabilité.

x

La diplomatie consiste à croire qu'un homme croit ce que vous dites, quand vous savez pertinemment qu'il ne le croit pas.

x

Quand un pauvre homme est placé entre le diable et le gouffre de la mer, il est rare que ce ne soit pas la peur de se noyer qui l'emporte.

x

Tous les séraphins du ciel ne jouissent que d'une béatitude modérée si on les compare à l'homme portant pour la première fois un chapeau haut de forme.

UN SOLITAIRE.

## MARIÉ TRÈS JEUNE

Le père de la future. — Et où trouvez vous dans la Bible qu'il fut dit que les gens doivent se marier jeunes?

Le prétendant. — Notre mère Eve ne s'est-elle pas mariée le jour de sa naissance?

## DIGNITÉ

"Conçoit on, s'écriait le mulet d'un air crâue,  
L'outrecuidance de cet âne  
Qui prétend être mon égal,  
A moi qui n'en ai pas d'autre qu'un cheval!"

## ÉCHANTILLON OU ACHAT FERME?

Le papa. — Eh bien, Freddie, penses-tu que tu aimeras bien ce petit bébé? C'est ton petit frère!

Freddie (se livrant à une inspection détaillée du nouveau-né). — Sommes-nous obligés de le garder, papa, ou s'il est seulement envoyé comme échantillon?

## HEUREUSEMENT MARIÉS

Emma. — Et, alors, ils se sont heureusement mariés.

Julie. — Oui, chacun d'eux s'est marié de son côté.

## A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Premier chien. — Tiens, le chien d'Alcibiade! As-tu donc perdu ta queue dans un accident de tramway?

Second chien. — Peut-être! Mais, dans tous les cas, personne ne peut plus y attacher de boîtes de fer blanc.

## UN HOMME VEINARD

Rouleau. — Un homme veinard, c'est soursepline! Il a assez d'argent en poche pour aller au K'ondyke!

Bouleau. — Il aura peut-être une histoire différente à raconter quand il en revieudra.

Rouleau. — Mais c'est qu'il n'y va pas.

## L'UTILITÉ DU CHAT

La maman. — Tu sais, Henri, que le bon Dieu a fait toutes choses pour avoir son utilité en ce monde. Pourrais-tu me dire pourquoi il a fait le chat?

Henri. — Je pense bien que c'est pour que les petits garçons aient quelque chance de pouvoir lui jeter des pierres!

## UNE PREUVE FLAGRANTE

Madame (aigrement). — Tu sais, Baptiste, quand tu verra ton tailleur, tu pourras le féliciter sur sa manière de travailler. Il ne sait pas même coudre un bouton solidement. En voilà un, là, c'est la cinquième fois que je suis obligée de le recoudre.

## ENTRE VOISINS



L'orgueilleux père (qu'un voisin invective pendant qu'il aide son héritier à passer le temps). — Enfin, voyons. C'est inutile de m'accabler de sottises, monsieur; vous avez bien été jeune aussi, vous?

Le voisin (furieux). — Peut-être bien que je l'ai été; mais ce que je puis vous assurer c'est que je n'ai jamais eu un père assez idiot pour m'encourager à devenir un fléau public.

## VOILA L'EXPLICATION



*Isaac.*—Si fous bensez gue la brobriété fa toupler te faleur en teux ans, bourgoi foulez-fous la fenetre !  
*Cohen.*—Moi, ch'ai douchours édé une zorde t'andi-monoboliste et che ne feux bas dout carter bour moi !

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXII

## REGRET

J'étais heureux de peu de chose,  
 J'avais un champ vert, jaune et gris  
 Où ne fleurissait qu'une rose,  
 On me l'a pris.

J'avais un sentier solitaire,  
 Je cueillais des vers tout écrits  
 Dans son calme et dans son mystère,  
 On me l'a pris.

J'avais un ruisseau sous les ormes,  
 Ses flots purs et jamais taris  
 Baisaient les vieux rochers informes,  
 On me l'a pris.

J'avais le goéland qui passe  
 Troublant le marin de ses cris,  
 Son aile souffletait l'espace,  
 On me l'a pris.

Loin du bruit orageux des grèves,  
 J'avais sous les rameaux fleuris  
 Un coin pour y rêver mes rêves,  
 On me l'a pris.

Quand je pleurais quelque chimère,  
 Quelques songes longtemps chéris,  
 J'avais le baiser de ma mère,  
 On me l'a pris.

CLOVIS HUGUES.

## INSTANTANÉS

LIX

ENFANT MORT !

C'est une humble, humble chambre. L'ameublement est simple, mais le goût le plus exquis a présidé à son arrangement, jusque dans les plus petits détails.

Une tenture bleue, des rideaux bleus, à petites fleurs, bleu sur bleu.

En entrant, à droite et à gauche, une bergère capitonnée, deux étroits fauteuils, deux chaises.

Au milieu de la pièce, une table ovale à dessus de marbre blanc.

En face, le lit, élégamment tendu de mousseline blanche ; un prie-Dieu ; quelques aquarelles sur les murs ; un peu partout des bibelots de peu de valeur, mais délicats et bien choisis.

Et, près du lit, un petit berceau, blanc aussi, vivement éclairé par le jour aveuglant venant d'une large fenêtre, ouvrant sur un jardin assez vaste.

Au pied du berceau, un petit guéridon où brûlent deux cierges, de chaque côté d'un crucifix de bois noir avec, au pied, une coupe remplie d'eau bénite où trempé l'emblématique branche de buis.

Et dans ce berceau blanc, un petit enfant repose, douce créature au visage de cire, yeux clos, lèvres closes, marmoréen dans la souveraine tranquillité des à jamais endormis.

Puis des fleurs, surtout des roses et des marguerites blanches, immaculées, répandues partout, à profusion, sur le guéridon, sur le berceau, jusque sur le tapis — bleu comme la tenture.

O cher petit visage aux traits calmés, à l'air auguste, dont l'âme pénètre, maintenant, les inviolés secrets de l'infini !

O cher petit corps si souple hier, aujourd'hui rigide sous le blanc lin-coul des trépassés !

Quel douloureux et touchant poème qu'un petit enfant mort dans une humble chambre !

SILVIO.

## TRÈS DANGEREUX

*Boireau.*—Je ne croirai jamais que se toindre les cheveux soit aussi dangereux qu'on veut bien le dire.

*Billentoc.*—Eh bien, pourtant, c'est la vérité, mon cher Boireau. Un de mes oncles, âgé de 64 ans, a essayé, rien qu'une fois.

*Boireau.*—Il en est mort ?

*Billentoc.*—Non, mais quatre mois après il avait épousé une veuve sans le sou, ne possédant comme revenus que quatre jeunes enfants.

## LE COMBLE DE LA DISTRACTION

*Madame Smith (en visite chez une nouvelle mariée de ses amies).*—On m'a dit, je ne me rappelle plus qui, que votre mari était extrêmement distrait.

*La jeune mariée.*—Distrait ! Si je vous disais que quoique marié depuis six mois et onze jours, il lui arrive souvent, le soir, de se lever, de prendre son chapeau et de me serrer la main en me disant : "Mademoiselle, il est temps de me retirer ; merci de la si agréable soirée que vous m'avez fait passer". Si je ne le retenais pas, il s'en irait au club.

## PAS LA MÊME CHOSE

*Le petit marchand de brochures.*—Monsieur, voici un livre très intéressant et il est intitulé : *Comment conquérir les femmes*. C'est cinquante centins seulement.

*Le passager (un monsieur chauve à l'air digne).*—Dites donc ! jeune homme, si vous en avez un intitulé : *Comment on se débarrasse des femmes*, je vous l'achète ce que vous voudrez.

## PENDANT UNE ACCALMIE

*Rouleau.*—Je ne comprends vraiment pas comment vous pouvez vivre aussi près d'un chemin de fer. Et le bruit du train ne vous fatigue pas ?

*Bouleau.*—Du tout !... Pourtant attendez, puisque vous attirez mon attention là-dessus, il me semble en effet avoir entendu un affreux bruit de sifflet pendant un moment où ma femme ne parlait pas.

## QU'ENTENDAIT-ELLE DIRE ?

*Lui.*—Croyez-vous, vraiment, que l'ignorance soit une bénédiction du ciel ?

*Elle.*—Je ne sais pas. Vous me semblez si heureux.

## CERCLE TRÈS VIEUX

*La dame en visite.*—Et pourquoi pleures-tu, mon petit chéri ?

*Le petit.*—Hi... hi... parce que j'ai été battu...

*La dame.*—Et pourquoi donc as-tu été battu ?

*Le petit.*—Hi... hi... parce que je pleurais.

Une des qualités les plus indispensables au général en chef, c'est l'imagination.—VON DER GOLTZ.

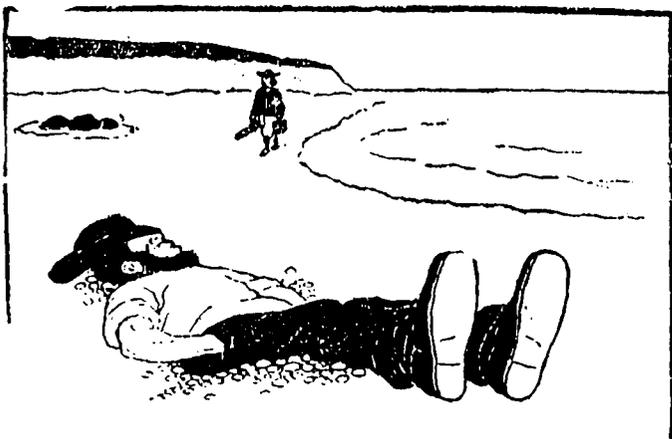
## PLAISIRS DE LA CAMPAGNE



*Le bicycliste.*—Et vous dites, monsieur, que le chemin est en bon état tout le long, jusqu'à Boueville ?

*Le rural.*—Oh, oui ! Il y a bien un petit bout, disons un demi mille, qui est assez mauvais et deux autres milles à peu près ; mais sur tout le reste du parcours la route est aussi bonne que celle-ci.

## UN MONSTRE A TROIS TÊTES



I

Bibi Rapin flânait au bord du fleuve, son attirail de peintre en mains, quand il aperçut un brave homme qui dormait paisiblement. On ne lui voyait guère la figure, au dormeur, mais ses pieds apparaissaient nettement.



II

Bibi Rapin aime à rire ; il se mit incontinent à l'ouvrage, soignant la ressemblance autant qu'il le put, vu le chapeau que le dormeur obstiné avait bûssé sur ses yeux.

## LETTRE

Vous admirez mes vers ? Eh ! mon Dieu, que m'importe,  
Vous ouvrez votre cœur et fermez votre porte :  
Vous cherchez le poète et fuyez l'amoureux !  
Vous ne comprenez pas que mon âme est brisée  
Et que cet amour vrai qui vous sert de rière  
Est grand comme le monde et pur comme les cieux.

Je vous parle d'amour et vous parlez de gloire ;  
Et lorsque je voudrais, comme unique victoire  
Un de ces doux regards qui font l'homme meilleur,  
Vous lisez un poème échappé de ma lyre,  
Je vous vois tressaillir et je vous vois sourire,  
Vous entre'ouvrez le livre et fermez votre cœur !

Tenez, je suis jaloux de ma muse, ô blasphème !  
Et si vous ne m'aimez, Madame, pour moi-même,  
Si l'homme disparaît toujours sous l'écrivain,  
Si mes vœux crintifs ne peuvent pas vous plaire,  
Je m'exile à jamais sur un roc solitaire  
Et j'enchaîne mon luth par des cordes d'airain !

ÉVARISTE CARRANCE.

## LE DOCTEUR SYMMACHUS

De son périlleux et long voyage dans le centre africain, le docteur Symmachus avait ramené un nègre dinka, né sur le haut Fleuve Blanc, à l'embouchure de la Soba, et un singe de grande taille, — un chimpanzé, — animal d'une extrême intelligence et d'une force d'hercule.

Le nègre avait nom Karol, et la bête, au museau noirâtre et encadré de poils hérissés et fauves, obéissait à celui de Manko.

C'était un assez plaisant original quo ce docteur Symmachus. Petit, maigre, nerveux, avec des yeux de braise étincelant au fond de l'orbite stri d'une tache violette, il inspirait un sentiment indéfinissable d'antipathie, presque de répulsion. Son âge ? On l'ignorait. De trente à cinquante ans. Son visage cuivré, glabre, sec, sans rides, ressemblait à ces masques rigides et bitumeux de momies pharaoniques, sphinx de chair morte et pétrifiée, qui gardent on ne sait quelle méchante et railleuse expression d'ironie, avec leur bouche à jamais close, avec leurs prunelles à jamais éteintes.

Il habitait une ruine, au fond d'un faubourg de Paris. Un misérable logis, en vérité, aux murailles éventrées, au toit rongé de mousses, aux charpentes vermoulues. Il y vivait seul, n'ayant ni mère, ni sœur, ni parents, ni maîtresse, pas même cet unique ami qu'on trouve si facilement, hormis qu'on soit plongé dans la misère absolue, sans espoir.

— Il n'aimait donc personne au monde. Il semblait ne pas se douter que des hommes véussent autour de lui. Le nègre le servait avec l'abnégation indifférente, le dévouement lâche et machinal, l'insouciance molle de l'esclave — sans âme, soumis au maître — sans cœur.

Le singe assistait à cette existence solitaire avec sa gravité méprisante d'être muet et dompté. Il allait, venait, criait, touchait, regardait, mystérieux et triste, rêvant peut-être aux grèves de sable rouge du Nil, aux forêts de gommiers criblés de fleurs jaunes, d'heglis énormes, d'acacias-parasols, aux lacis de lianes étoilées de corymbes roses.

Parfois un rire étrange contractait ses babines lippues et découvrait ses crocs. Il riait, comme s'il eût revu, dans sa mémoire simiesque, de longues théories d'éléphants s'aspergeant avec leurs trompes, ou des crocodiles endormis dans la vase, ou dans un massif de roseaux ambatch, le colossal et majestueux baleniceps-roi, perché sur une patte.

Jamais on n'aperçut un être quelconque, ayant figure humaine, franchir le seuil de la mesure.

Bientôt des rumeurs bizarres coururent dans le quartier sur le docteur Symmachus, dont on connaissait à peine le nom, et qui refusa toute clientèle, encore que mainte commère eût hasardé de gratter à son huis.

Les volets très épais, doublés d'un matelas d'étoupe couvert de cuir, demeuraient toujours clos. Cependant presque toutes les nuits, à des

heures avancées, des plaintes effroyables, aiguës, stridentes, retentissaient dans cette lugubre maison : puis des spirales de fumée brune et grasse s'échappaient des cheminées, répandaient une odeur nauséabonde d'os, de chair et de corne brûlés.

La police, au surplus, ne s'en inquiétait nullement. Des agents, en faisant la ronde, entendirent plus d'une fois ces lamentations, virent ces tourbillons de fumée, sentirent ces émanations putrides. Mais ils passaient, tranquilles, embossés dans leur caban, et devisaient péniblement de leurs amours défuntées, comme s'ils ne se souciaient en rien de l'œuvre diabolique accomplie, à l'heure fatale de minuit, derrière ces murs lépreux et ces volets blindés.

Car, à n'en pas douter, et tout le quartier le croyait ferment, le docteur Symmachus se livrait aux pratiques de la Vaine Observance, célébrait la Messe Noire, sacrifiait des victimes aux idoles monstrueuses des peuplades sauvages.

Aussi, les mères défendaient-elles à leurs petits enfants de jouer aux alentours du logis délabré, qu'on aurait nommé la maison du diable au temps jadis et dont on approchait déjà avec effroi. Des tuyaux de plomb coulaient souvent une eau sanglante, qui laissait dans le ruisseau des traces rougeâtres, une puanteur fade.

On voulut, plusieurs fois, interroger le nègre. Il ne répondit que par un gloussement inintelligible et par une grimace, un rictus convulsant à faire peur sa face humide et noire. On en conclut qu'il était muet, et fort méchant.

Du reste, s'il venait d'aventure acheter quelque denrée chez un marchand, il en montrait le nom écrit à la craie sur une ardoise. Il payait avec une pièce d'argent, dont il ne reprenait jamais la monnaie.

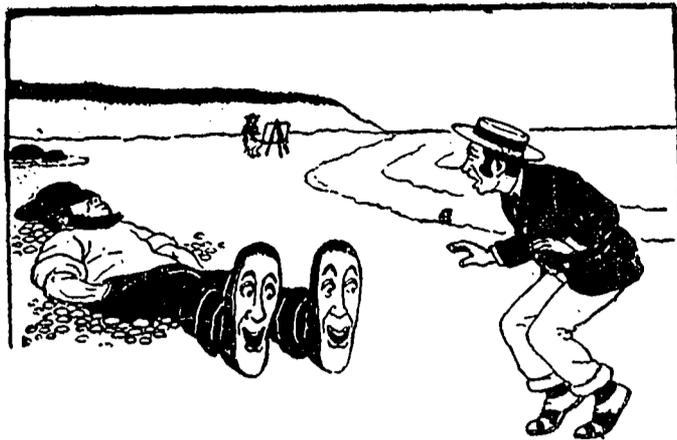
Karel ne buvait point les verres de vin qu'on lui offrait d'un air engageant, à seule fin de l'apprivoiser. Il cheminait, la mine superbe et l'allure

## IMPOSSIBLE



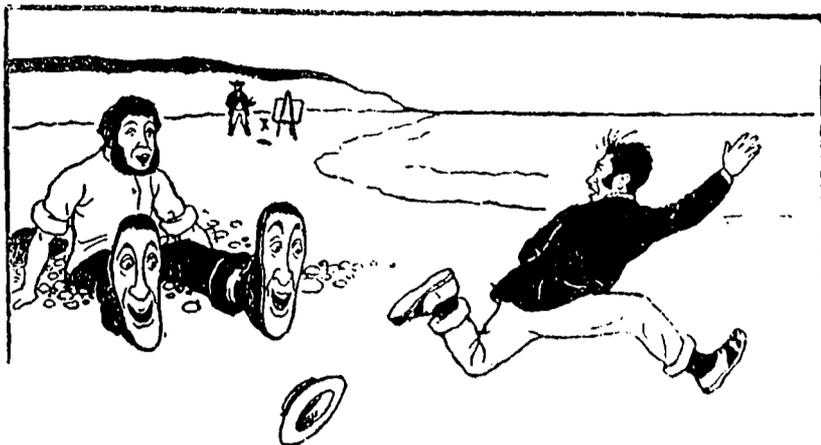
Le photographe. — Maintenant, madame, nous allons prendre le portrait. Tenez les yeux fixés sur moi et ne riez plus, rien qu'un petit sourire.

UN MONSTRE A TROIS TÊTES — (Suite et fin)



III

Aussi, quand ayant terminé son œuvre il se retira un peu plus loin pour jouir de l'effet, ne fut-il pas surpris de l'admiration qu'elle causa à un passant.



IV

Admiration qui se changea vite en terreur quand le dormeur, s'étant enfin éveillé, le passant malencontreux crut voir le monstre à trois têtes dont parle la mythologie. Il court encore.

indolente, ravi d'être escorté par une escouade de gamins, qui admiraient son *tarbouch* écarlate à houppes de soie blanche, et sa *gellabieh* de flanelle bleue, flottant à plis amples sur son corps dégingandé.

Peu à peu, on fit d'autres remarques. Ainsi, le docteur Symmachus sortait le matin avant midi et revenait au crépuscule, conduisant deux chiens couplés en laisse, qui disparaissaient et qu'on ne revoyait jamais.

Tantôt, de magnifiques sloughis, des mignons bassets à jambes torsées, des épagneuls blancs tachés de feu ; tantôt d'affreux caniches, des barbets crottés, des braques à longues oreilles ; tantôt des danois tigrés, des molosses poilus, ou des lévriers à la robe de velours ras.

Puis, deux ou trois fois par semaine, à l'aube, un fourgon traîné par un vigoureux percheron, et conduit par un mulâtre, arrivait au grand trot dans la ruelle déserte. Karel ouvrait, chargeait de vastes mannes d'osier, scellées de cachets rouges, sur ce fourgon, qui repartait aussitôt en brûlant le pavé.

Que devenaient les chiens ? que renfermaient les paniers ? Le voisinage, sans cesse en éveil et à l'affût, se perdait en conjectures. Les deux maugrabins n'échangeaient pas un mot. La besogne durait cinq minutes. Au lever du soleil, il n'en restait aucune trace.

Un matin, le docteur Symmachus ne sortit pas de chez lui. Le lendemain, on ne le vit pas davantage, et enfin, il cessa complètement ses courses quotidiennes. Karel expliqua par signes que son maître était malade. Un des volets fut entrebâillé pendant une semaine.

Or, le dimanche, le docteur parut, vers midi, selon sa coutume. Seulement, au lieu de prendre aussitôt la rue qui le menait d'ordinaire dans Paris, il ne quitta pas le faubourg.

Il flânait, très soucieux, très sombre. On observa la pâleur qui avait encore l'éclat singulier de ses yeux.

Avisant un chat angora, à la fourrure épaisse, endormi sur une chaise devant la boutique du boulanger, il entra chez celui-ci, et là, pour la première fois on entendit sa voix : une voix fêlée, aigre, saccadée, un accent guttural.

Il offrait d'acheter le chat cinq louis. Le boulanger tenait à son matou, mais il redoutait les maléfices, et, pour ne plus subir le grincement de crécelle de cette voix mordante et âpre, il céda son angora, destiné sans doute à l'affreuse voracité du singe Manko.

Depuis ce dimanche, tous les jours Karel achetait un chat ; les plus beaux comme les plus hideux, les borgnes, les éclopés, les galeux. Il enfouissait la bête dans un sac, la payait d'un louis d'or tout neuf, et s'enfuyait tout ainsi qu'un larron avec sa proie.

Ce manège dura sept longs mois, au bout desquels ce quartier, naguère paisible, était absolument en émoi, affolé de curiosité et las de commentaires. D'une échoppe à l'autre, des propos étonnants circulaient. Il y eut de hardis garçons pour explorer la mesure décrépite. On n'y put pénétrer : le petit jardin, derrière, était encombré d'un tas de chaux et, dans les angles, de débris informes.

La tentative ne fut point renouvelée : on avait vu apparaître, à une lucarne, la figure bestiale du chimpanzé, qui poussa un glapisement rauque ; des sonnettes électriques se mirent aussitôt en branle : les audacieux espions furent contraints de déguerpir.

Ce coup manqué exaspéra la curiosité haletante des gens : on en vint aux suppositions les plus extraordinaires ; on faillit même, à seule fin de résoudre le problème, porter la torche incendiaire dans le galetas du savant qui prétendait abuser sans vergogne de la patience publique.

Mais un événement survint, qui dénoua terriblement cette existence mystérieuse, un de ces événements imprévus que la Providence tient en réserve pour imposer aux hommes le respect de l'Inconnu, la crainte du lendemain de la mort.

Un soir, peu avant que les cloches de Saint-Médard sonnaissent à toute volée l'*Ave Maria* du mois de mai, des hurlements d'énergumène bouleversèrent la rue paisible, où des groupes assemblés devant les portes prenaient au grand air le doux plaisir d'une causerie bruyante.

Ce furent des gémissements inarticulés d'abord, puis des vociférations, des sanglots, des clameurs déchirantes. Les volots du docteur, ébranlés

par une main brutale, s'ouvrirent avec un grand bruit de ferraille, puis, de l'intérieur, la porte fut enfoncée à coups de pied.

Alors on vit le nègre Karol s'élançant, les doigts crispés dans ses cheveux crépus, et fuir, fuir droit devant lui, par bonds démesurés, comme un antilope chassé par une meute.

La foule envahit en un clin d'œil le logis du docteur Symmachus, et les premiers qui pénétrèrent dans l'immense atelier du haut reculèrent en poussant des cris d'épouvante.

En effet, dans cette salle aux parois tapissées de lames d'acier, encombrée d'objets disparates, d'instruments étranges, ils avaient vu ceci : le docteur Symmachus, tout nu, étendu sur une table de marbre noir, vernie-cellée de rainures, attaché par les membres à quatre anneaux de bronze.

Et près de lui, debout, couvert de sang, brandissant un bistouri, le singe Manko, dans une attitude grotesque, plongeait l'acier dans les chairs frémissantes du malheureux, dont le corps était criblé de blessures.

Le sang coulait à gros bouillons des artères crevées, des veines fendues, jaillissait en cascates sur le plancher.

Et l'horrible singe, avec des exclamations triomphales, agitant ses bras velus, riant d'un rire féroce, s'acharnait à son infernale besogne, sur le cadavre encore chaud de son maître, tandis que des chats, viviséqués, sanglants aussi, se traînaient lourdement et miaulaient en roulant leurs prunelles glauques...

CHARLES BUET.

Il y a des choses que l'on pense au fond de soi et qu'il faut entendre dire par un autre : on se les dit trop bas pour les entendre.

A. CHENEVIÈRE

IL AURAIT VOULU LE SAVOIR



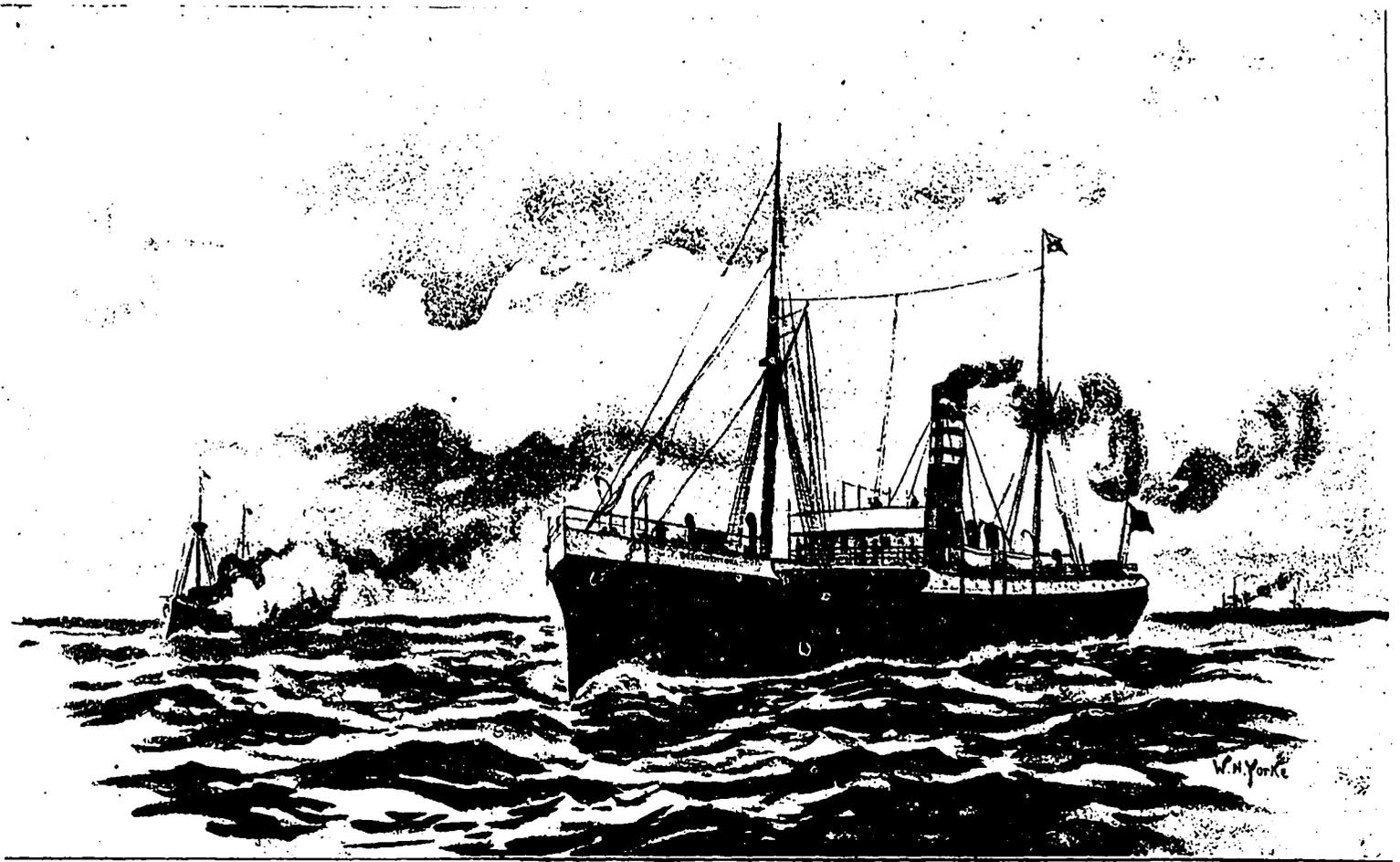
Madame Pat. — Tiens, Pat, voici des pilules que madame Callaghan vient de m'envoyer pour toi. Elle dit qu'elles te guériront sûrement ou te tueront.

Pat. — Diabolo !... A-t-elle dit ce qu'elles feraient en premier lieu ?

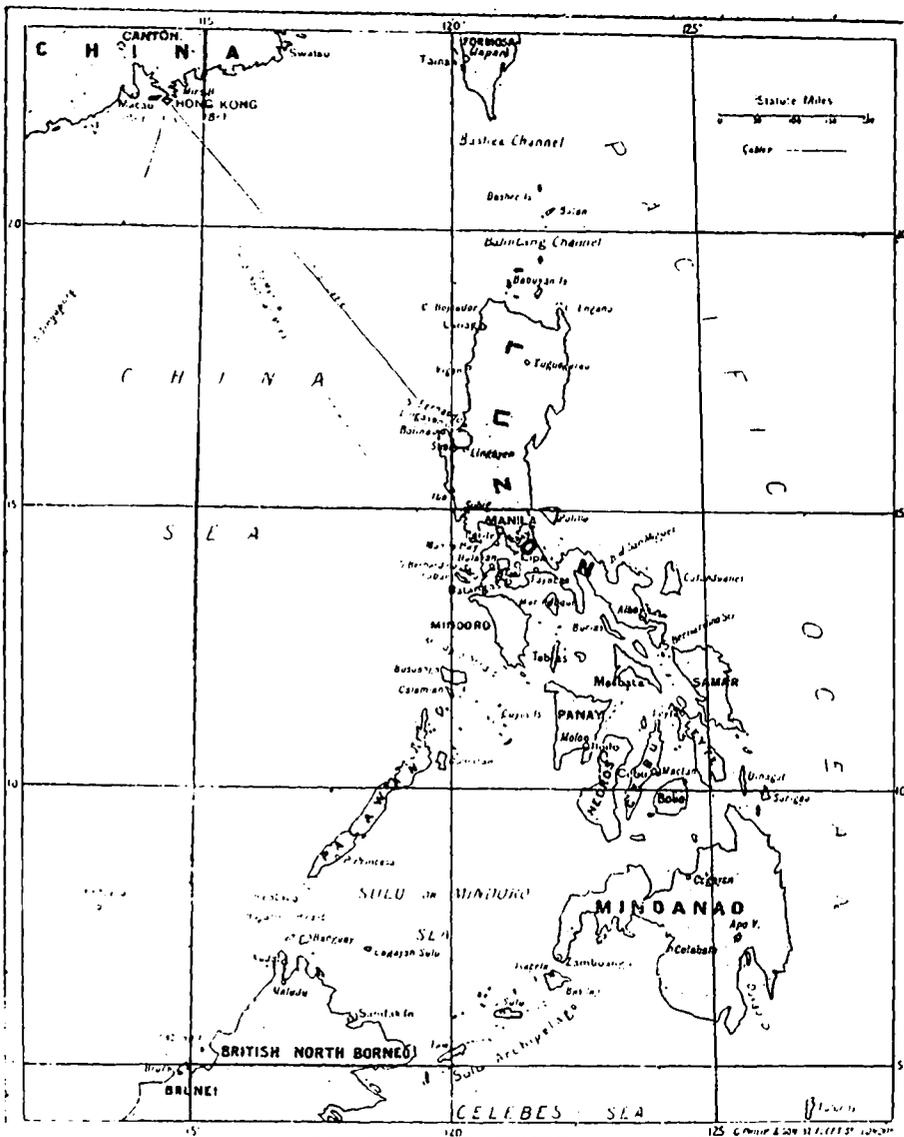
Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA CAPTURE DU "BUENAVENTURA".



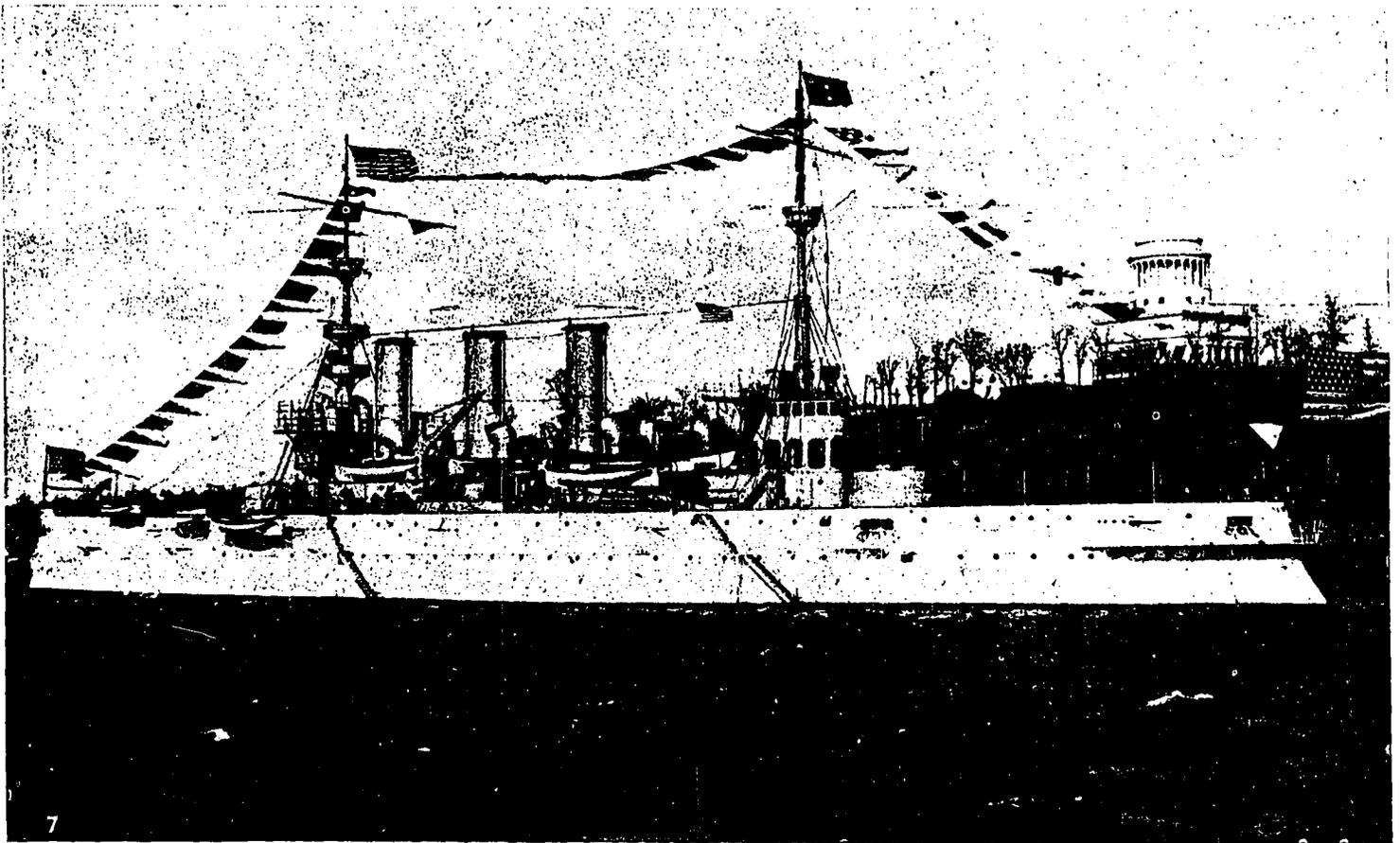
CARTES DES ILES PHILIPPINES



L'AMIRAL CERVERA Y TOPETE  
Commandant en chef de la flotte Espagnole.



L'AMIRAL GEORGE DEWEY  
Commandant l'Escadre Américaine de Manille.



LE VAISSEAU AMIRAL AMÉRICAIN "NEW-YORK".

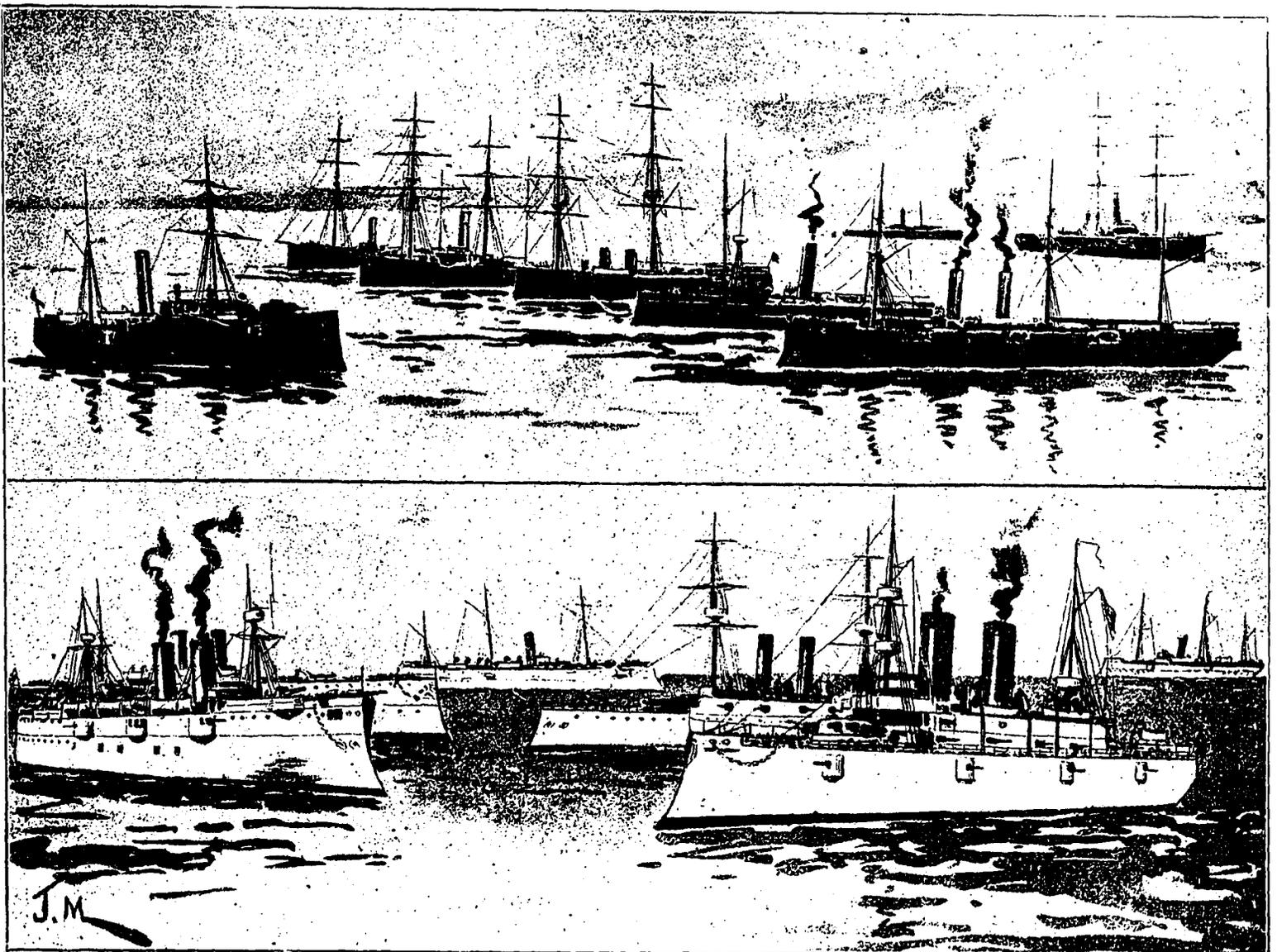
Ile de Luçon.

Don Antonio de Ulloa,  
Don Juan d'Austria.

Castilla.

Mindanao,  
Ile de Cuba.

Velasco,  
Reina Christina.



Baltimore.

Raleigh.

Concord.

Boston.

Olympia.

Petrel.

VAISSEAUX EBPAGNOLS ET AMÉRICAINS AYANT PRIS PART A LA BATAILLE DE MANILLE.

## LE MÊME TARIF



Le trapp *Quadrilettes* (lisant sa gazette). — "Le poète Lamartine recevait environ un dollar pour chacun des mots qu'il employait."

Le trapp *Lutèce* (qui sommeile à quelques pas). — C'est à peu près le même tarif quo j'avais l'habitude d'avoir quand j'en... gueulais le juge.

## LE REFLUX

Après avoir longtemps flagellé de ses flots,  
De sa glauque rumeur et de sa blanche écume  
La roche, dont l'arête écumamment s'exhume  
D'un abîme tramant de monstrueux complots ;

Rompant toute barrière en un bruit de galops,  
Ou dans le rythme aigu d'une infernale enclume,  
L'océan, le grondeur du large et de la brume,  
Reculé, enfin touché par ses propres sanglots.

Les dieux et les Titans, abandonnant leur rage,  
Se sont enfuis, poussés par un vent de naufrage,  
Le soleil rouge pointé sur un ciel jaune et noir.

Le sable rose et blond s'étend sur mille lieues,  
Et Vénus reconnaît, dans des flaques d'eaux bleues,  
Les débris dispersés de son riche miroir.

ABEL LETAILLÉ.

## DEUX TERRIFIANTES INVENTIONS

Que fait donc Edison ? C'est ce que se répétaient depuis longtemps les nombreux admirateurs du célèbre électricien. Comment, à l'heure où la parole appartient exclusivement aux canons plus ou moins à dynamite ou à poudre sans fumée, aux torpilles, bateaux sous-marins, ballons dirigeables, etc., reste-t-il sous sa tente sans que rien n'apprenne au monde qu'il existe et vient de donner le jour à une de ses fulgurantes inventions ?

Ce silence est rompu (Enfin !) et le SAMEDI, qui ne recule devant aucune dépense pour informer ses lecteurs a réussi, dans la personne de son correspondant spécial de New York, à pénétrer dans l'antre du sorcier de Mungo-Park. Non, Edison ne se repose pas ! Au contraire, son puissant cerveau, à l'œuvre nuit et jour, est plus lucide que jamais et nous allons pouvoir signaler au monde étonné les deux plus terrifiantes inventions des temps modernes : *Le bateau sous-marin Tire-Bouchon* et *la Baleine explosible*. Suivent quelques détails, les seuls qu'aient pu recueillir notre correspondant, entré à Mungo-Park déguisé en vieille négresse.

Le sous-marin *Tire-Bouchon*, construit sur des données complètement nouvelles, ne ressemble ni au "Goubet", ni au "Gustave Zédé", les deux sous-marins français, ni au

"Péreal", celui Espagnol, occupé en moment paraît-il à cueillir, pour s'en faire un collier, les torpilles défendant les ports américains. Il a la forme d'une toupie, s'enfonce, par une rapide giration, dans les mers les plus profondes, puis ne remonte que quand un œil de verre électrique, qu'il laisse flotter sur l'eau, lui a signalé un navire espagnol.

Invisible, il remonte, lentement, met à jour un énorme tire-bouchon et fait, aux flancs du cuirassé, une large et silencieuse blessure.

Quelques minutes après le navire espagnol coule à pic, sans même que ses camarades d'escadre aient pu se douter du puissant ennemi qui est là, invisible, guettant une autre proie. Brrr...

En dix minutes, quinze minutes au plus, la plus formidable flotte git par quelques centaines de brasses de fond et pas un être humain ne reste pour raconter la terrible trépidie.

Quand au sous-marin, il est remonté tranquillement à la surface de l'eau, pour aiguïser son tire-bouchon... sur un rocher quelconque

Pour ce qui est de la Baleine explosible, c'est un engin encore plus terrible, sorti, tel Minerve de Jupiter, du cerveau puissant du génial électricien. Elle est d'une facilité de construction à donner envie d'en confectionner une, rien que pour s'amuser.

La recette est facile à suivre, même en voyage. Vous prenez une baleine, — la plus grosse est la meilleure, — vous lui faites avaler, sous forme de poissons variés, cinq ou six tonnes de dynamite, de nitro-glycérine pure, de picrate de potasse, de panclastique, roburite, mélinite et autres choses en *its* et explosibles. Puis, toujours sous la forme d'un poisson, un détonateur à mouvement d'horlogerie monté pour 8 ou 15 jours. Cela fait, et c'est d'une facilité enfantine, vous entraînez doucement votre baleine à l'aide d'un canot monté par quelques hommes courageux déguisés en baleiniers terre-neuviens. Le canot emporte, à l'extrémité d'une cordelette, un appât dont la composition est le secret d'Edison.

Tout ce que notre correspondant a pu savoir, c'est que la baleine est très friande. Quand vous êtes au beau milieu de la flotte espagnole avec votre baleine, vous coupez la corde qui retient l'appât et disparaïssez à l'anglaise.

Naturellement, à la vue du superbe cétacé qui s'ébat au milieu d'elle, l'escadre toute entière est en joie et se met en devoir de harponner le monstre.

Crac ! Le premier coup de harpon fait éclater la baleine qui entraîne dans les profondeurs des mers, tous les vaisseaux cuirassés de l'ennemi, aussi nombreux et aussi formidables fussent-ils.

Quand tous les navires espagnols seront détruits, Edison se propose de faire pénétrer, subrepticement, une baleine explosible dans chacun des ports espagnols de Cadix, Alicante, Carthagène, Barcelone, etc.

On juge de l'effet produit. Ce sera absolument terrifiant.

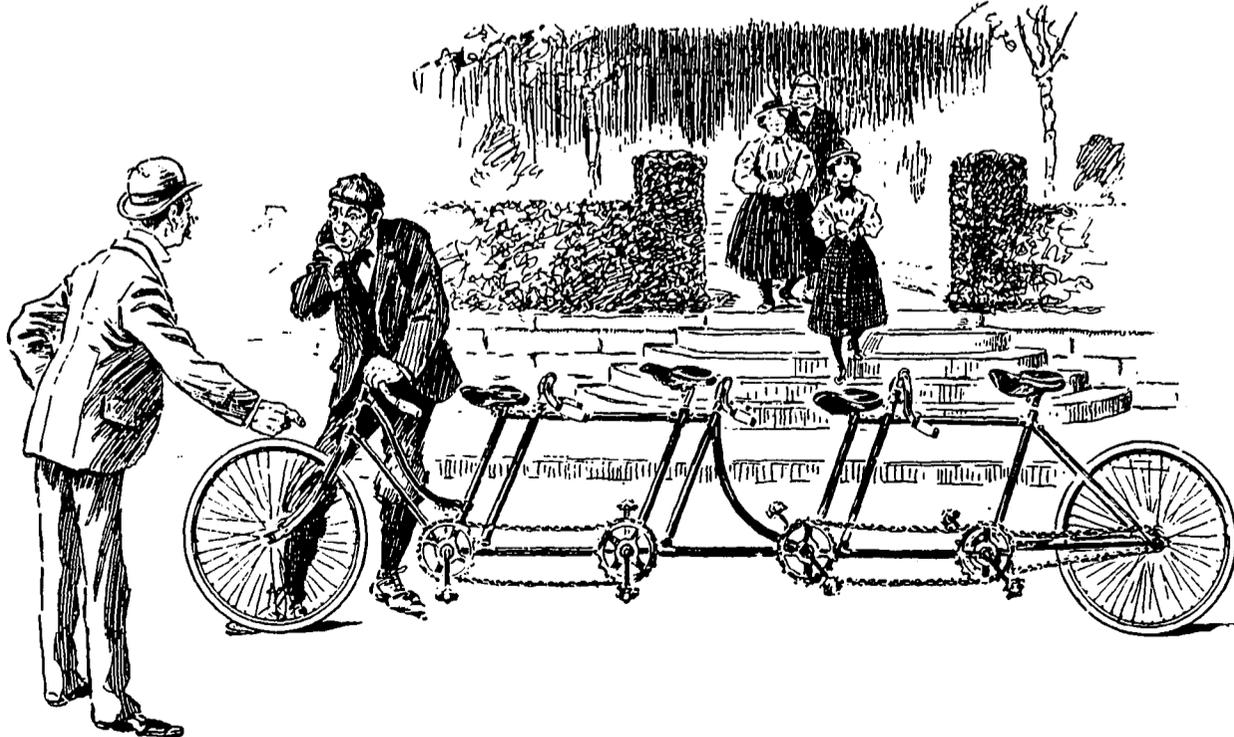
Notre courageux correspondant, après pareilles divulgations, ne pouvait rester sur le continent américain ; sa vie n'y aurait pas été en sûreté et cela eut pu amener des complications internationales, aussi s'est-il défilé, — au plus coupant — à la recherche d'autres informations, mais cette fois, du côté espagnol, la plus stricte impartialité nous ayant toujours animé.

J'espère, chers lecteurs, avoir la semaine prochaine, du nouveau à vous communiquer. D'ici-là, gardez ce que je viens de vous dire pour vous seul, votre famille et vos amis, et vous, chères lectrices, mystère, n'est-ce pas ?

PARISIEN.

Le célibataire jouit des enfants comme certains amateurs jouissent des roses, sans les cueillir. — GUY DELAFOREST.

## ON SE TIRE COMME ON PEUT D'UN MAUVAIS MARCHÉ



Baliveau. — C'est mon beau-père et ma belle-mère, je vous dis, qui ont insisté pour que je commande ce tandem-là. Ça ne m'amusait pas beaucoup, mais j'ai dû céder.

Capoulard. — Mais, malheureux, les deux jeux de pédales de l'avant ne peuvent aider à la marche de l'appareil. Il aurait fallu...

Baliveau. — Taisez-vous donc ! C'est ma femme et moi qui montons devant.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

## FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

X

(Suite)



Montrésor entra dans la loge de Fanchon. (P. 11, col. 2.)

—Je vais aller voir à l'infirmerie, proposa un gardien.

—Oui dépêchez-vous !

Georges n'était pas à l'infirmerie. On ne le trouva pas dans l'établissement.

Fanchon demanda au directeur de permettre à un gardien de l'accompagner ; ils feraient ensemble le trajet qu'avait dû suivre Georges pour revenir de l'endroit où il travaillait à la colonie.

Les gros sourcils de M. le directeur, à cette proposition, se hérissèrent formidables ainsi que des dards de porc-épic. Ils remontèrent au milieu de son front, retombèrent sur ses paupières.

Il suffoquait de colère.

De quoi se mêlait cette femme !

—Faites placer sur un seul rang la section du manquant, ordonna-t-il.

Il se traîna dans la cour, tirant avec une grimace ses pantoufles à damier.

M. le directeur était devant les jeunes colons. Il les examinait d'un œil méfiant et sévère.

Ils étaient blêmes, chétifs, l'air sournois, l'œil éteint.

—A qui Georges Bernard a-t-il dit qu'il se sentait malade ? demanda-t-il.

Aucun des enfants ne répondit.

Le gardien intervint.

—Monsieur le directeur, permettez-moi de vous désigner ceux qui m'ont averti du départ de Georges Bernard.

—Faites-les sortir des rangs.

Trois enfants désignés par le gardien firent quelques pas en avant.

Ils répétèrent au directeur ce qu'ils avaient dit au gardien.

—Georges Bernard paraissait-il souffrant ?

Les petits prisonniers échangeaient un regard moqueur, pincèrent les lèvres et ne répondirent pas.

—M'entendez-vous ? avait-il l'air malade ? répéta le directeur.

L'un des pensionnaires de la Colonie Agricole de Noirville se moucha avec un bruit de trombone.

Les autres éclatèrent de rire.

—Tous les trois à la chambre de discipline ! hurla le directeur furieux.

Les coupables, la tête basse, s'éloignèrent, conduits par un gardien.

—Ce gibier de potence se moque de nous ; le détenu Georges Bernard s'est évadé. Prévenez la gendarmerie. Commencez une battue. Allons, du lest !

Le directeur se tourna vers Fanchon.

—Celui que vous désiriez voir, madame, a pris la fuite. Quand ce garnement sera repris, ce qui ne tardera pas, le cachot s'ouvrira pour lui.

—Vous ne me permettrez pas de le voir, de lui parler ? fit Fanchon suppliante.

—Impossible, madame.

Et pour lui signifier qu'elle eût à partir, que l'entrevue était terminée, il dit :

—J'ai l'honneur de vous saluer.

Il lui tourna le dos et se dirigea vers son bureau dont il fit claquer furieusement la porte.

Fanchon resta clouée sur place, désolée, les yeux pleins de larmes. Georges, qu'elle croyait si bien voir en ce jour, qu'elle avait aperçu la veille, Georges s'était évadé !

Il allait être certainement repris, puni, enfermé dans un cachot !

—On ne me permettra pas de le voir, se dit-elle.

Quel malheur ! quel affreux malheur !

Ainsi, au moment où elle lui apportait des paroles de consolation, où elle pouvait faire luire à ses yeux l'espoir d'une prompte délivrance, grâce à la protection de Mme de Beauchamp, Georges s'enfuyait !

Il s'enfuyait désespéré, sans doute, ayant souffert mille tortures dans cette prison.

Pendant deux ans il avait attendu en vain un mot d'elle, un signe de vie !

Ce mot n'était pas venu et il était parti, risquant tout pour reconquérir sa liberté.

—Sa liberté, pensa aussitôt Fanchon, mon pauvre Georges avec son costume de prisonnier ne peut manquer d'être bientôt repris.

—Comme ils vont lui faire payer cher cette tentative d'évasion !

Elle était arrivée près de la voiture qui l'avait emmenée.

Le cocher fumait sa pipe en causant avec un gardien.

Il revint vers sa cliente en secouant le fourneau de sa pipe sur son pouce.

Barbet, attaché par sa laisse à la voiture, aboyait joyeusement après sa maîtresse.

—Nous retournons à Issoudun ? demanda le cocher en se hissant sur son siège.

—Oui, fit Fanchon de la tête.

Le cocher enveloppa ses chevaux d'un coup de fouet.

Il partirent à une allure rapide.

Mais, à cent mètres de la prison, Fanchon demanda au cocher de s'arrêter.

—J'étais venue pour voir un colon de Noirville, dit-elle, il s'est enfui. . . .

—Je sais ça, dit le cocher, j'ai causé avec les employés.

—Monsieur, reprit Fanchon, je vois une auberge à quelques pas. Je désire y descendre. J'espère voir passer le prisonnier qu'on ne peut manquer de rattraper bientôt.

—C'est assez probable.

—Je veux qu'il me voie, ma vue lui donnera du courage, peut-être pourrai-je lui dire quelques mots.

Des larmes lui coupèrent la parole. . . .

Le cocher, un gros rougeau, fut ému par le chagrin de la jeune fille.

—Oui, dit-il, je comprends ça. . . .

Puis, réfléchissant, remarquant le costume de sa cliente qui lui paraissait élégant, ses manières distinguées, sa beauté, il reprit :

—Ça ne peut pourtant pas être votre frère, votre parent, ce garnement ?

—Je m'intéresse à lui, répondit Fanchon.

Elle avait tant souffert qu'elle ne livrait pas ses sentiments.

—Je vais rentrer dans cette auberge, reprit-elle, je vous attendrai. . . .

—Où est-ce que j'irai donc ?

Fanchon lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

—Vous monterez sur votre siège et irez aux nouvelles. Vous raconterez que votre voyageuse s'est trouvée indisposée et se repose quelques heures. Vous tâcherez de savoir le résultat des recherches, et viendrez me l'apprendre. Si mon. . . si mon protégé est repris, vous ferez tout votre possible pour me venir chercher assez à temps pour que je puisse me trouver sur son passage, que je le voie et que lui aussi me voie.

—Ma petite dame, foi de Rouget, ce sera fait à votre désir. Je

vais boire un verre de vin pour m'éclairer l'esprit et puis je partirai à la découverte... Ayez confiance, je suis moins bête que j'en ai l'air.

Le gros cocher but son verre de vin, fit claquer sa langue et cligna de l'œil du côté de Fanchon pour lui affirmer de nouveau qu'il était "moins bête qu'il en avait l'air."

Il monta sur son siège et partit.

L'auberge était tenue dans la journée par la femme de l'aubergiste, lui travaillait aux champs.

Sa femme suffisait amplement à servir la clientèle assez clairsemée pendant la journée.

Elle s'approcha de Fanchon et lui offrit ses services.

Pour expliquer sa présence, Fanchon se dit fatiguée et demanda une tasse de thé.

—J'en avons, madame, dit fièrement l'aubergiste. Je vais vous en faire une bonne tasse. L'eau ne s'ra pas longue à bouillir, allez, J'ons encore des braises dans l'âtre.

On ne sert pas vite à la campagne.

Fanchon se dit qu'elle avait une heure devant elle.

Elle se plaça près de la fenêtre ouverte et s'y accouda, explorant la campagne des yeux.

Peut-être aurait-elle la chance d'apercevoir Georges ramené par les gardiens et les gendarmes et, coûte que coûte, elle trouverait le moyen de s'approcher de lui, de lui dire quelques paroles d'espoir.

Elle aperçut au loin les gendarmes courant à cheval sur une route blanche que bordait la forêt.

Ils s'arrêtaient de temps à autre, disparaissaient pour reparaitre plus loin.

L'aubergiste lui apporta une tasse de thé bouillant.

Elle porta la tasse à ses lèvres.

Un galop de chevaux la fit se dresser.

Les gendarmes passaient devant l'auberge se dirigeant à toutes brides vers la colonie.

Aucun prisonnier ne les accompagnait.

Fanchon s'élança au dehors. Le cocher arrêta sa voiture devant l'auberge.

—J'ai du nouveau, dit-il tout bas.

—Parlez, monsieur ! fit la jeune fille, toute pâle.

—L'oiseau est décidément envolé. On a retrouvé ses vêtements de prisonnier dans les bois ; il avait du rechange, le gaillard !

—Vous ne croyez pas qu'on le reprendra ?

—Ce ne s'ra pas de sitôt, toujours ! répondit le cocher en riant.

Le lendemain, Fanchon rentra à Paris.

Elle était heureuse que Georget se fût échappé du bagnon où innocent, il avait été jeté au mépris de toute justice, de toute pitié ! . . .

Elle l'approuvait dans sa conscience d'avoir essayé d'échapper à ses bourreaux, elle l'admirait d'y avoir réussi.

Elle se sentait fière de son Georget !

Il s'était tiré des mains de ces implacables hommes de loi comme il avait su s'affranchir du joug odieux d'Anspach et de sa bande de brigands.

Il était resté jeune homme ce qu'il avait été enfant : intelligent et énergique.

Elle pensait à lui avec attendrissement.

Avec crainte aussi.

Qu'allait-il devenir ? S'il était repris, il serait martyrisé pour sa tentative d'évasion.

S'il parvenait à s'échapper à ceux qui le recherchaient, comment vivrait-il ?

Il était sans ressources, sans appui.

Sans doute il allait essayer de retrouver ses traces, de la revoir.

Oh ! si elle pouvait deviner de quel côté il dirigerait ses pas, orienterait sa marche de fugitif, comme elle s'élancerait au-devant de lui ! comme elle le serrerait entre ses bras en lui disant :

—Mon frère, mon petit Georget, je suis presque riche maintenant, viens auprès de moi !

—Une famille aussi bonne que puissante me protège, elle te protégera aussi ! Elle te fera échapper, crois-le bien, mon Georget, à ceux qui t'ont persécuté !

A ces pensées, Fanchon tressaillit d'espérance, de confiance en l'avenir.

De cette famille de Beauchamp à laquelle elle pensait, c'est surtout Jacques que son esprit évoquait, c'est lui qu'elle voyait se détacher lumineux et lui tendant les bras. Elle lui souriait d'un ineffable sourire d'amour.

—Lui aussi, mon Georget, il t'aimera comme il aime ta Fanchon, il te défendra contre les méchants. Oh ! que Dieu t'amène auprès de moi, auprès de Jacques !

Elle se demandait parfois si Georget ne serait pas allé embrasser leur mère à l'hospice de Martigny.

—Non, il n'y est pas allé, se répondait-elle, non, il n'a pas commis cette imprudence. Il a dû craindre que son signalement n'eût été envoyé à tous les établissements hospitaliers où l'on a pu croire qu'il irait chercher un abri, un refuge.

—Georget qui a refusé de faire connaître sa mère adoptive lorsque, enfant, il a été arrêté, n'a pas été à présent risquer de se livrer en allant auprès d'elle.

Non, il n'a pas fait cela.

Mais où est-il ?

Comment trouve-t-il à vivre ?

Mme de Beauchamp fut attristée de ce que lui apprit Fanchon.

—Quel malheur, dit-elle, que votre frère, bien noté, n'ait pas eu la patience de souffrir quelque temps encore. Par mes relations, j'eusse certainement obtenu sa mise en liberté !

A ces paroles, Fanchon fondait en larmes et Mme de Beauchamp, touchée de la douleur de la jeune fille, l'embrassa en lui disant :

—Consolez-vous, mon enfant, si votre frère est repris, je vous promets de m'employer en sa faveur, s'il ne l'est pas et que vous le retrouviez, amenez-le ; il sera reçu avec la bonté qu'on doit à ceux qui ont injustement souffert.

Fanchon se jeta dans les bras de Mme de Beauchamp. Elle ne put que balbutier de vagues paroles de remerciements.

Jacques et Simone vinrent aussi embrasser leur mère.

—Merci, ma mère, merci pour Fanchon et pour ce malheureux, lui dit Jacques d'une voix émue, d'un ton grave et profond.

—Dieu, petite mère chérie, te rendra en joie le bien que tu répands autour de toi, lui murmurait Simone à l'oreille en lui entourant le cou de ses bras fins et ronds.

—Dieu puisse-t-il l'entendre, ma chère Simone ! répondit Mme de Beauchamp en rendant à la jeune fille ses caresses.

Des aboiements retentirent dans l'escalier, puis le palier, à la porte du salon.

Aux aboiements succédaient des petits cris de joie et des grincements de griffes grattèrent la porte.

Fanchon se leva, rouge de confusion.

—Je vous demande pardon, dit-elle, c'est mon chien... J'avais prié le concierge de le garder pendant que je serais avec vous ; Barbet se sera sauvé... Mais, il est très obéissant, je vais le renvoyer... .

—Le renvoyer ! fit Jacques en riant, faites-le entrer au contraire, que nous voyons comment est fait cet animal... Il nous intéresse, puisqu'il est à vous.

—Oh ! il n'est pas beau, c'est un chien de berger à longs poils rudes.

Elle alla ouvrir la porte à Barbet qui fit mine de sauter après elle. Fanchon lui fit signe d'être sage, de marcher tranquillement à côté d'elle et de ne pas aboyer.

Barbet obéit aussitôt.

—Mais il est magnifique ! dirent Simone et Jacques.

Barbet s'assit sur son derrière et leur tendit à chacun une patte. Il fixait tour à tour sur la jeune fille et sur son frère ses larges prunelles de bronze.

Simone secoua la grosse patte que Barbet lui tendait et partit d'un fou rire.

Jacques caressa Barbet en répétant :

—Il est magnifique ! de pure race !

—Allez faire vos politesses à Mme de Beauchamp, commanda Fanchon au chien.

Barbet, droit sur ses pattes de derrière, marcha vers la personne que sa maîtresse lui désignait. Arrivé devant Mme de Beauchamp il s'assit sur son derrière et comme il venait de faire pour Simone et Jacques et il allongea une patte, une seule, cette fois.

—Voyez-vous, remarqua Simone que ce manège amusait, il sait compter.

—Barbet, lui dit Fanchon, faites vos excuses à madame pour votre vilaine conduite, le bruit que vous avez fait.

Barbet, de ses deux pattes, ramena ses oreilles sur ses yeux et les tamponna comme s'il pleurait.

En même temps, il geignait doucement.

—Allons, c'est bien, je vois que vous regrettez d'avoir été bruyant, je vous pardonne, dit Mme de Beauchamp en caressant le chien. Il vint se coucher auprès de sa maîtresse.

—Mon pauvre Barbet, si Georget était avec nous, tu serais tout à fait heureux et moi aussi.

La jeune fille se tourna vers Mme de Beauchamp.

—Grâce à vous, cette espérance était sur le point de se réaliser, madame, mais désespéré, croyant que je l'avais oublié... .

Fanchon sanglota.

—Vous reverrez votre frère, ma chère enfant, consolez-vous, lui dit Mme de Beauchamp touchée de sa douleur. Peut-être en ce moment vous cherche-t-il... .

—Espérez, Fanchon, vous verrez des jours heureux, vous le méritez, vous serez réunie à votre frère, dit Jacques à la jeune fille, qui le remercia d'un regard reconnaissant.

Après avoir pris congé de la famille de Beauchamp, Fanchon retourna à pied chez elle.

Il faisait un temps superbe.

Les marronniers de l'avenue des Champs-Élysées érigeaient leurs pompons roses et blancs.

Le soleil, à gauche de l'arc de l'Étoile, se couchait dans la pourpre.

Des enfants couraient, heureux, sous les arbres refleuris, autour des massifs embaumés.

Les oiseaux se poursuivaient avec des cris joyeux.

La gaieté de la nature, dans sa parure printanière, gonflait d'espoir le cœur de Fanchon.

Elle suivit les quais et arriva chez elle.

Son concierge, un vieux bonhomme à calotte de velours, la pria d'entrer dans sa loge.

—J'ai quelque chose à vous dire, fit-il d'un air mystérieux.

—Est-ce que c'est grave ? demanda Fanchon gaiement.

—Je n'en sais rien, mais écoutez toujours, vous en jugerez.

Il renifla une prise de tabac et commença :

—Figurez-vous, mam'zelle, qu'il est venu une espèce d'ostrogot ; il m'a questionné sur vot'compte. Il voulait savoir ceci, cela, un tas d'choses !

—Quelles choses ?

—Si vous receviez des visites, si vous viviez seule, si vous n'aviez pas d'parents. Y tenait surtout à c'que vous receviez un jeune homme du même âge que vous, qui vous ressemblait comme deux gouttes d'eau, qu'était p'tête bien votre frère, à c'que disait c't homme.

—Que lui avez-vous répondu ?

—Rien du tout ! C'est-à-dire si, j'lui ai dit que j'n'étais pas d'la police et qu's'il en était, lui, qu'il aille questionner ailleurs.

—Vous avez bien fait.

—N'est-ce pas ? Et puis, j'vous dirai, sauf vot'respect, qui m'déplaisait c'particulier-là ; il a une de ces têtes carrées de *Boches* qui m'tournait sur l'cœur. C'est gros, c'est énorme, c'est gonflé d'choucroute et d'bière, et ça a un air sournois à n'pas prendre avec des pincettes.

—Donnez-moi donc le signalement de cet homme ? demanda Fanchon prise d'une vague inquiétude. Comment est-il ? quelle est sa mise ?

—Oh ! très bien mis, du drap fin, des breloques, mais n'empêche qu'il a tout d'même l'air d'un sauvage malgré ses beaux habits. Quant à son physique, il est assez *mémorable* pour que je vous l'détaille en *artiste* ; c'est un grand mastoc à cheveux rouges, aux sourcils en touffes sur des yeux bêtes et méchants ; ça vous a des pattes énormes et poilues comme une bête des bois, c'est affreux, mam'zelle !

A ce signalement, Fanchon éprouva un serrement de cœur ; elle reconnut Anspach.

—Je vous remercie, dit-elle au concierge.

—Y a pas d'quoi, répondit le bonhomme, mais, c'est égal, méfiez-vous, mamzelle Fanchon, de c'te tête d'Allemand. J'ai tenu à vous avertir.

—Vous avez bien fait.

Fanchon monta chez elle.

Elle se sentait vraiment inquiète.

Était-ce bien Anspach qui venait l'espionner ?

Que lui voulait-il ?

Quel intérêt avait-il à s'informer ainsi de ses actes ?

Elle se répéta ce qu'elle venait d'apprendre, cherchant dans les paroles du vieux concierge à deviner sur quel point avait surtout porté les questions de celui qu'elle croyait bien être Anspach.

Un éclair traversa son cerveau.

Elle se pressa toute pâle.

—C'est Georget qu'il cherche, s'écria-t-elle. C'est Georget qu'il veut tuer ! Oui, je le sens, une voix mystérieuse me le dit.

Ses pensées roulaient tumultueuses dans sa tête. Mille idées lui venaient à la fois.

—C'est Dieu qui a voulu que je ne revienne pas ici avec lui. C'est Dieu qui l'a fait s'évader au moment où j'arrivais croyant le sauver. Si, grâce à la protection de Mme de Beauchamp, j'avais pu obtenir la libération de Georget, le ramener ici, il retombait dans les mains d'Anspach ! D'Anspach qui me surveille, me guette depuis longtemps sans doute, espérant arriver par moi jusqu'à Georget !

—Et je me désespérais de cette évasion qui lui fait éviter la mort qu'Anspach lui réservait ! Je dois, au contraire, remercier Dieu de sa bonté !

Elle reprit le cours de sa rêverie :

—Quel peut être le motif de la haine dont Anspach poursuit mon pauvre Georget ? La vengeance du coup de couteau dont, pour lui échapper, Georget l'a frappé ? Non. Il l'avait volé à ses parents. Plus tard, il a assassiné mon bon père Girodias pour s'emparer de Georget. Anspach est la main armée par les persécuteurs inconnus de mon pauvre frère adoptif

—Quels sont donc les misérables qui ont tant d'intérêt à la mort d'un enfant ?

Elle se souvint de la description que le concierge venait de faire du costume d'Anspach.

—Il est bien vêtu, presque richement, dit-elle lentement, forçant sa réflexion sur ce détail.

Après un instant, elle murmura :

—C'est que ceux qui veulent la mort de Georget sont riches ; ils peuvent avoir à leur solde cet Anspach !

Depuis des années, il reçoit le prix du sang qu'il a promis de verser, et ce sang est celui de mon frère !

C'est presque à haute voix qu'elle prononçait ces dernières paroles. Elle répéta, pensive :

—Mon frère ! J'en arrive à croire que Georget l'est vraiment ! Je sais le contraire. Cependant il me semble que si nous avions eu la même mère, je ne l'aimerais pas plus que je l'aime !

Les paroles de l'homme qu'elle devinait être Anspach, ces paroles dites par lui au vieux concierge : " Est-ce qu'un jeune homme lui ressemblant comme s'il était son frère ne demeure pas avec elle ? " passèrent comme un trait de feu dans son esprit.

Ressemblait-elle donc à Georget ?

Jamais elle n'avait constaté cette ressemblance entre eux.

Il était presque brun, elle était blonde.

Tous deux avaient de grands yeux bleus, mais ceux de Georget étaient d'un bleu presque noir ; les siens, clairs, lumineux.

Ils ne se ressemblaient évidemment pas.

Jamais sa mère Catherine n'avait parlé de cette ressemblance, et elle n'eût pas manqué de le faire si, ainsi que le prétendait Anspach, elle eût existé.

Pourquoi avait-il donc dit cela ?

Fanchon ne put le deviner.

Mais le temps s'écoulait. Il lui fallait partir au Concert-Français.

Elle avait habitué Barbet à rester le soir seul, à garder la maison. Ce soir-là, elle l'emmena avec elle, prise d'une crainte invincible.

Au moment où elle sortait de chez elle, sa voisine, Mme de Lignières, quittait également son appartement.

—Combien je suis heureuse de vous voir ! dit la vicille dame à Fanchon.

Est-ce que vous vous rendez à votre concert ?

—Oui, madame.

—J'y vais aussi, ma voiture est en bas ; vous voudrez bien y prendre place avec moi ?

—Volontiers, madame.

Elle n'était pas fâchée de n'être pas seule. La conversation de son aimable voisine ferait une heureuse diversion à ses inquiétudes.

—Je vous ramènerai, mon enfant, dit obligeamment Mme de Lignières à Fanchon lorsqu'elles arrivèrent au Concert-Français.

—J'accepte votre offre avec plaisir, répondit la jeune fille.

Elle entra dans sa loge et revêtit son costume savoyard.

Montrésor entra dans la loge de Fanchon :

—Ma petite, lui dit-il, nous fermons le mois prochain, tu vas être libre pendant les mois d'été. Que vas-tu faire ?

—Je me reposerai, répondit Fanchon souriante.

—Oui, c'est très bien, mais tu ne gagneras pas d'argent

—J'en dépense si peu !

—Ce n'est pas une raison ; si doucement que tu creuses ton magot, il diminuera. J'ai une proposition à te faire. Tu es en pleine vogue, profite-en.

—De quelle façon ?

—En chantant dans les casinos des stations balnéaires. Si tu veux, je t'engage dans de bonnes conditions. J'organiserai la tournée ; ça nous amusera d'aller de plage en plage pendant la belle saison, de prendre des bains de mer, de gober l'air pur du large tout en gagnant de la *gulette* !

—Qu'en dis-tu ?

—J'y réfléchirai. Je ne puis vous répondre de suite.

—Décide-toi vite, ma fille, et profite de mon conseil.

La proposition de Montrésor ne plaisait guère à Fanchon. Ce serait s'éloigner de Jacques pour de longs mois, de Jacques qu'elle voyait chaque jour et qui était si heureux de sa visite.

Non, il souffrirait de son absence. Elle n'accepterait pas la proposition de Montrésor.

Cependant elle se demanda si, en voyageant ainsi, elle n'aurait pas la chance de rencontrer Georget et de le soustraire à la haine d'Anspach.

Si ce bandit allait le rencontrer avant elle, s'emparer de lui !

A cette pensée, elle frissonna d'épouvante.

Elle fut sur le point de dire à Montrésor qu'elle acceptait.

Elle n'en fit rien pourtant.

—Avant toute chose, je veux consulter Jacques. Je ferai ce qu'il me conseillera de faire, se dit-elle.

Tout en chantant, les regards de Fanchon se portaient sur un personnage dont la corpulence énorme emplissait, débordait même son fauteuil d'orchestre.

Ce spectateur, placé assez loin de la scène, offrait le signalement donné par le concierge.

—Serait-ce Anspach ? se demandait Fanchon avec effroi. Si c'est lui, comme il a changé !

Vêtu en gentleman, le visage rasé à l'exception de la moustache, il ne ressemblait guère au sauvage hirsute qui l'avait emporté sous son bras dans les montagnes.

Pourtant Fanchon, inquiète, l'observait du coin de l'œil.

L'homme portait un binocle à verres teintés.

—Si je voyais ses yeux, je n'hésiterais plus malgré son déguisement, se disait la jeune fille en saluant les spectateurs qui l'acclamaient.

Elle quitta la scène.

Forcée de reparaitre par des bravos enthousiastes, son premier regard fut pour celui en qui elle croyait deviner le bourreau de Georget.

Il ne s'attendait sans doute pas à la voir revenir.

Il avait retiré un instant son binocle.

La voyant rentrer en scène, il le remit vivement.

Si rapide qu'eût été son mouvement, plus rapide encore fut le regard de Fanchon.

Elle le reconnut sans hésitation.

C'était bien Anspach.

Le numéro de Fanchon terminait la première partie de la soirée.

Le rideau tomba.

Fanchon vint regarder dans la salle.

Anspach se levait, s'éloignait, sortait du Concert-Français.

Peut-être, comme bien d'autres spectateur, allait-il prendre l'air quelques instants et rentrerait-il ensuite.

Lorsque le rideau se releva, sa place était vide.

Fanchon eut le pressentiment qu'Anspach guettait sa sortie.

Elle ne se trompait pas. Lorsqu'elle monta en voiture, elle l'aperçut de l'autre côté de la rue.

Adossé à la devanture d'une boutique fermée, il se tenait en observation.

La jeune fille devina le but de cette surveillance qu'il exerçait sans doute depuis longtemps.

Anspach espérait qu'un jour ou l'autre Georget viendrait la prendre au concert.

Il trouverait bien alors le moyen de savoir ce que faisait le jeune homme, de le suivre, d'espionner tous ses pas, de trouver l'occasion de s'emparer de lui et d'accomplir son œuvre de haine : la mort de son frère !

Fanchon devina tout cela. Ce qu'elle ne pouvait deviner, c'est qu'Anspach était la créature de Gaston de Pervençère et de Montaignon.

Elle sut cacher son émotion à Mme de Lignièrès, non qu'elle éprouvât pour sa vieille voisine quelque sentiment de méfiance ; mais les précautions passées rendaient Fanchon prudente, réservée.

Devant l'imminence du danger, Fanchon résolut de faire connaître le lendemain à Jacques le péril qui menaçait Georget ; elle aussi, peut-être.

—Je puis avoir confiance en Jacques qui m'aime, en sa famille, qui me comble de bienfaits.

Lorsqu'elle fut en présence de Mme de Beauchamp, elle hésita cependant à parler.

Sa contenance embarrassée fut remarquée.

—Vous avez quelque nouveau chagrin, Fanchon ?

—Oui, madame.

—Voyez, confiez-nous cela, vous savez quel intérêt nous vous portons.

Jacques et Simone joignirent leurs prières à celle de leur mère.

—Je vais tout vous dire, fit Fanchon avec effort.

Elle commença d'une voix que l'émotion faisait trembler :

—Je vous ai dit que mon frère d'adoption était poursuivi par des ennemis puissants qui en voulaient à sa vie ! Nous avons été recueillis par un homme de bien, un homme de grand cœur, un grand artiste, un savant.

—Il nous aimait comme ses enfants.

—Nous l'aimions comme le meilleur, le plus tendre des pères. . .

La gorge de Fanchon se serra à la pensée de ce qu'elle allait ajouter.

Après un instant, elle reprit :

—Nous habitons avec lui en Touraine, près de Blois, un château entouré d'un grand parc. Mon bon père Girodias. . .

—Il se nommait Girodias ? questionna Jacques.

—C'est du moins le nom sous lequel nous le connaissions, répondit Fanchon.

Elle continua son récit :

—Mon bon père Girodias s'occupait de notre instruction. Pour me distraire du français, du calcul, il me faisait chaque jour jouer de la vielle et chanter.

—C'est lui qui vous a appris à jouer de cet instrument, n'est-ce pas, Fanchon ? demanda Simone.

—Oui, il en jouait merveilleusement, et malgré son âge, sa voix faible et tremblante, il chantait en véritable artiste. L'expression de sa voix allait au cœur.

—Quelle étrange idée pour un homme instruit d'avoir choisi cet instrument rustique ! s'exclama Simone.

—C'est par amour filial, mademoiselle Simone, que mon bon père Girodias avait appris à jouer de la vielle ; sa mère, dont le souvenir était toujours présent à sa mémoire, sa mère, pauvre fille de la Savoie, avait dû à l'humble vielle des montagnes sa fortune. Elle était venue à Paris quelques années avant la Révolution et, jusqu'à l'époque des troubles, y avait obtenu de grands succès.

—Elle était aussi honnête que belle. La Révolution venue, elle se maria avec un riche seigneur d'origine italienne et habita ce pays avec son mari. A la mort de celui-ci, elle revint en Savoie avec son enfant, celui qui devait plus tard me servir de père ainsi qu'à Georget.

—Est-ce qu'il n'est pas mort d'une façon tragique ? demanda Jacques. Est-ce qu'il n'a pas été assassiné ?

—Si, monsieur Jacques, mon bon père a été assassiné dans son château de la Lézardière.

—A-t-on arrêté ses assassins ?

—Non, ils ont réussi à s'échapper.

—Sont-ils connus ?

—Oui, monsieur Jacques. L'un d'eux a été pris. Il s'est pendu dans sa prison. Les autres ont échappé.

—Quel mobile poussait ces gens à assassiner ce vieillard ? Est-ce pour le voler ?

—Non, monsieur Jacques, c'était pour s'emparer de Georget et de moi.

—Et la police n'a pu retrouver ces misérables ?

—Non, monsieur Jacques, répondit Fanchon toute pâle.

Elle reprit d'une voix frémissante :

—Hier, hier soir au Concert-Français, le bourreau de Georget, le mien, l'assassin de mon père, de Girodias, était dans la salle ; je l'ai vu. . .

—Vous en êtes sûre ? Vous ne vous trompez pas ?

—Non, non, je ne me trompe pas ! Les traits de ce monstre sont gravés dans ma mémoire. Je l'ai reconnu sans hésitation malgré son déguisement.

—Le nom de cet homme ? demanda Jacques de Beauchamp.

—Michel Anspach.

—Que fait-il ?

—C'était un musicien ambulancier, ou plutôt un chef de brigands, déguisé en artiste nomade comme les complices de ces crimes. Sous ce déguisement, ils n'inspiraient pas de méfiance, ils étaient humbles, déguenillés, demi-mendiants.

—On les plaignait, on leur faisait la charité. . . Eux, ils poursuivaient un enfant qu'ils avaient promis de tuer, Georget. Ils avaient reçu le prix de son sang !

La jeune fille cacha son visage dans ses mains.

—Pourquoi ne l'avoir pas signalé ! s'écria Mme de Beauchamp.

—La frayeur m'a enlevé toute présence d'esprit.

—Oui, ma mère a raison, approuva Jacques, il faut que ce misérable tombe entre les mains de la justice ! Je vais me rendre à la Préfecture de police. Je donnerai au chef de la Sûreté les renseignements que vous venez de me fournir, je lui demanderai un de ses agents à qui vous désignerez Anspach.

—C'est cela, fit Simone, Jacques a raison.

—L'assassin de votre père, reprit Jacques, le bourreau de votre frère, Fanchon, sera bientôt hors d'état de nuire. Vous n'aurez plus rien à craindre pour vous ni pour Georget !

—Oh ! puissiez-vous dire vrai ? s'écria Fanchon.

Jacques de Beauchamp alla trouver le chef de la Sûreté, lui fit connaître ce qu'il savait sur Anspach et la présence de celui-ci la veille, au Concert-Français.

—Le crime de la Lézardière ! Je le connais très bien. J'ai le dossier entre les mains. Le parquet de Blois m'a chargé naguère de faire des recherches à Paris, où l'on pensait que les auteurs de l'assassinat s'étaient réfugiés.

—Mes renseignements m'ont appris que le musicien nomade Anspach et Marie Hartman avaient passé la frontière et gagné l'Allemagne.

—Il aurait eu l'audace de revenir à Paris !

—Croyez-vous que ce soit bien lui que Fanchon la Vielleuse ait vu ? qu'elle ne se soit pas trompée ? qu'elle n'ait pas été égarée par une ressemblance ?

—Elle est persuadée que l'homme qu'elle a vu est bien Anspach, monsieur le chef de la Sûreté.

—Monsieur de Beauchamp, deux de mes hommes seront ce soir au Concert-Français. L'un d'eux ira trouver Mlle de Fanchon dans sa loge.

—Pendant l'entr'acte, aussitôt que le rideau sera baissé, avant que les spectateurs eussent quitté leur place, Mlle Fanchon désignera Anspach à mes hommes. Ils s'empareront de lui hors du concert, sans esclandre.

Jacques prit congé du chef de la Sûreté.

Il alla le soir au Concert-Français et, pendant l'entr'acte, alla trouver Fanchon dans sa loge.

—Eh bien ? lui demanda-t-il.

—Anspach n'est pas venu ce soir, répondit la jeune fille.

Les agents de la Sûreté continuèrent leur surveillance pendant une quinzaine de jours.

Anspach ne reparut pas.

Les agents questionnèrent Montrésor, firent d'Anspach le signalement donné par Fanchon.

—Je connais parfaitement ce signalement, répondit Montrésor ; depuis un mois il ne manquait pas une soirée. Je l'ai remarqué à cause de sa carrure d'Allemand. Je le prenais pour un commissionnaire en marchandises du quartier.

—Il faut qu'il se soit aperçu de quelque chose, car, la veille du jour où a commencé votre surveillance, il était aux fauteuils d'orchestre.

Le gros Montrésor ne se trompait pas.

Anspach s'était douté de quelque chose, en effet.

Depuis un mois, il suivait Fanchon ou la faisait suivre par Marie Hartman.

Aucun des pas de la jeune fille ne leur échappait.

Ils l'accompagnaient, sans qu'elle s'en doutât, au Concert-Français, à l'hôtel de Beauchamp, partout.

Anspach avait surpris le regard effrayé de Fanchon arrêté sur lui. Il s'était aperçu que lorsqu'elle montait en voiture avec Mme de Lignères, sa présence de l'autre côté de la rue avait été remarquée par elle.

Il se dit qu'il avait été reconnu.

Le lendemain, sous un autre déguisement et accompagné de Marie Hartman, ils avaient attendu, avenue des Champs-Élysées, la sortie de Fanchon.

Marie Hartman l'avait suivie jusque sur le quai du Louvre.

La jeune fille ne changeait rien à ses habitudes, ne recevait aucune visite, ne faisait aucune démarche inquiétante.

—Anspach s'est trompé, se dit la vicille. Depuis quelque temps, il baisse, il a peur de son ombre.

Le soir, elle le retrouvait et se moquait de ses craintes.

—Comment veux-tu qu'elle te reconnaisse ? tu as l'air d'un mirli-flor !

—Vieille brute, répondit-il en grinçant des dents, la police est à nos trousses. Nous n'avons que le temps de filer, de regagner l'Allemagne comme nous pourrons.

Il changea de costume, s'affubla d'une barbe postiche et dit à Marie Hartman :

—Partons ! Il n'est que temps.

Anspach avait, lui, suivi Jacques de Beauchamp pendant que sa complice surveillait les démarches de Fanchon.

Il avait vu le jeune homme entrer à la Préfecture de police.

Il devina ce qui s'était passé à l'hôtel de Beauchamp et le motif de la visite de Jacques au chef de la Sûreté.

Anspach et Marie Hartman allèrent prendre le train de Bruxelles.

Ils tremblaient en pensant que leur signalement avait pu être donné aux principales gares.

Le chef de la Sûreté, croyant s'emparer d'Anspach au Concert-Français, ne prit cette décision que le lendemain.

Il était trop tard, les deux misérables avaient passé la frontière.

## XI

Dans quelques jours aura lieu la fermeture annuelle du Concert-Français.

La saison d'hiver est finie ; théâtres et concerts vont être désertés bientôt pour d'autres plaisirs.

Fanchon est triste. Elle a décidément refusé à Montrésor de s'engager pour les mois d'été.

Jacques, à qui elle en a parlé, lui a conseillé ce refus.

Elle a obéi avec joie, mais maintenant, elle songe avec chagrin que son ami, son fiancé, va partir dans quelque temps avec sa famille à la campagne.

Pendant toute la belle saison, il habitera, avec sa mère et sa sœur, leur château patrimonial de Beauchamp, en Lorraine.

Fanchon restera seule à Paris.

Elle ne verra plus, de longtemps, celui qu'elle aime.

Seule à Paris ! Si Anspach allait reparaitre, tenter contre elle quelque nouveau crime !

L'enlever, la retenir comme otage ! L'obliger à lui dire la retraite de Georget.

Elle confia ses craintes à Jacques.

—Oui, en effet, ma chère Fanchon, vous ne pouvez rester seule ici, sans secours, sans appui.

—Que faire ?

—J'y réfléchirai. Nous ne partirons pas à Beauchamp avant un mois : d'ici là j'aurai trouvé le moyen de vous soustraire aux dan-

gers qui vous menacent. Croyez que mon amour pour vous saura vous faire échapper à vos ennemis.

—Je ne suis plus le pauvre malade craintif et nerveux que vous avez connu autrefois.

—C'est vous, Fanchon, c'est votre amour qui a fait ce miracle.

—Que votre mère, Jacques, est heureuse de vous voir robuste, gai, d'une humeur égale !

—Elle attribue la cause de cet heureux changement aux courses, au grand air... et surtout aux bons conseils de son médecin. Lorsque je jugerai venu le moment de lui dire : "C'est Fanchon qui m'a sauvé, chère mère, c'est à elle que vous devez de voir votre enfant, jadis si triste et si faible, aujourd'hui fort et gai," elle vous tendra les bras, ma chère Fanchon, en vous appelant sa fille.

—Puissiez-vous dire vrai, Jacques ! Mais, je vous en prie, patientez encore.

—Je ne parlerai à ma mère que lorsque vous m'y autoriserez.

Le Concert-Français est fermé. Les soirées de Fanchon sont libres. Cependant elle ne sort de chez elle que pour aller dîner quelquefois chez Mme de Beauchamp et, dans la soirée, Fanchon chante en s'accompagnant de sa vieille.

Jacques la reconduit jusqu'à sa porte. Lorsqu'il ne peut le faire, un domestique de confiance accompagne la jeune fille.

Fanchon se rassure un peu. Anspach ne donne plus signe de vie. Elle pense qu'il a quitté la France pour échapper aux recherches qu'il a devinées.

Jacques, d'ailleurs, lui répète à chaque instant :

—Ne craignez rien, Fanchon. On veille sur vous.

—Qui cela ? Quel est ce protecteur mystérieux ?

Jacques ne veut pas le lui dire.

—Il vaut mieux que vous l'ignoriez, lui répondit-il, la protection de cet ami ne sera que plus parfaite, plus efficace.

Cet ami que Jacques ne veut pas faire connaître à Fanchon est un agent de la Sûreté.

Après qu'elle lui eût exprimé ses craintes au sujet d'Anspach, le jeune homme est allé demander au chef de la Sûreté un de ses meilleurs limiers.

—Mlle Fanchon, a-t-il expliqué, craint qu'Anspach, après avoir dépisté la police en re venant plus au Concert-Français, ne reprenne un jour et ne se livre contre elle à quelque entreprise criminelle.

—Ma mère s'intéresse à cette jeune fille. Nous paierons ce qu'il faudra à l'agent que vous chargerez de la mission de protéger Mlle Fanchon contre toute attaque d'Anspach ou de ses complices.

Le chef de la Sûreté choisit l'agent Fadard.

On ne pouvait faire un meilleur choix.

Fadard était un homme d'une quarantaine d'années, petit, sec et brun. Il ressemblait, par sa mine soignée, ses manières réservées, à un vieux bureaucrate.

Sa force herculéenne, son intrépidité, sa ruse policière ne pouvaient se deviner en ce petit homme propre, à la voix retenue, aux gestes rares.

Ses yeux noirs avaient une étrange fixité, que corrigeait le sourire de ses lèvres, surmontées d'une fine moustache retroussée.

Personne, à la Sûreté, ne se *comparaît* comme Fadard ; il était à volonté marchand de tonneaux, conducteur de bestiaux, valet de pied ou invité à frac dans les soirées mondaines.

Il paraissait l'âge qu'il voulait, c'est-à-dire l'âge que nécessitait son rôle. Il savait faire de son nez fin et droit un nez relevé, cerné comme celui d'un nègre. Ses joues creuses prenaient des rondeurs instantanées, et ses yeux noirs, fixes et brillants, devenaient à sa volonté ternes et éligotants.

Fadard, pendant un mois, ne perdit pas de vue Fanchon lorsqu'elle sortit, et jamais la jeune fille ne s'aperçut de sa surveillance.

Lorsqu'elle revenait en voiture, il était cramponné derrière, sur un des ressorts : sa petite taille et son faible poids lui permettaient ces exercices de gamain de Paris.

Il était déjà loin quand Fanchon descendait du véhicule.

Fadard, pendant tout ce temps, ne découvrit rien qui pût le mettre sur la trace d'Anspach.

Il ne se découragea pas pour cela ; il ne se décourageait jamais.

—Je l'aurai plus tard, cet Anspach. Le petit Fadard te roulera, gros colosse ! Il en a roulé de plus forts que toi !

Jacques souhaitait que Fanchon les accompagnât à Beauchamp. Il ne voulait pas le demander à sa mère.

Il désirait que l'invitation vint d'elle.

Cela était nécessaire pour que la quiétude de Mme de Beauchamp ne fût pas troublée, pour qu'elle s'accoutumât à la société de Fanchon, qu'elle aimait, et, enfin, pour que cette société lui devint un besoin.

La Providence vint au secours de Jacques sous la forme et espèce du bon docteur de la famille.

Avec quelques intimes, il était des dîners où Fanchon se trouvait. Il éprouvait un plaisir extrême à entendre la jeune fille.

Ces vieux refrains si touchants lui rappelaient sa jeunesse et l'enivraient comme un vin capiteux.

Il se rappelait soudain d'anciennes chansons que sa mère lui chantait lorsqu'il était enfant.

Il les redisait, attendri par les souvenirs que les refrains éveillaient dans son cœur.

Le bon docteur n'y mettait peut-être pas beaucoup d'art mais son bon goût, son oreille délicate, son émotion communicative, sauvaient ce que sa voix avait de défectueux, sa méthode d'incomplet.

Il n'y mettait d'ailleurs aucune prétention, à son talent de chanteur ; il voyait qu'il faisait plaisir à ses amis et cela lui suffisait.

Mais ce qui l'enthousiasmait le plus, c'est que Fanchon, ne l'ayant entendu qu'une seule fois, lui chanta un soir la chanson favorite de sa mère.

Elle disait d'une si exquise façon ce refrain naïf, que le bon docteur vint les yeux humides, la serrer dans ses bras.

Enthousiasmé, il se tourna vers Mme de Beauchamp et lui dit :

—Ma bonne et vieille amie, vous m'aviez invité à aller passer un mois à Beauchamp et...

—Et vous avez refusé sous prétexte que vous ne ne vouliez pas quitter vos malades, interrompit Mme de Beauchamp en souriant.

—C'est vrai ; eh bien ! je me ferai remplacer par un confrère, si vous voulez bien inviter Mlle Fanchon. Pour l'entendre, tant pis, je commets une inconvenance !

Mme de Beauchamp tendit la main au docteur.

—Vous ne commettez aucune inconvenance, mon ami, dit-elle. Je prie ma chère Fanchon de suivre ses amis. La campagne fera du bien à cette enfant habituée jadis au grand air.

—J'en répons ! J'allais le lui ordonner pour sa santé ! s'écria plaisamment le docteur.

—Combien je vous suis reconnaissante de cette nouvelle marque de bonté, madame ! dit Fanchon.

Les traits de Jacques s'allumèrent de joie.

Il eut de la peine à ne pas sauter au cou du médecin.

Simone vint embrasser Fanchon, en lui disant combien elle était heureuse de l'avoir auprès d'elle tout l'été.

Les jours qui précéderent le départ furent employés à visiter les magasins.

Fanchon accompagnait partout Mme de Beauchamp.

Jacques, lui, allait trouver le chef de la Sûreté et lui remettait une gratification pour l'adard.

—Mlle Fanchon nous accompagne cet été, la surveillance devient donc inutile pour le moment. S'il se produisait quelque chose d'imprévu, je vous écrirais pour vous demander de mettre de nouveau votre agent à notre disposition.

Quelques jours après, Fanchon quittait Paris avec ses amis.

## XII

Le château de Beauchamp est bâti sur un rocher qui domine une petite rivière sinueuse descendant de la chaîne des Vosges et qui, quelques lieues plus loin, va se jeter dans la Moselle.

Après avoir passé un pont d'une seule arche cintrée, on longe une allée de platanes qui conduit au château.

C'est un vaste bâtiment en forme de parallélogramme construit en granit gris des Vosges et surmonté d'un immense toit en tuiles rouges avançant de tous côtés en avant.

Les saillies de ce toit est telle que les appartements du premier étage sont assombrés.

Si l'aspect du bâtiment, fort ancien, est quelque peu rébarbatif, le parc qui l'entoure est splendide.

La rivière aux eaux rapides et claires lui fait, par sa courbe gracieuse, une fraîche ceinture à peine dénouée à l'extrémité du parc.

L'horizon, de ce côté, est formé des montagnes bleues des Vosges.

Le docteur n'avait pu venir en même temps que ses amis. Il arriva une huitaine après eux.

On organisa des excursions dans la montagne, des parties de pêche sur la rivière. Les soirées étaient réservées à la causerie, à de petits concerts où Simone jouait du piano, Jacques du violon et Fanchon de la vielle.

La jeune fille oubliait complètement Anspach, et si elle avait eu de bonnes nouvelles de Georget son bonheur eût été absolu.

Elle pria Jacques de s'informer auprès du directeur de la Colonie pénitentiaire de Noirville de ce qui s'était passé à la suite de l'évasion de son frère d'adoption.

Une lettre du directeur à M. Jacques de Beauchamp apprit à Fanchon que Georget avait échappé à toutes les recherches.

Elle ne douta plus de le revoir.

Mme de Beauchamp s'attachait chaque jour davantage à Fanchon.

Dans les excursions faites en famille, Jacques et Simone montaient à cheval. Mme de Beauchamp, Fanchon et le docteur sui-

vaient en voiture. La jeune fille s'entretenait avec sa bienfaitrice avec tant de grâce et de douceur, que la noble femme se sentait émue, émerveillée.

—Comment cette enfant, pendant si longtemps livrée à elle-même, peut-elle causer avec tant de politesse et de tact ? se demandait-elle.

Ah ! c'est que les leçons du bon Girodias, ces bonnes leçons, la jeune fille les avait toujours présentes à l'esprit !

Son vénérable père, du haut du ciel, voyait toutes ses actions, entendait toutes ses paroles, devinait toutes ses pensées.

Jacques rencontra dans un brigadier forestier un ex-prévôt d'armes de régiment.

Presque chaque jour, il consacrait une heure à faire de l'escrime avec ce vieux soldat. Jacques faisait dans ce sport des progrès étonnants. Sa santé était maintenant parfaite.

Mme de Beauchamp, en le voyant robuste, actif, sentait ses yeux se mouiller de larmes.

—C'est Dieu qui l'a sauvé ! se disait-elle, la science seule n'aurait pu faire ce miracle !

Où la science eût été impuissante, l'amour avait vaincu.

Quand au vieux docteur, il attribuait l'heureux état de Jacques à l'exercice, au grand air.

—C'est ce qu'il fallait, pardieu ! Vous le bichonnez trop, ma chère amie.

—Il était si faible, docteur !

—Et maintenant, il est solide comme un pont.

—Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence ! faisait la mère toujours inquiète.

—Ne vous inquiétez donc pas. Jacques peut à présent supporter la fatigue et les intempéries : cela vous cuirasse un homme ! ripostait le vieux praticien.

Mme de Beauchamp lança des invitations à ses voisins de campagne.

Chaque semaine, elle donnait un grand dîner, suivi d'un concert et d'un bal.

Fanchon triomphait au concert, Simone était la reine du bal.

Quelqu'un des invités signala à Mme de Beauchamp une de ses voisines, une dame très bien, disait-il, qu'il s'étonnait de ne pas voir à ces réunions.

—Comment se nomme cette dame ? Où habite-t-elle ?

—A Valpré, un hameau près d'ici où elle a une assez jolie propriété. Elle se nomme Mme de Lignères.

—Mme de Lignères ! s'écria Fanchon, je la connais, elle est ma voisine à Paris. Cette dame a été charmante pour moi.

—Nous irons en ce cas lui faire une visite et nous l'inviterons à venir.

Mme de Beauchamp inscrivit le nom de Mme de Lignères sur son carnet.

Peu de temps après, la voisine de Fanchon faisait partie des invités du château.

Elle plut à Jacques en raison des attentions qu'elle avait pour Fanchon, mais son ton, ses manières parurent faux et suspects à Simone et à sa mère.

Elles n'en dirent rien pourtant à la jeune fille, craignant de la chagriner.

En se rendant dans les Vosges pour y faire une cure, la duchesse de Cervin-Lanson s'arrêta à Beauchamp.

Elle y apporta une grande nouvelle.

—Blanche de Pervençère, dit-elle, a résolu un plan d'une hardiesse qui confine à l'héroïsme. Elle veut retrouver son mari parti en Afrique il y a dix-huit ans. Il a été assassiné par les Touareg. Blanche ne peut se résoudre à croire à cette mort. Et si elle en a la preuve irréfutable, s'il ne lui est plus permis d'espérer le retrouver vivant, elle recherchera son cadavre et le ramènera en France.

—La malheureuse se fera massacrer ! s'écria le docteur ; son héroïsme est de la folie !

—Du désespoir, docteur ! répondit Mme de Cervin-Lanson.

—J'admire cette noble femme, dit Jacques d'une voix grave.

La duchesse reprit :

—Son beau-frère, Gaston de Pervençère, et un ami de ce dernier, M. de Montaiglon, l'accompagneront, organiseront une caravane, essaieront avec elle de retrouver la trace du disparu.

—Blanche m'a déclaré qu'elle réussirait dans son entreprise ou qu'elle y laisserait sa vie : " Si Renaud est mort, m'a-t-elle dit, je veux mourir où il a été frappé ; peut-être mon corps sera-il réuni à lui dans la terre ! "

—Depuis dix-huit ans, on n'a pas eu de nouvelles de Renaud de Pervençère ? continua le docteur.

—Non, monsieur, répondit Mme de Cervin-Lanson.

—Je ne vois pas, alors, qu'il reste le moindre espoir de le retrouver vivant.

—Hélas, monsieur, je suis de votre avis !

Pendant toute cette conversation, Fanchon demeurait les yeux fixes, les mains jointes.

Devant son imagination se dressait le visage de Blanche de Pervenchère.

C'était cette jeune femme si élégante, si belle et si triste, qui allait tenter une semblable expédition, courir au-devant de tant de dangers !

Ses beaux yeux se voilaient à cette pensée.

Cette impression de tristesse céda vite devant les jours heureux que Fanchon passait à Beauchamp auprès de Jacques dont le loyal et saint amour réconfortait son cœur, et la tendresse de Simone, de sa mère et du bon docteur.

Les excursions, les parties de pêche, les promenades dans le parc, les visites aimables créaient pour Fanchon une atmosphère de calme douceur.

Mme de Lignières venait la voir souvent. La jeune fille lui rendait avec plaisir ses visites.

Sa vieille et aimable voisine l'invita un jour à accepter le thé chez elle.

—Ma chère enfant, lui disait Mme de Lignières, je suis confuse des amabilités de Mme de Beauchamp et de sa famille pour moi. La modestie de mon train de maison ne me permet pas de les inviter, de les recevoir ; ce serait pour eux une pénitence ; mais vous, ma chère petite voisine, venez, je vous en prie . . .

—J'irai, répondit Fanchon. J'accepte votre invitation avec joie.

Mme de Lignières serra les mains de la jeune fille, et balbutiant presque :

—Si j'osais vous demander quelque chose encore ? dit elle.

—Demandez, madame, je vous en prie.

—Apportez votre vielle, vous me chanterez . . . pour moi tout seule, ce qui vous faisait applaudir à Paris par toute une salle.

—Je le ferai, madame, avec la plus grande joie, je vous le promets.

—Quand me donnerez-vous cette preuve d'amitié ?

—Demain, madame, si vous le désirez.

Mme de Lignières réfléchit un instant :

Elle sembla se livrer à un calcul.

—Non, pas demain, finit-elle par dire, mais après-demain, si rien ne vous retient ce jour-là ?

—Comptez sur moi, madame, répondit Fanchon.

Mme de Lignières l'embrassa.

Fanchon alla reconduire sa vieille amie jusque chez elle.

Lorsque la jeune fille eut disparu au détour du chemin, Mme de Lignières s'assit devant son bureau, prit une feuille de papier à lettres qu'elle tira d'un buvard de maroquin, et les traits contractés, les lèvres pâles, elle écrivit longuement.

Après l'avoir mise sous enveloppe, elle écrivit la suscription, frappa sur un timbre et remit sa missive à un domestique.

—Allez porter cela à la ville voisine, attellez Bijou pour arriver plus vite, c'est pressé, dit-elle d'un ton bref.

Le domestique sortit en se disant :

—Quelle presse ! En voilà une corvée ! A qui qu'elle peut bien écrire ?

Il attela Bijou à la carriole et partit.

Une demi-heure après, il jetait la lettre à la boîte, non sans avoir jeté un coup d'œil sur le nom du destinataire :

—M. de Montaiglon, se dit le domestique, qui qu'est, c't'oiseau-là ?

Mme de Lignières reçut Fanchon avec de grandes démonstrations d'amitié.

—Je me faisais une telle fête de vous voir, que toute la journée j'ai craint qu'un événement imprévu ne me privât de ce bonheur.

—J'eusse été aussi chagrinée que vous, madame, répondit la jeune fille.

Mme de Lignières fit entrer Fanchon dans un petit salon dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

Cette pièce était meublée avec goût.

Une collation avait été préparée sur un guéridon.

—Vous excuserez la modestie de ma réception, ma chère enfant.

—Je ne me souviens que de vos bontés envers moi, madame.

Mme de Lignières et Fanchon causèrent en grignotant quelques pâtisseries et en buvant du thé.

—Si vous le désirez, madame, je vais vous chanter de mon humble répertoire tout ce qu'il vous plaira.

La jeune fille prit sa vielle et préluda.

L'arrivée d'un domestique l'interrompit.

—Qu'y a-t-il ? demanda Mme de Lignières.

—Un monsieur qui dit connaître madame et qui demande à la saluer.

—C'est bien, qu'il entre.

Lorsque le domestique fut sorti du salon, Mme de Lignières dit à Fanchon.

—Quel contretemps ! Cette visite gâte tout mon plaisir ! Je ne vous demande qu'un instant, je vais expédier l'importun.

Mme de Lignières quitta le salon.

Fanchon s'appuya à la balustrade de la fenêtre. Ses yeux erraient sur le jardin, s'élevaient vers le ciel bleu dans lequel couraient de légers nuages blancs.

On entra dans le salon. Elle pensa que Mue de Lignières revenait auprès d'elle et se tourna, souriante.

Ce n'était pas celle qu'elle espérait qui se trouvait devant elle, c'était Montaiglon.

Il salua la jeune fille.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il, de me présenter devant vous sans y avoir été autorisé. Je vous savais ici et je n'ai pu résister au plaisir de vous présenter mes hommages.

Il prit un siège.

Elle ne prononça pas une parole.

Mme de Lignières allait revenir. Sa présence la délivrerait de cet odieux tête-à-tête.

—Ma belle enfant, continua de Montaiglon ironique, nous avons signé un traité de paix et vous me recevez en ennemi ! Cela est de la mauvaise foi. Voulez-vous donc m'obliger à reprendre les hostilités ? Comment ! pour vous, pour vos beaux yeux, je ménage votre allié, je ne m'en débarrasse pas comme d'un rival, et vous me recevez avec cette figure maussade !

—C'est vraiment de l'ingratitude !

—Vous voulez donc que je tue M. Jacques de Beauchamp ?

—Eh ! parbleu, un mot de vous, et cela sera fait !

Fanchon continuait à garder le silence. Elle ne voulait pas dire à Montaiglon l'horreur qu'il lui inspirait, le mépris qu'elle ressentait pour lui !

Elle n'avait pas cru à la sincérité de sa réconciliation avec Jacques. Elle n'avait pas cru à ses protestations de repentir envers elle.

Fanchon le haïssait, l'avait toujours haï.

Elle se taisait cependant ; Mme de Lignières allait venir !

Pourquoi, cependant, tardait-elle autant ?

La jeune fille fut prise d'une crainte vague.

Eut-elle soupçon de la connivence de sa prétendue amie et de Montaiglon ?

Non, son âme innocente ne pouvait concavoit un aussi noir complot, un complot tramé de si loin ?

Comme elle tardait à paraître, cependant !

Que se passait-il donc ?

Elle se sentait prise d'un tel effroi que la pensée de s'échapper, de sauter par la fenêtre, se présenta à son esprit.

Elle était leste, la fenêtre était peu élevée au-dessus du sol ; avant que Montaiglon eût pu l'empêcher, elle serait dehors, appellerait à son secours. Il n'oserait certes pas la poursuivre.

—Oui, c'est cela, se dit-elle, c'est ce qu'il faut faire. Rien n'est plus facile, et c'est, d'ailleurs, mon seul moyen de salut.

En moins d'une seconde, elle s'était persuadée que Mme de Lignières avait été enlevée de sa maison par des complices de Montaiglon.

—Anspach, se dit Fanchon au comble de l'épouvante, Anspach accompagné des brigands qui avaient martyrisé Georget ! . . .

—Mais oui, ce doit être lui !

—Le misérable a retrouvé ma trace sans que je m'en doutasse !

—Jusqu'à ce jour, alors que je l'avais oublié, il me poursuivait de sa haine !

Il ne fallait pas hésiter un instant de plus.

Elle s'élança sur la fenêtre . . . Elle allait enjamber la barre d'appui . . .

Les volets, poussés du dehors, se fermèrent avec violence.

Fanchon retomba dans le salon, plus morte que vive.

Une sorte de pénombre régnait dans la pièce. Et dans cette demi-obscurité, elle entendit un ricanement.

Elle appela à elle toute son énergie.

Montaiglon s'avavançait vers elle, les prunelles ardentes.

—Je vous en prie, Fanchon, disait-il, soyez raisonnable. Vous comprenez que vous êtes à ma discrétion, que je vous aime jusqu'à la folie, jusqu'au crime . . .

Elle lui jeta au visage :

—Misérable lâche !

—Allons, pas de gros mots que vous ne pensez pas ! Je ne suis ni misérable, ni lâche. Je suis amoureux de vous, de votre jeunesse, de votre beauté, du charme qu'exhale votre visage, de votre corps souple, de votre voix pure ! . . . Je suis amoureux de vos beaux yeux d'azur, de vos lèvres pourpres, de vos dents blanches, de vos doigts effilés . . .

Le souffle de Montaiglon brûlait.

Fanchon s'arma d'un couteau resté sur la table :

—Si vous me touchez, dit-elle les yeux étincelants et brandissant son arme, je vous enfonce cette lame dans la gorge !

Il lui saisit le poignet, lui arracha le couteau, et riant d'un air sardonique :

—Avec cette lame bonne à pelurer des pommes ! Allons, belle Fanchon, n'essayez pas de jouer la tragédie, cela ne convient pas à votre

genre de talent ! Tenez, j'aperçois sur ce meuble votre vielle, l'instrument qui a fait votre renommée, jouez-moi quelques airs rustiques sur cette boîte à musique... Ces refrains disposeront mon âme sensible à l'indulgence... J'adore la musique, moi, c'est le plus poétique des arts !... Bercez mon âme, petite Fanchon de mes rêves... Je vous écoute... vos chants m'inspireront.

La voix de Montaiglon, jusque-là mordante, ironiquement cruelle, devint rauque :

—Je veux l'artiste autant que la femme, jeta-t-il comme un rugissement de fauve.

La nuit venait.

Une lueur blafarde tombait dans la pièce par les lames des contrevents fermés.

Dans ces ténèbres, en présence des dangers plus horribles que la mort, le cerveau de Fanchon conçut un projet inspiré par la fièvre, le délire, la folie qui l'envahissait !

Elle pensa soudain que Blanche de Pervençère, en dépit de tout raisonnement logique, de tout espoir permis, allait risquer sa vie, supporter mille fatigues, des tortures sans nom, pour retrouver celui qu'elle aimait... .

Pourquoi ne tenterait-elle pas, pour l'amour de Jacques, ce que Blanche essayait pour Renaud ?

Pâle comme une morte, Fanchon prit sa vielle, et, dans une sorte de délire, elle dit à Montaiglon d'un ton qu'elle voulait gai, rassuré, et qui eût fait pleurer les anges :

—Puisque vous le voulez, je vais chanter.

—A la bonne heure ! Il faut savoir prendre son parti des événements, que diable !... Je suis certain que lorsque vous me connaîtrez mieux, nous deviendrons bons amis.

Elle eut la force de refouler les paroles de mépris qui lui venaient aux lèvres.

Sous ses doigts, la vielle résonnait sans qu'elle en eût conscience.

Mais Fanchon ne pouvait se décider à chanter.

Le sang battait ses tempes. Tout tournait autour d'elle.

Des sanglots râlaient dans sa gorge.

La voix stridente de Montaiglon la fit tressaillir.

—Eh bien ! chantez donc, petite Fanchon, chantez donc !

Il la contemplait avec des yeux de luxure.

Une expression d'égarément passa dans les prunelles fixes de Fanchon.

—Oui, je vais chanter, dit-elle d'une voix de rêve.

Puis, après un moment, souriante, presque gaiement, elle ajouta :

—Pourquoi me désoler, après tout ? Il n'arrive que ce que Dieu a décidé !

—Et ce que j'ai résolu, moi ! ricana Montaiglon. Et j'ai résolu de vous posséder, belle Fanchon.

Elle n'entendit pas et continua plus gaiement, riant d'un rire de folle, les yeux brûlés de fièvre :

—Pourquoi désespérer ! se plaindre ? Il faut croire en l'avenir... .

Elle s'interrompit :

—Tiens, je vais chanter *l'Espérance*, fit-elle dans un éclat de rire.

—C'est cela, la joie dans le présent, l'espérance en l'avenir ! lui répondit Montaiglon... . Mais, attendez... .

Il ferma la fenêtre sur les contrevents fermés.

—Je ne veux pas perdre une note de votre voix, dit-il.

—Quel charmant homme vous êtes ! répondit-elle, souriante.

Elle commença à chanter :

Quand de la nuit l'épais nuage  
Couvrait mes yeux de son bandeau,  
Tu me montrais après l'orage  
L'éclat prochain d'un jour nouveau.  
Tu me disais : " A la souffrance,  
Le dernier bien qu'on doit ravir,  
C'est l'Espérance,  
En l'avenir !...  
Sans Espérance,  
Mieux vaut mourir !... "

—Charmante, vous êtes charmante, Fanchon !

—Puisque vous me trouvez charmante, jetez votre cigare, fit Fanchon riieuse.

Il jeta son cigare.

—Ouvrez cette fenêtre, la fumée m'incommode. Poussez ces volets.

Il ouvrit la fenêtre et poussa les volets.

En passant près d'elle, il fit un mouvement pour la prendre dans ses bras.

—La chanson n'est pas terminée. Allez là-bas.

Elle entonna le deuxième couplet. Sa voix pure s'étendait sur les prés sombres, sur la campagne endormie.

Va, ne crains rien, l'ingratitude  
Ne saurait désunir nos cœurs,  
Et calme cette inquiétude,  
Qui te fait verser tant de pleurs,

Car, tu le sais, à la souffrance  
Le dernier bien qu'on doit ravir  
C'est l'Espérance...

Elle ne le termina pas.

Une voix qui la fit tressaillir répondait à sa voix.

—Qu'est cela ? demanda Montaiglon en se dressant et prêtant l'oreille.

La voix du chanteur inconnu répéta le couplet que venait de dire Fanchon.

Va, ne crains rien, l'ingratitude  
Ne saurait désunir nos cœurs,  
Et calme cette inquiétude  
Qui te fait verser tant de pleurs...

La jeune fille se précipita à la fenêtre et, de toutes ses forces :

—Georget ! mon Georget ! au secours !

Montaiglon s'élança vers Fanchon.

Il lui saisit un poignet et la fit tomber à genoux... .

—Ah ! vous vous jouez de moi. Eh bien !... .

Il n'en put dire davantage.

Une masse sombre, qu'on n'eût pas le temps de distinguer, bondissait du dehors, se jetait sur Montaiglon et le renversait.

C'était Barbet, que Fanchon avait emmené avec elle et attaché dans la cour.

Il avait brisé sa chaîne.

Ses crocs s'enfoncèrent dans la gorge de Montaiglon.

En même temps, un jeune homme escaladait l'appui de la fenêtre, sautait dans la pièce et enlevait Fanchon dans ses bras robustes.

—Georget ! mon Georget ! emporte-moi hors d'ici... . Sauvons-nous... . Ce monstre... !

Elle désignait Montaiglon.

Il était étendu à terre, évanoui. Ses vêtements étaient couverts de sang.

Barbet, qui l'avait à demi étranglé, aboyait furieusement auprès de Montaiglon inanimé.

—Oui, fuyons, viens, Fanchon !

Georget — car c'était lui — enjamba l'appui de la fenêtre.

—Jette-toi dans mes bras, n'aie pas peur, cria-t-il à la jeune fille.

Elle sauta sans hésitation.

—Peux-tu marcher, Fanchon ?

—La crainte d'être reprise, de retomber dans les mains de cet homme me donnera des forces, mon Georget.

—Donne-moi la main, Fanchon. Allons vite !

Fanchon indiqua au jeune homme le chemin du château de Beauchamp.

Tout en courant, elle disait, essoufflée :

—Là, dans ce château, nous allons trouver un refuge, des protecteurs... .

—Tu en es sûre ?

—Oui, Georget, j'en suis sûre ; ne crains rien.

Ils entendaient le galop d'un cheval.

—C'est Jacques ! s'écria Fanchon.

Georget voulait se cacher.

—Non, avançons, ne crains rien, répéta-t-elle.

C'était, en effet, Jacques qui accourait au galop de son cheval.

Inquiet du retard de la jeune fille, il se dirigeait vers la demeure de Mme de Lignères.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle, Fanchon s'avança sur la route en tendant le bras vers lui :

—Jacques ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, Jacques, à mon secours !

Il sauta de cheval et la prit dans ses bras.

—Fanchon ! ma chère Fanchon, que vous est-il arrivé ?

Elle essaya en vain de lui répondre ; ses lèvres blanches s'agitèrent sans qu'un son ne sortit de sa bouche, ses yeux se voilèrent.

Fanchon s'évanouit dans les bras de Jacques.

Georget, effrayé, vint aussi la soutenir.

—Ma sœur, ma pauvre sœur ! s'écria-t-il d'une voix trempée de larmes.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ? lui demanda Jacques.

—Je suis le frère de Fanchon, monsieur, répondit fièrement le jeune homme. Mais vous, je ne vous connais pas... . Qui êtes-vous ?... . Etes-vous un ami ou un ennemi de ma sœur ?... .

Il tenait le cheval de Jacques par la bride et, campé résolument en face du jeune homme, la tête haute, la voix vibrante, il scrutait d'un regard aigu les prunelles de Beauchamp.

Il continua :

—Si vous ne me donnez pas la preuve que ma sœur n'a rien à craindre de vous, monsieur, vous ne ferez pas un mouvement avant de m'avoir tué !

—Je me nomme Jacques de Beauchamp, je suis l'ami de votre sœur... . Elle s'est jetée dans mes bras, vous l'avez vu... . Elle m'a souvent parlé de vous, Georget !... . Vous n'avez rien à craindre de

moi ! Soutenez votre sœur, aidez-moi à la mettre sur mon cheval, à la soustraire aux dangers qui la menacent !

Georget hésitait encore.

Fanchon ouvrit les yeux.

—Obéis, mon Georget, dit-elle.

—Elle revient à elle, monsieur, elle a confiance en vous, je suis à vos ordres !... Sauvez-la et je serai à vous corps et âme... Sauvez ma sœur, monsieur !

Jacques sauta en selle. Aidé par Georget, il put prendre l'anchon en croupe. Il soutenait d'un bras la jeune fille défaillante, à bout de forces.

—Tenez-vous auprès de nous, Georget, dit-il au jeune homme qui tenait la bride du cheval.

Jacques de Beauchamp sortit un revolver de la poche de ses vêtements :

—Si l'on nous poursuit, tirez, tirez sans hésitation, je réponds de tout ! Si je vous devance, si vous voyez en moi un ravisseur, tirez sur moi !

Pendant que Jacques parlait, le pauvre Barbet sautait après lui en pleurant.

—Ne crains rien pour ta maîtresse, mon bon chien, dit Jacques, je suis là, elle est hors de danger.



On aperçut un guerrier touareg à genoux. (P. 22, col. 1.)

Le chien lança des aboiements joyeux comme s'il avait compris ces paroles. Il mordillait le bas de la jupe de l'anchon, léchait ses chaussures, bondissait vers elle, se retournait vers Georget en tirant sur ses vêtements.

—L'anchon est avec des amis... Elle est sauvée, Barbet, disait le jeune homme en caressant le chien.

L'air frais de la nuit ranima la jeune fille.

On arriva à Beauchamp.

Jacques mit pied à terre et prit l'anchon dans ses bras.

Elle reprit complètement ses sens. L'horrible scène avec Montaignon se présenta à son esprit et, sanglotante, éperdue, elle appuya ses lèvres brûlantes sur celles de Jacques.

—Mon ami, mon bien-aimé, sauvez-moi ! arrachez-moi des griffes de ce démon ! fit-elle.

Jacques la sentait frissonner dans ses bras.

Il ne pouvait l'interroger.

A quelle scène horrible faisait-elle allusion ?

Il la fit asseoir sur un banc.

Un domestique les avait entendus venir. Il accourut jusqu'au bout de l'allée de platanes où ils se trouvaient.

Il s'adressa à Jacques :

—Madame demande si Mlle l'anchon est avec vous ?

—Oui, allez dire à ma mère que nous arrivons.

—Pouvez-vous marcher, l'anchon ? demanda le jeune homme.

—Oui, je le crois... en m'appuyant sur vous deux.

Elle tremblait. Ses dents claquaient.

—Que vous est-il donc arrivé ?...

—Tout à l'heure je vous le dirai.

Il tenait sa main brûlante.

—Il est heureux que le docteur soit ici, vous avez la fièvre.

Le docteur venait au-devant d'eux avec Simone.

La jeune fille fut effrayée en remarquant l'altération des traits de son amie.

Le médecin observait l'anchon avec attention.

Ils entraient dans la pièce où se tenait Mme de Beauchamp, qui s'écria :

—Mon enfant, qu'est-il donc survenu ?

Le docteur fit respirer des sels à la jeune fille.

Quelques instants après, ses nerfs se calmèrent.

Un ruisseau de larmes inonda son visage.

—Voyons, parlez, vous êtes avec vos amis... Vous n'avez plus rien à craindre.

D'une voix entrecoupée, Fanchon fit le récit du guet-apens dans lequel l'avait attirée Montaignon...

—Montaignon ! s'écria Jacques d'une voix rauque.

Il pâlit de colère.

—Oui, et sans Georget...

—Ce jeune homme est votre frère ! s'écrièrent Mme de Beauchamp et sa fille.

—Oui, madame ; et, sans son arrivée providentielle, je serais morte de douleur et...

Fanchon ne put achever. Ses prunelles devinrent hagardes, ses membres furent agités d'un tremblement convulsif.

Elle se dressa en jetant un cri, puis retomba aux genoux de Mme de Beauchamp en sanglotant, éperdue :

—Madame !... ma mère !... maman !... oh, pardonnez-moi, pardonnez-moi. Je deviens folle !

Mme de Beauchamp entoura de ses bras le cou de Fanchon :

—Mon enfant ! mon enfant ! disait-elle.

Et se tournant vers le docteur :

—Voyons, mon ami, soignez-la... Vous restez froid comme un roc !... Nous sommes bouleversés et vous demeurez inerte, observant, méditant !... Voyons, que faut-il faire ?... Parlez !

—Laissez-la pleurer, répondit tranquillement le médecin en s'asseyant à côté de Fanchon, que Jacques avait relevée.

Puis, se tournant vers Georget, le médecin reprit :

—Vous, jeune homme, dites-nous ce que vous savez. Comment êtes-vous arrivé au secours de Mlle l'anchon ?... Dans quelle situation l'avez-vous trouvée ?

—Je me dirigeais, monsieur, vers le château de Beauchamp où je savais trouver ma sœur... Je traversais une prairie à environ une demi-heure d'ici, près d'un petit village... La nuit venait... je hâtais le pas, lorsque j'entendis, venant d'une maison entourée d'un jardin, une voix qui me fit m'arrêter soudain. Il me semblait reconnaître la voix de l'anchon.

—Elle chantait *l'Espérance*, une chanson que bien des fois nous avions dite ensemble.

—Je me demandais, tout tremblant, si je ne me trompais pas, si c'était bien l'anchon qui chantait... Je n'en pouvais douter, c'était bien elle, ma sœur, ma l'anchon !

—Transporté de joie, je répétais le couplet.

Georget s'interrompit un instant. Il passa la main sur son front humide de sueur, et reprit :

—La voix s'était tue... J'attendais... l'anchon allait certainement répondre à ma voix... Elle avait dû la reconnaître comme j'avais reconnu la sienne...

Une flamme passa dans les yeux de Georget. Ses yeux bleus devinrent noirs.

—Ce fut un cri désespéré qui me répondit, continua-t-il, un long cri d'angoisse, le désespoir, un appel à son secours que j'entendis... Je m'élançai, escaladai le mur du jardin que je traversai en courant... J'aperçus de la lumière à une fenêtre du rez-de-chaussée. Je reconnus ma sœur cramponnée à la barre d'appui de cette fenêtre... Un homme lui saisissait le bras, la renversait.

—Montaignon !... Le misérable !... fit Jacques d'une voix sourde.

Georget poursuivit :

—Au moment où je sautai dans la pièce, un chien au poil hérissé s'y élança furieux. Il se jeta à la gorge de l'homme qui tomba en perdant son sang... Je reconnus Barbet, mon pauvre Barbet !...

—C'est lui qui a sauvé l'anchon des mains de son assassin !

—M. de Montaignon voulait assassiner l'anchon ! s'écria Simone en joignant les mains. Est-ce vrai, l'anchon ?

l'anchon ne répondit pas. Elle cacha son visage dans ses mains, en sanglotant.

Mme de Beauchamp, Jacques et le médecin devinrent la cause de l'ignoble agression de Montaignon sur la jeune fille.

Un lourd silence pesa alors sur tous.

Soudain, Jacques, le front creusé d'un pli douloureux, se tourna vers Fanchon, et d'une voix étranglée :

—Vous chantiez, Fanchon ?

Elle parut sortir d'un rêve.

—Oui, pour échapper à ses projets criminels, dit-elle, et, comme il m'ordonnait de chanter, j'avais pris ma vielle... Je commençais à jouer... De ma gorge serrée, aucun son ne pouvait sortir : "Chantez ! chantez donc, petite Fanchon !" me disait ce monstre en ricanant.

"Je priais Dieu de me donner l'énergie de faire ce qu'il me demandait... Je pensais à..."

Elle hésita. Ses regards se tournèrent vers Jacques.

Elle reprit bien vite :

—Je pensais à tous ceux qui m'aiment, qui souffriraient de ma mort... Dieu me donna la force de feindre... Je simulai la gaieté pendant que mon sang se glaçait dans mes veines...

"La chanson de *l'Espérance*, la dernière que j'eusse chantée à mon frère d'adoption, à mon pauvre Georget, fut la seule dont je pusse me rappeler... Je chantai... Sa voix me répondit !... J'étais sauvée !... Dieu avait fait ce miracle !

Elle se jeta dans les bras de Georget, qui suffoquait d'émotion.

Le docteur arrêta ces effusions en disant rondement :

—Eh bien ! cela va mieux. Mlle Fanchon l'a échappé belle ; je craignais une congestion cérébrale ! Elle n'est plus à redouter maintenant. Elle a parlé, pleuré, c'est bon, c'est très bon !

—Docteur, vous êtes insupportable avec vos raisonnements ; cette enfant est encore toute bouleversée ! dit Mme de Beauchamp.

—Dites donc, ma chère amie, il y a de quoi ! riposta le médecin avec ses airs de pince-sans-rire, mais il ne faut pas se désoler quand on a échappé au danger, que diable !

Il continua :

—Je suis le médecin, je m'informe, je fais mon métier. J'ai encore besoin d'un renseignement :

"Est-ce que Barbet a tout à fait étranglé le monsieur en question ?

—Non, monsieur. Il s'est soulevé lorsque j'ai pris Fanchon dans mes bras.

—Tant pis ? mon garçon, tant pis ! J'aurais été content !...

Le médecin se reprit :

—Non, ce que je dis est simple boutade ; il vaut mieux qu'il en soit ainsi !

—Est-ce que l'on ne va pas prévenir les gendarmes, faire jeter en prison cet homme, ce bandit qui n'est gentilhomme que de nom ! s'écria Simone.

Fanchon supplia :

—Oh ! non, je vous en prie, mademoiselle Simone !... Compromettez en justice, expliquez... Oh ! Je mourrais de honte !...

—Oui, oui, ne vous tourmentez pas... Je m'occuperai de cela avec Jacques, interrompit le docteur. Demain matin, nous irons voir le personnage...

—C'est cela, docteur, vous avez raison, fit Jacques.

Le médecin se tourna vers Fanchon.

—Vous, mon enfant, vous allez vous mettre au lit et me faire le plaisir de dormir... Oui, de dormir !... Je vais vous préparer une potion calmante, une femme de service veillera auprès de vous...

—J'aurais souhaité, docteur, apprendre de Georget, de mon frère, comment...

—Vous apprendrez cela demain, mademoiselle... Ah ça ! Est-ce que vous allez tenir tête à la Faculté ! Est-ce que vous croyez savoir mieux que moi ce qu'il vous faut !

—Non, docteur, je vous obéis, répondit Fanchon toute triste, prête à pleurer.

Elle prenait au sérieux les reproches du médecin.

Il s'en aperçut et l'embrassant :

—Ma chère et belle enfant, dit-il, il faut vous reposer. Demain vous irez mieux, vous causerez avec votre frère.

"Mme de Beauchamp voudra bien lui donner l'hospitalité, n'est-ce pas ?

—M. Georget demeurera ici autant qu'il voudra, répondit la noble femme.

Fanchon vint se jeter au cou de sa bienfaitrice.

—Combien vous êtes bonne, madame !

Georget, pâle d'émotion, s'inclina devant madame de Beauchamp, en balbutiant des remerciements.

Des ordres furent donnés pour que Georget dînât dans la chambre qu'on lui destinait.

Il ne put dormir de la nuit, ses nerfs étaient trop ébranlés.

Il se leva au point du jour.

N'entendant aucun bruit dans la maison, il resta accoudé à la fenêtre de sa chambre qui s'ouvrait sur le parc.

Les événements de la veille se retraçaient à sa pensée.

Quel était le misérable qui en voulait à Fanchon ?

Était-ce l'homme de Boavernier ?

Il ne l'avait pas reconnu.

Il est vrai que c'est à peine si les regards de Georget s'étaient fixés sur l'homme étendu à terre. Il n'avait vu que Fanchon, n'avait songé qu'à elle !

Combien il la trouvait belle !

Combien il remerciait la Providence qui avait dirigé ses pas vers Fanchon en danger de mort !

Il songeait ainsi, lorsqu'il vit Jacques de Beauchamp et le médecin sauter en selle et s'éloigner du château.

—Ils vont aux nouvelles, se dit-il, faire arrêter ce coquin, je suppose !

Une crainte soudaine serra le cœur du pauvre garçon.

—S'il est mort, se dit-il, si celui qui a voulu tuer Fanchon a succombé à ses blessures, les gendarmes vont demander des renseignements, faire une enquête ; c'est moi, moi, innocent, qu'on accusera de sa mort !... Moi, malheureux échappé de prison, repris de justice, je serai de nouveau enfermé, accusé d'un crime !... Comment me défendre !... On ne croira pas Fanchon !

Il était désespéré.

—Est-ce que les malheureux comme moi peuvent se défendre ! Est-ce qu'on les croit ! Est-ce que des juges ne condamnent pas toujours ! Qu'avais-je fait pour qu'ils m'envoient en prison !... Et, cependant, s'ils remettent la main sur moi, ils me condamneront à nouveau !

"Et je n'aurais commis d'autre crime que de m'élaner au secours de ma sœur, de ma pauvre Fanchon !

L'envie de fuir traversa son esprit.

—Non, se dit-il bientôt, ce serait une lâcheté ! Abandonner Fanchon, jamais ! Au risque de tout ce qui peut arriver, je reste !

Une tristesse lui vint. Ses yeux s'étaient portés sur son pauvre costume.

—Fanchon doit avoir honte de moi, se dit-il.

La somptuosité de l'appartement où il avait été reçu la veille, la toilette élégante de Fanchon l'effrayèrent.

Et cette belle dame, cette belle demoiselle, que pensaient-elles d'un pauvre garçon comme lui !

N'allaient-elles pas le renvoyer ?

Il devrait s'éloigner de Fanchon, ne plus la revoir !

A cette idée, son cœur se serrait.

—Elle aussi aura honte de moi, de ma misère, maintenant qu'elle est riche, se disait-il.

Car, pour Georget, Fanchon lui paraissait entourée d'un luxe princier !

Il avait tant souffert !

Mais il eu honte de cette pensée.

—Non, ma sœur, ma Fanchon ne peut oublier les années de notre enfance.

"Elle sait bien que Georget n'a jamais fait de mal ! Elle ne peut m'en vouloir d'avoir souffert !

Une autre inquiétude le prit :

—Comment a-t-elle passé la nuit ?

Il vit des domestiques aller et venir, et se décida à aller demander des nouvelles.

Sa chambre était située aux étages supérieurs du château.

Georget descendit doucement, essayant de ne point faire de bruit. Sur le palier du second étage, il s'arrêta, prêtant l'oreille. Il entendait un faible gémissement s'échapper d'un appartement.

—C'est Barbet qui pleure, se dit-il.

Il s'approcha de la porte.

Le chien aboya d'une voix plaintive.

—Chut ! Tu vas réveiller ta maîtresse, dit-on de l'autre côté de la porte.

En même temps cette porte s'ouvrit. Une femme de chambre parut, caressant Barbet.

Mais l'animal s'élança en jappant vers Georget, se roula à ses pieds.

—Je t'ai presque oublié hier, mon bon chien, dit le jeune homme, en le caressant.

Puis, s'adressant à la femme de chambre :

—Comment Mlle Fanchon a-t-elle passé la nuit ?

—Chut ! fit la femme en mettant un doigt sur ses lèvres, mademoiselle dort.

"Le médecin m'a recommandé de ne pas l'éveiller.

—Est-ce qu'elle a dormi cette nuit ?

—Elle a eu un peu de délire ; je lui faisais prendre une potion calmante ; ça l'a un peu remise.

Georget alla se promener dans le parc et causa avec le jardinier qui était au travail.

—Eh ben ! dit cet homme, en v'là un branle-bas ; Mlle Fanchon malade, M. Jacques parti comme un fou avec le médecin !... Où c'qu'ils peuvent ben être allés ?

Georget ne répondit pas.

Le bonhomme continua :

—Peut-être ben qu'y sont partis quérir des drogues ?

—C'est probable, répondit Georget.

Le jardinier, appuyé sur sa bêche, releva la tête, tendit l'oreille et dit :

—Tiens, les v'là qu'y r'viennent !

Jacques et le docteur revenaient en effet.

Ils mirent pied à terre et entrèrent dans le château.

Apercevant Georget, ils l'appellèrent.

Le jeune homme s'avança.

—Vous nous avez dit que Barbet avait sauté à la gorge de l'homme qui était auprès de Fanchon, que cet homme était tombé grièvement blessé ?

—Oui, monsieur.

Et Georget, tout pâle, demanda :

—Est-ce qu'il est mort ?

—Mort ? répondit le docteur, je ne sais pas s'il est mort ou vivant. Ce que je sais, c'est qu'il a disparu ! qu'il n'y a plus personne dans la maison ! C'est donc le diable, cet être-là !

Ils étaient entrés dans les appartements où Georget les suivit.

—Je vais voir ma malade, dit le médecin.

—Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda Jacques.

—Oui, venez.

—Et moi, monsieur ? fit Georget timidement.

—Toi, mon garçon ?... Oh ! mon Dieu, viens aussi.

Fanchon venait de s'éveiller. Elle sourit à Jacques et à Georget.

Le médecin consultait le pouls de sa malade.

—Mais, cela va bien ! s'écria-t-il. Plus de fièvre ! A la bonne heure !

—Est-ce que je vais pouvoir me lever ? questionna Fanchon.

—Si vous ne vous sentez pas trop faible !

—Non, docteur, j'ai bien dormi, je suis bien.

—En ce cas, levez-vous et à tout à l'heure.

Une heure après, Fanchon entra dans le salon où étaient réunis la famille de Beauchamp, le médecin et Georget.

Jacques racontait à sa mère la disparition de Montaiglon :

—La maison de Mme de Lignières est fermée, disait le jeune homme ; nous avons demandé des renseignements à une voisine ; cette femme a vu Mme de Lignières et ses deux domestiques monter en voiture avec un personnage qui est évidemment Montaiglon.

—Elle a remarqué que celui-ci paraissait souffrant, qu'il avait le col de son pardessus relevé jusqu'aux oreilles.

—Mme de Lignières partie avec lui ! s'écria Fanchon. Cette femme est sa complice !

Après un instant de réflexion, elle reprit :

—Je n'en puis douter ! Cette misérable m'a attirée dans sa maison pour me livrer à mon ennemi !... Je me souviens maintenant ! Quand M. de Montaiglon s'est présenté chez elle, Mme de Lignières est sortie de la pièce où nous étions toutes deux, sous prétexte de renvoyer un visiteur importun. Elle ne m'a pas dit que ce visiteur fût M. de Montaiglon, se doutant bien que si ce nom était prononcé devant moi, je prendrais congé aussitôt.

—Elle a craint d'éveiller ma défiance. Moi qui éprouvais tant de sympathie pour elle !

—Quelle misérable !

—Oh ! je ne veux plus remettre les pieds dans la maison où elle habite !

—Si je la revoyais !...

Fanchon devenait pâle d'émotion.

—Allons, ne vous exaltez pas ainsi, mon enfant, lui dit le médecin, vous allez reprendre de la fièvre.

—Le docteur a raison, Fanchon, dit Mme de Beauchamp. Tranquillisez-vous, restez ici avec nous... Vous avez besoin de repos, de soins.

—Non, madame, j'ai bien réfléchi cette nuit. Je ne peux rester davantage...

—Que dites-vous là ? Pourquoi cela ? s'écria Jacques.

—Je dois m'éloigner avec Georget, avec mon frère qui m'a sauvée, je lui dois toute ma tendresse, il a tant souffert ! Je lui dois aide et protection, il est fugitif et pauvre !

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Georget, tout tremblant, vint l'embrasser.

Tous les regards se fixèrent sur le jeune homme.

Georget, grand, mince, les épaules larges, les cheveux châtain et bouclés, les yeux d'un bleu profond, les cils et les sourcils bruns, les traits fins, était élégant sous ses modestes vêtements.

Sa ressemblance avec Fanchon était frappante.

Le médecin s'écria :

—Voyons, ai-je la berlue !... Mais, ce garçon ressemble tout à fait à Mlle Fanchon !

Mme de Beauchamp, Simone et Jacques pensaient la même chose.

Cette ressemblance les confondait d'étonnement.

Le docteur exprima plaisamment la pensée de tous :

—Êtes-vous sûrs de n'être pas enfants de la même mère ? fit-il.

Fanchon répondit :

—J'aime Georget comme s'il était vraiment mon frère, docteur,

mais ma mère Catherine n'a eu qu'une fille, la pauvre enfant que Mme de Beauchamp a recueillie, et, je vous le répète, madame, continua la jeune fille en se tournant vers sa bienfaitrice, je ne dois pas abuser de votre bonté, je dois partir avec Georget...

—Nous verrons cela plus tard, mon enfant ; vous êtes fatiguée, malade et vous demeurerez ici auprès de nous. On trouvera bien à loger votre frère.

—Je vous remercie, madame, dit Georget ; je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance !

—Si tu savais, Georget, ce que Mme de Beauchamp a fait pour toi ! s'écria Fanchon. C'est elle qui a retrouvé ta trace, c'est elle qui a su que tu étais détenu à Noirville et qui a obtenu pour moi l'autorisation de te voir...

—Et tu n'est pas venue, Fanchon ? fit le jeune homme d'un ton de reproche et rougissant de honte.

Sa sœur, devant des étrangers, rappelait sa misère, sa détention.

—Si, Georget, j'y suis allée, mais lorsque j'arrivai, tu venais de t'enfuir. Oh ! je ne te fais pas de reproches ! je comprends combien tu as dû souffrir !

—Oui, Fanchon, j'ai souffert ! J'ai pleuré bien des fois en pensant que peut-être je ne te reverrai jamais !

—Alors, vois-tu, je n'ai pu résister davantage ! Je me suis dit : Il faut que je la revois !... On me reprendra sans doute après, on me fera payer cher mon évasion : tant pis ! j'aurai revu ma sœur.

—Et je te revois, Fanchon !

La voix de Georget s'étranglait.

Il reprit :

—Ils peuvent venir, maintenant. Je t'ai vue, je t'ai embrassée !

Il se jeta au cou de Fanchon en pleurant.

—Voilà un brave garçon ! s'écria le docteur. Je ne sais ce qu'il a fait pour être enfermé, mais je m'en moque, et, je le répète, c'est un brave garçon et un bon cœur !

—Ce que Georget a fait, docteur, il s'est sacrifié pour moi ! Il a refusé de me nommer, de dire le nom de sa mère adoptive menacée par des ennemis implacables !

En prononçant ces mots, les yeux de Fanchon brillaient de fierté.

Elle continua :

—Et c'est pour cela qu'on a jeté mon frère en prison ! Georget n'a jamais commis une mauvaise action et on l'a enfermé comme un malfaiteur ; et si on le retrouve...

—Je vous promets, Fanchon, de faire des démarches pour que votre frère reste auprès de vous, dit Mme de Beauchamp. Mes enfants et moi, nous le prenons sous notre protection.

Fanchon se jeta aux genoux de Mme de Beauchamp.

Georget, le visage baigné de larmes, tremblant de tous ses membres, balbutia des remerciements.

Une cloche sonna.

—Ah ! voici le déjeuner qui nous appelle : tant mieux, dit gaiement Jacques pour cacher son émotion ; la course de ce matin m'a creusé ! Et vous, docteur ?

—Je me sens un terrible appétit ! déclara le médecin.

Georget restait embarrassé.

Que devait-il faire ? Se retirer ? Rester ?

—Donnez le bras à votre sœur, monsieur Georget, lui dit Mme de Beauchamp, vous déjeunez avec nous.

Il ne répondit à ces paroles que par un long regard reconnaissant, puis ses yeux se portèrent sur ses pauvres vêtements.

Le malheureux garçon devint rouge de honte.

Jacques comprit la cause de ce regard désolé.

—Nous sommes ici à la campagne, Georget ; on ne fait pas toilette, dit-il rondement.

—Merci, monsieur, fit Georget d'une voix que l'émotion faisait sourde.

Fanchon avait hâte de savoir ce qui était arrivé à Georget depuis son évasion de Noirville.

Le déjeuner à peine terminé, elle lui demanda de faire le récit des circonstances de sa fuite, de ses moyens d'existence, et, enfin, de lui apprendre comment il avait réussi à retrouver sa trace.

—Oui, c'est cela, jeune homme, racontez-nous les péripéties par lesquelles vous avez passé ; j'allume un cigare, puisque Mme de Beauchamp et Simone me le permettent.

Et comme Jacques en faisait autant, il lui dit, soufflant de large bouffées :

—Jacques, vous avez tort, le tabac est un poison !

—Ce qui ne vous empêche pas de vous bien porter quoique vous fumiez depuis fort longtemps.

—Dans ma jeunesse, c'était un médicament, riposta le médecin avec un aplomb superbe.

—Monsieur Georget, dit Mme de Beauchamp, veuillez nous dire d'abord votre existence à la colonie pénitentiaire. Nous savons dans quelles conditions vous y êtes entré, comment y avez-vous vécu ?

—Bien tristement, madame. Le directeur fut d'abord très bon pour moi, il voulait connaître mon passé que, moi, j'avais résolu de

taire ; je ne voulais pas qu'on retrouvât la trace de l'anchon ; j'étais persuadé que nos ennemis en voulaient à ses jours.

— Je refusai donc de parler.

— Aux douceurs succédèrent alors les mauvais traitements ; sans motif, on m'envoyait à la chambre de discipline.

— La chambre de discipline ! Qu'est-ce que cela ?

— C'est un horrible supplice, madame. Il faut, sous l'œil des gardiens, marcher, marcher sans cesse dans une grande pièce dont on longe les murailles ; les chevilles enfoncées dans les lourds sabots dont on est chaussé, le cœur défaillit, il faut marcher, toujours marcher.

— Il est défendu de prononcer une parole... Les bêtes féroces mises en cage rugissent de colère : au moins cela les soulage !

— Elles se couchent en grondant lorsqu'elles sont fatiguées ; nous, pauvres malheureux, il fallait nous taire et toujours marcher !

— Georget pâlisait en prononçant ces mots.

— Mais c'est un affreux supplice ! s'écria Simone.

— Oui, mademoiselle, tellement affreux que plusieurs en devenaient fous ; il n'y pouvaient résister, refusaient de marcher, se roulaient à terre en hurlant comme des bêtes !

— C'est ignoble ! déclara le docteur. Quel traitement ordonnait-on pour calmer ces crises ?

— Le cachot, monsieur, répondit Georget les yeux étincelants.

Il s'interrompit un instant, suffoquant à ces souvenirs de douleur et de colère.

Après un moment il reprit :

— Permettez-moi de passer rapidement sur ces années de misère ; la pensée que l'anchon était libre, qu'elle était heureuse soutenait mon courage. Ma patience, ma volonté de me bien conduire en dépit des souffrances, des injustices, vainquirent les mauvaises dispositions du directeur furieux de mon silence.

— On installait des ateliers à la colonie, menuiserie, forge, etc. Je devins menuisier. J'acquis en peu de temps une habileté qui me fit bien noter.

— On montrait mes travaux aux inspecteurs à l'époque des visites. Je fus félicité, nommé caporal.

— Une fanfare fut créée à la colonie ; je devins bon exécutant ; j'avais, avec ma sœur l'anchon, reçu quelques leçons du meilleur des hommes...

— De notre bon père Girodias ! Tu peux le nommer ici ! s'écria l'anchon qui avait remarqué l'hésitation de son frère.

— Georget la regarda jusqu'au fond des yeux, puis, son regard se fixa sur ceux qui l'entouraient :

— Oui, dit-il, de notre bon père Girodias qui a payé de sa vie la protection qu'il nous a donnée !

— Oh ! nos ennemis, ceux de l'anchon et les miens ne reculent pas devant un assassinat.

Et Georget passa sa main sur son front pâle.

— Je reprends mon récit, fit-il ; j'étais donc menuisier et musicien. Je devins bientôt moniteur de natation.

— Oh ! ce n'est pas pour me faire valoir devant vous, madame, dit le jeune homme à Mme de Beauchamp, que j'entre dans ces détails ; ils sont nécessaires pour vous faire comprendre comment je suis parvenu à m'évader... et surtout à n'être pas repris...

— Oui, voilà qui promet d'être curieux, dit le médecin, racontez-nous cela.

— Quand me vint la pensée de m'enfuir, je travaillais à l'atelier de menuiserie. Je tombai malade. Le médecin qui me soigna s'intéressa à moi. Je le priai de déclarer que la vie au grand air était nécessaire à mon rétablissement.

— Le brave homme le fit.

— Je fus placé dans la section des colons " agricoles ". Toutes les semaines, dans la belle saison, nous nous baignions dans une petite rivière qui se jette dans l'Indre.

— Un jour, un jeune homme de quinze à seize ans tomba dans la rivière. Il ne savait pas nager et disparut sous l'eau.

— Le courant était rapide à cause de l'encaissement de la rive à l'endroit où l'accident s'était produit.

— Je courus à cet endroit. J'aperçus le malheureux reparaître un instant à la surface et disparaître... Je plongeai et fus assez heureux pour le sauver.

— C'était le fils du médecin de la colonie, le docteur Raymond...

— Raymond ! je le connais !... Nous avons fait nos études ensemble ! s'écria le docteur de la famille de Beauchamp.

— George continua :

— C'est le docteur Raymond qui a facilité mon évvasion, monsieur. Puisque vous êtes son ami, vous lui direz quelle reconnaissance je lui garde et lui garderai jusqu'à mon dernier soupir...

— Ah, c'est lui qui vous a fait échapper ! Il a vraiment bien fait, le gaillard ! Ah ! Raymond, tu fais évader des prisonniers !

Le docteur se frottait les mains avec jubilation.

Il continua en s'adressant à Georget :

— Comment s'y est-il pris ?

— Le docteur Raymond a placé dans un endroit convenu un costume complet de son fils, des vêtements avec lesquels on le voyait

chaque jour dans les environs, ceux qu'il portait lorsque j'ai eu le bonheur de le sauver, et il me dit :

— Tu revêtiras cette vieille défroque après avoir quitté tes vêtements de prisonnier ; ma carriole sera attelée près de là, sur la route... Nous filerons à Issoudun et je te cacherai chez moi pendant quelque temps !

— Je te conduirai ensuite chez mon cousin qui est fermier près de Meaux, en Seine-et-Marne. Il te prendra comme ouvrier : tu resteras chez lui tant que tu voudras ; c'est un brave homme qui sait ce que tu as fait pour mon garçon...

— Et ce projet a réussi ? demanda le docteur.

— Oui, monsieur. Nous sommes arrivés à Meaux sans être inquiétés. Je travaillais chez les parents de M. Raymond lorsqu'un jour des comédiens vinrent donner une représentation à la ferme.

— Une jeune femme chantait, disait le chef, le répertoire de " la célèbre l'anchon la Vieilleuse " que Paris acclamait chaque soir au Concert-Français.

— Ce répertoire était celui de ma l'anchon !

— Je n'eus plus d'autre idée en tête que d'aller à Paris, d'entrer au Concert-Français et de m'assurer si c'était bien l'anchon, ma l'anchon qui chantait.

— J'allai à Paris. Je me présentai au Concert-Français, il était fermé.

— Je finis, cependant, par obtenir l'adresse de " l'anchon la Vieilleuse ".

— Je courus au quai du Louvre.

— Le concierge me dit que sa locataire devait être chez Mme de Beauchamp, avenue des Champs-Élysées.

— Là, j'appris que l'anchon était venue ici avec vous.

— Je retournai à Meaux, je racontais à mon maître que je venais de retrouver ma sœur et je le priai de me laisser partir.

— Il y consentit.

— J'écrivis au docteur Raymond à qui je confiai une partie des misères de ma jeunesse et je lui appris que j'espérais retrouver bientôt ma sœur.

— Cela fait, je me suis mis en route.

— Vous savez le reste ; j'ai pu arracher ma pauvre l'anchon au scélérat qui la persécutait !

Lorsque Georget eut fini ce récit, Jacques vint lui serrer la main.

— Vous resterez avec nous, lui dit-il. Ma mère et moi nous allons nous occuper de votre libération.

Huit jours après, cette libération était accordée ; Mme la comtesse de Beauchamp répondait de Georget et le gardait auprès d'elle.

On apprit à Beauchamp, par les journaux, que Blanche de Pervençère, accompagnée de son beau-frère, M. Gaston de Pervençère et d'un ami de ce dernier, M. de Montaiglon, venait de s'embarquer à Tripoli où elle s'occupait d'organiser une caravane pour se mettre à la recherche de Renaud de Pervençère, car Blanche ne voulait pas croire à la mort de son mari.

Selon les journaux, le seul espoir de la courageuse jeune femme était de retrouver les restes de son mari assassiné par les Touareg, tribus pillardes du Sahara.

L'époque de rentrer à Paris approchait pour Mme de Beauchamp.

Depuis plus d'un mois le docteur était parti.

Un matin, Georget demanda à Jacques de Beauchamp à l'entretenir en particulier.

Jacques le reçut.

— J'ai pris une détermination, monsieur, et je vous prie de me faciliter les moyens de la réaliser.

— De quoi s'agit-il ?

— Je veux être soldat, monsieur. C'est, après les épreuves de mon enfance, la seule carrière honorable qui me reste ; facilitez-moi le moyen de m'engager sans que mon triste passé soit connu et je vous promets que je saurai, par ma conduite, prouver que je méritais les bontés que vous avez eues pour moi.

— Vous quitteriez votre sœur ?

Dans les yeux de Georget une flamme passa.

Il saisit les mains de Jacques de Beauchamp dans les siennes.

— l'anchon m'a confié son secret, monsieur, dit-il d'une voix tremblante d'émotion ; vous l'aimez, elle est sous votre sauvegarde, l'anchon n'a plus rien à craindre.

— Non, sur l'honneur, je vous l'affirme. Moi vivant, un ennemi n'approchera pas de celle qui est ma fiancée, de l'anchon qui sera bientôt ma femme.

La famille de Beauchamp sut en effet aplanir toutes les difficultés et Georget put s'engager sans qu'on sût rien de son passé.

Il fut versé dans le 3e zouaves et s'embarqua pour Constantinople.

Quelque jours après le départ de Georget, Jacques avouait à sa mère son amour pour l'anchon.

Mme de Beauchamp resta muette d'étonnement.

— Oui, ma mère, je l'aime et n'aurai jamais d'autre femme qu'elle !... Oh ! je vous en prie, ne refusez pas votre consentement

à cette union qui fera mon bonheur !... Si vous ne voulez pas me désespérer, ne repoussez pas ma prière !...

—Je ne puis te répondre en ce moment, Jacques... rien ne faisait prévoir... je ne pouvais supposer... .

—Lorsque vous aurez réfléchi, mère, vous consentirez ! s'écria le jeune homme avec feu.

Jacques laissa Mme de Beauchamp à ses réflexions.

Il dit à Fanchon la demande qu'il venait de faire.

—Qu'a répondu Mme de Beauchamp ? demanda Fanchon tremblante.

—Elle consentira, ma chère Fanchon, ne craignez rien. Nous serons l'un à l'autre... .

Il la pressa ardemment contre son cœur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

### TROISIÈME PARTIE

#### RENAUD DE PERVENCHÈRE

##### I

Sous le ciel implacable, dans l'air embrasé, s'allonge la caravane. Renaud de Pervençhère est en tête, Montaiglon se tient auprès de lui.

Tous deux sont à cheval.

Puis vient la longue file des chameaux que pressent leurs conducteurs.

Il faut arriver à l'oasis avant la nuit.

La chaleur est accablante.

Gaston, malade, ou se disant tel, est rostité à El-Goléa où la caravane a été formée.

Des Touareg l'escortent.

On se dirige vers In-Salah où l'on arrivera le lendemain.

Dans quelques heures on campera au puits d'Echaab, à une journée de marche d'In-Salah.

Soudain, le vent s'élève, formidable. Des nuages sombres couvrent le ciel.

La pluie tombe à torrents.

Les chameaux tremblent de peur et poussent des beuglements plaintifs.

Impossible de les faire avancer.

La violence du vent menace de les jeter avec leurs charges au fond des précipices.

Les hommes se cramponnent, crispés aux arbrisseaux qui poussent dans le sable des dunes.

L'orage cesse aussi brusquement qu'il a commencé.

La caravane se remet en marche.

Elle arrive le lendemain en vue d'In-Salah.

L'oasis d'In-Salah est à égale distance d'Alger au nord, de Tombouctou au sud, de Mogador à l'ouest, de Tripoli à l'est.

C'est le point central où se rencontrent presque toutes les routes qui unissent le nord du continent africain au Soudan et font de cette oasis le véritable carrefour de l'Afrique occidentale.

C'est là que Renaud de Pervençhère veut faire reposer sa caravane avant de continuer sa route vers le sud.

Le chef de l'oasis, de la famille princière des Oulad-Bayouda, refuse l'entrée de sa ville ; les Touareg-Hoggar l'ont menacé de mort si le chrétien était reçu par lui.

Renaud bondit de colère :

—Les Hoggar sont jaloux que je leur ai préféré les Azdjers, s'écrie-t-il ; avec ceux-ci qui me sont dévoués je veux entrer et j'entrerais... .

—In-Salah est une place commerciale importante transitant toutes les marchandises destinées à l'approvisionnement de Tombouctou et du Soudan, riche contrée dont les productions arriveront dans notre Afrique du Nord !

—J'y entrerai, coûte que coûte !

Montaiglon dissuada Renaud :

—Vos Azdjers ne vous suivront pas, mon cher Renaud, vous vous ferez massacrer inutilement.

—Que faire ?... Mon voyage d'exploration deviendrait inutile ! Est-ce que je n'atteindrais pas la mystérieuse Tombouctou, la reine du Niger !

—Si nous y arriverons si vous suivez mon conseil.

—Parlez, Montaiglon.

—Tournons In-Salah, Renaud.

Renaud de Pervençhère réfléchit un instant :

—Soit ! dit-il.

Il fit établir le campement dans une dépression circulaire au milieu de laquelle se trouvait un puits.

Les tentes furent dressées.

Le soleil allait se coucher.

C'était l'heure de la prière.

Un iman (prêtre) se plaça au milieu du campement et, se tournant vers les quatre points cardinaux, cria d'une voix forte :

—O mes frères, voici l'heure de la prière. Proclamons tous que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète. Dieu est le plus grand. O mes frères, prions Dieu.

Les nomades aux faces voilées arrivaient lentement, silencieux et sombres.

Ils se rangeaient debout sur la même ligne, attendant le moment de l'ablution.

Dans le Sahara, à cause de la pénurie d'eau, les musulmans la font avec du sable.

Cela consiste à prendre du sable entre ses doigts et à en frotter les bras et la figure.

Les nomades étaient tous tournés vers l'Orient.

L'iman fit l'imposition des mains et cria d'une voix puissante :

—Dieu est le plus grand ! Gloire à Dieu !

Il récita le *Fatiha*, qui est le premier chapitre du Coran ; les musulmans suivaient à voix basse.

Il se prosternaient la face contre terre en répétant :

—Dieu est le plus grand !

Ce spectacle était imposant.

Sous les nuages empourprés, ces hautes silhouettes drapées dans leur manteau de laine, maintenant les bras levés au ciel, immobiles, priaient avec ferveur.

—Au nom d'Allah, ces splendides fanatiques nous massacraient sans remords, fit Renaud de Pervençhère.

—Il n'y a point de traîtres parmi l'escorte, répondit Montaiglon, je répons des hommes que j'ai choisis.

—J'ai confiance en vous, Montaiglon, et suis heureux de vous avoir auprès de moi.

Après un instant, il ajouta :

—Si mon frère Gaston était avec nous, je me sentirais complètement tranquille ! Avec deux amis dévoués comme Gaston et vous, mon cher Montaiglon, je n'aurais rien à redouter.

—Croyez-vous donc à quelque trahison de la part de notre escorte ? questionna Montaiglon en fixant un regard scrutateur sur Renaud de Pervençhère.

—J'ai surpris des conciliabules mystérieux entre nos Touareg et les chameliers ; en m'apercevant, ils se taisaient soudain.

—Ils se racontaient, pour se distraire, les légendes du désert et, vous le savez, ils n'aiment pas être entendus des chrétiens.

—Vous avez raison, Montaiglon, ce doit être cela ; on devient superstitieux dans ces solitudes, et j'ai rêvé, la nuit dernière, que

Blanche, ma chère femme, m'appelait à son secours... Deux misérables, voilés comme nos Touareg, l'emportaient dans leurs bras... .

J'essayai de m'élancer... Une résistance invincible me clouait au sol... Je criai à l'aide... je vous appelai, vous, Montaiglon, ainsi que mon frère... Vous répondiez à mes appels par un épouvantable ricanement... .

Et, tandis que ma Blanche adorée s'évanouissait dans les bras de ses ravisseurs, vous, Montaiglon, vous me serriez la gorge dans vos mains... Je m'éveillai trempé de sueur... Je me dressai sur ma natte ; vous aviez quitté la tente... Je me levai... .

Je fis un pas au dehors... Je vous aperçus causant avec le cheik touareg Ali ben Mohammed... L'air de la nuit dissipait mon affreux cauchemar... Je pus dormir quelques heures... .

—Ali ben Mohammed, répondit vivement Montaiglon, m'entretenait de ses craintes, il pressentait que nous ne pourrions entrer à In-Salah.

—Est-ce lui qui vous a conseillé de gagner le plateau du Mouydir ?

—Oui, par la plaine d'Adjémor.

—Cet homme vous semble-t-il sûr ?

—Je répons de lui.

—En ce cas, nous suivrons son conseil.

Renaud s'étendit sur sa natte. Montaiglon l'imita.

Tous deux se taisaient.

La nuit était venue. Des étoiles nombreuses scintillaient au ciel d'un bleu pur et profond.

Bientôt les yeux de Renaud se fermèrent.

Les prunelles de Montaiglon brillaient dans l'obscurité.

Il ne faisait pas un mouvement.

On entendait de temps en temps beugler les chameaux.

Les aboiements des chiens y répondaient... .

Dans la tente, de grands lévriers kabiles, couchés aux pieds de Renaud, se dressaient, prêtaient l'oreille ; puis, éternués, s'allongeaient de nouveau en bâillant.

Une heure se passa.

Renaud dormait. Montaiglon, les yeux toujours ouverts dans l'obscurité, restait couché sur sa natte.

Il s'assura que son compagnon avait cédé au sommeil.

Oui, écrasé par la fatigue, Renaud dormait.

Depuis un mois que la caravane était en route ; il s'était prodigué jour et nuit, soutenu par la volonté d'atteindre le but qu'il s'était fixé.

Ses carnets de notes s'emplissaient constamment de documents précieux sur la nature du sol du Sahara, l'itinéraire parcouru, le climat, l'altitude, la distance des oasis, etc.

Montaiglon prêtait l'oreille : il percevait une sorte de froissement léger du bas de la tente en poil de chameau.

Les chiens grondèrent.

Le bruit cessa.

Montaiglon sortit de la poche de ses vêtements de la viande et la tendit aux lévriers.

Ils se jetèrent dessus avidement.

Un instant après, ils étaient raides sur le sol, foudroyés par le poison dont la viande était imprégnée.

Le bruit recommença

Un poignard décousait d'un grand coup deux bandes d'étoffe. Un bras noir les écarta.

On aperçut dans l'entre-bâillement, se dessinant sur le ciel bleu, un guerrier touareg à genoux.

Il attira doucement Montaiglon à lui, le traîna hors de la tente.

Les bandes d'étoffes écartées un moment se rapprochèrent. Le bas en fut fixé solidement au sol.

L'obscurité, après cette scène mystérieuse, se refit complète dans la tente refermée.

Au dehors, pas un bruit. Le grand silence du désert, de l'espace immense.

Mais, pendant quelques minutes seulement...

Des coups de feu éclatèrent, des chevaux hennirent, des chameaux beuglèrent.

Renaud de Pervençhère se dressa et s'élança d'un bond hors de la tente.

Le spectacle qui frappa ses yeux le cloua sur place.

Les chameaux, leurs longs cous allongés, fuyaient de toutes parts, excités par leurs conducteurs chambâs hissés sur leur bosse, et dont la silhouette se dessinait vigoureusement sur le ciel, que la lune éclairait de sa lumière d'argent !

Les Touareg sur leurs méharas—chameaux coureurs—accouraient au contraire en brandissant leurs armes, en poussant des cris épouvantables.

Un guide chambâ, Amor hen Rabbah, surgit soudain auprès de Renaud et lui cria :

—Tu es trahi... sauve-toi... Les Touareg ont massacré ton escorte... Mes frères s'enfuient...

Les Touareg accouraient au grand trot.

Ils formaient un cercle qui se resserrait peu à peu.

Quelques hommes de l'escorte étaient encore debout et tiraient sur les guerriers noirs.

Quelques-uns de ceux-ci tombèrent.

Les autres, excitant leurs méharas, arrivèrent comme une trombe.

De leur longue lance, ils massacrèrent les survivants de la mission. Ils se jetèrent sur Renaud au moment où celui-ci sautait en selle.

Il déchargea sur ses agresseurs les six coups de son revolver, enleva son cheval et essaya de percer le cercle des Touareg.

Un coup de sabre l'atteignit au bras droit.

Il saisit de la main gauche la bride de son cheval et l'enleva de nouveau... Le noble animal, d'un bond furieux, sauta par-dessus le premier rang des Touareg. Ses fers brisèrent le crâne d'un des bandits du désert...

Reprenant terre, il allait s'élançer de nouveau.

Un guerrier noir lui coupa le jarret.

Le cheval roula sur le sol entraînant Renaud, qui réussit à se relever et à faire feu de nouveau avec un second revolver...

Une grêle de balles l'enveloppa.

Atteint par plusieurs projectiles, il tomba...

Un faisceau de lances fouilla sa poitrine, le cloua sur le sable rougi de son sang.

La mission toute entière était massacrée.

Les Touareg s'enfuirent après avoir dépouillé les morts, dont les cadavres seraient dévorés par les animaux de proie.

Huit jours après, Montaiglon, les vêtements en lambeaux, les traits tirés, blessés, se traînant à peine, arrivait à El-Goléa.

Des Arabes le portèrent évanoui à la maison qu'occupait Gaston de Pervençhère.

Des soins le ranimèrent.

Il raconta, avec force détails, le massacre de la mission de Renaud, massacre auquel, seul, il avait miraculeusement échappé.

Lorsqu'il fut seul avec Gaston, il lui dit :

—C'est fait, Renaud n'est plus ; sa fortune est à toi !

Une flamme passa dans les yeux de Gaston.

—En es-tu bien sûr ? questionna-t-il ; les Touareg ont-ils gagné leur argent ?

—Renaud est mort, te dis-je, répondit Montaiglon en fixant sur son interlocuteur son regard fixe.

Bientôt tous deux s'embarquèrent à Tripoli.

Ils étaient de retour en France à la fin de septembre 1850.

Un mois après, au début de ce récit, nous les avons vus au chevet de Blanche de Pervençhère.

Les misérables, après avoir assassiné le père, tentaient de faire périr les enfants.

Un miracle avait sauvé l'enfant des neiges des Alpes !...

Dieu en ferait-il un autre pour arracher aux corbeaux du désert Renaud laissé pour mort ?

Dieu fit ce miracle !

## II

Les Touareg venaient de disparaître à l'horizon.

Déjà des vols circulaires d'oiseaux de proie planaient au-dessus des cadavres prêts à se précipiter sur ces chairs sanglantes, sur ces membres brisés.

Tout à coup, ils s'enfuirent à tire-d'aile en jetant des cris rauques.

Des tamarix et des génévriers qui entouraient le camp, sortaient des faces bronzées coiffées de chéchias entourées d'un turban.

De leurs yeux noirs et vifs, avant de quitter leur retraite, ils exploraient les alentours.

L'oreille appuyée sur le sol, ils écoutaient.

On ne voyait plus personne. On n'entendait plus rien.

Alors ils avancèrent en rampant, s'arrêtant à chaque instant, écoutant, scrutant de tous côtés.

Ces hommes étaient des Chambâs, les chameliers de la caravane.

On eût pu en compter six, parmi lesquels Amer Ben Rabbah el Ahmed, leur chef.

Ils restaient six sur deux cents partis d'El-Goléa.

Les autres ou avaient pris part au massacre de la mission, ou, repoussant les propositions des Touareg, avaient pris la fuite :

Ben Rabbah était dévoué à Renaud.

Ses cinq compagnons, parents ou alliés, ne l'avaient pas quitté.

Ils lui avaient dit :

—Nous mourrons de ta mort, nous perdrons tes pertes, nous ne renoncerons à la vengeance que si nos enfants, nos biens, sont perdus et nos têtes frappées !

Ben Rabbah se dressa. Les autres l'imitèrent.

Sur un signe du chef, tous coururent vers un endroit qu'il désigna du geste.

Ils arrivèrent auprès de Renaud, étendu inanimé.

Ben Rabbah se pencha sur lui, appuya son oreille contre la poitrine trouée.

Les Touareg, le chef de la mission assassiné, s'étaient enfuis sans le dépouiller.

Ben Rabbah écarta les vêtements et, se redressant :

—Il respire, dit-il, les yeux étincelants de joie.

—Frères, continua-t-il, il faut sauver celui dont mon père a dit : "Tu es le frère de mon fils à qui je te confie ; que Dieu soit sur toi !"

—Si Dieu le veut, le blanc vivra ! répondirent les autres Chambâs.

Ils firent une sorte de litière et, pour le soustraire aux rayons brûlants du soleil, ils le transportèrent sous sa tente.

Renaud, pâle, les paupières closes, ne faisait pas un mouvement.

Il semblait privé de vie.

Ben Rabbah et ses compagnons coupèrent ses vêtements avec leurs poignards, et lorsqu'il fut nu, ils examinèrent les blessures.

Six à la poitrine, dont une l'avait traversé de part en part ; deux au bras droit.

Les Chambâs allèrent chercher de l'eau au puits voisin et des herbes dans les buissons. Avec l'eau, ils lavèrent les plaies. Avec les herbes recouvertes de linge mouillé, il les pansèrent.

De temps en temps, Ben Rabbah appuyait son oreille près du cœur de Renaud, insensible en apparence.

—Le cœur bat, faisait-il. Si Dieu le veut, il vivra !

Ben Rabbah et ses compagnons se prosternèrent à terre, les bras étendus, les visages tournés vers la Mecque.

L'un d'eux psalmodia une prière d'une voix gutturale, à laquelle les autres répondirent en invoquant à diverses reprises le nom d'Allah.

Un Chambâ desserra avec son poignard les mâchoires de Renaud et lui fit couler dans la gorge quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un tuyau de plume d'autruche.

(A suivre.)

# CAPRICH-MINUTET

pour PIANO

par RICHARD CERE

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a 4/4 time signature. The music begins with a melodic line in the treble and a supporting bass line. A dynamic marking of *mf* is present.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a dynamic marking of *ppp* and the instruction *Ligierement*.

Third system of musical notation, showing a melodic flourish in the treble and a steady bass accompaniment.

Fourth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *pp* and the instruction *Dolce*.

Fifth system of musical notation, concluding the piece with a final melodic phrase and a dynamic marking of *pp*.

Sixth system of musical notation, starting with a dynamic marking of *mf* and the word **PIANO.** below the staves.

Seventh system of musical notation, featuring a dynamic marking of *ppp* and the instruction *Ligierement*.

Eighth system of musical notation, showing a melodic line with a dynamic marking of *p*.

Ninth system of musical notation, including dynamic markings of *MG*, *cres*, *ppp*, and *do.*

Tenth system of musical notation, concluding the piece with a dynamic marking of *p*.

LE SAMEDI

2

First system of musical notation for system 2, featuring a grand staff with treble and bass clefs, containing various notes, rests, and dynamic markings.

Second system of musical notation for system 2, continuing the piece with similar notation and dynamic markings.

Third system of musical notation for system 2, including dynamic markings such as *pp* and *f*.

Fourth system of musical notation for system 2, featuring a *trio* section and dynamic markings like *pp* and *f*.

Fifth system of musical notation for system 2, concluding the system with various notes and rests.

3

First system of musical notation for system 3, featuring a grand staff with treble and bass clefs, containing various notes, rests, and dynamic markings.

Second system of musical notation for system 3, continuing the piece with similar notation and dynamic markings.

Third system of musical notation for system 3, including dynamic markings such as *pp* and *f*.

Fourth system of musical notation for system 3, featuring a *trio* section and dynamic markings like *pp* and *f*.

Fifth system of musical notation for system 3, concluding the system with various notes, rests, and dynamic markings, ending with *FIN*.

## UNE ASSURANCE ASSURÉE



*Abraham* — Nous nous gonnaissons si pïen gue chafais beur te fous vroisser eu m'assurant tans une andre gombagnie gue la fôdre.

*Jacob* — Bas tu dout, mon ger ! Nous nous gonnaissons drop bour gue che me vroisse. Allez touc tans n'iuborde guelle gombagnie gui fous blaira. Ça ne teranchera ni mes indérêts ni les fôdres.

## LES LAURIERS-ROSES

Dans la rivière grise aux rives presque closes,  
Au milieu de ses flots qui coulent, parsennés,  
Parmi les jubiers, sur le sable essaimés,  
Fleurissent mille fois les roses lauriers-roses !

Et dans les matins bleus ou les soirs embrumés,  
Dans la splendeur du jour et des cieus grandioses,  
A l'heure où des chansons semblent venir des choses  
Les lauriers-roses sont des tapis enflammés !

Ainsi dans notre vie où coulent sur la pierre  
Le flot de nos malheurs essaimés de misère,  
Renaissent tour à tour les roses du Bonheur.

Et quand venu le soir, à pas lents la nuit tombe  
L'homme, enfant ou vieillard, proche ou loin de la tombe,  
Les recueille à deux mains, pour en fleurir son cœur !

ACOSTIN D'AVILAR.

## UNE MÉPRISE

Après le dîner de gala, on causait dans un des petits salons de l'ambassade de France à... Le prochain mariage d'un jeune diplomate défrayait la conversation d'un groupe joyeux, rassemblé autour du consul français. Celui-ci dit tout à coup :

— Je me suis marié, moi, dans des circonstances assez originales. La première fois que j'ai eu l'honneur de voir Mlle Prévalley, ma future femme, elle a failli me faire arrêter comme voleur.

— Racontez-nous cela, monsieur le consul, demanda la charmante comtesse Morvath, avec un sourire irrésistible.

Le consul s'inclina et reprit :

— Dussé-je vous paraître un peu ridicule, je vous conterai cette aventure, puisqu'elle peut vous amuser.

Il y a dix ans, mesdames, je débutais dans la carrière avec le titre de chancelier au consulat de Budapest. J'étais à peu près seul au monde, ma famille se composait uniquement d'un frère aîné qui se maria peu après mon départ avec une jolie Parisienne. Les occupations de mon frère le retenaient à Paris ; d'autre part, le consul n'accordant que des congés courts et rares, trois ans avaient passé sans que j'aie pu connaître ma jeune belle-sœur.

Vous comprenez qu'après trois ans d'exil, je fusse très impatient de revoir la France. Dès que j'obtins l'autorisation de faire mes malles, j'écrivis à mon frère Maurice, annonçant mon arrivée pour le vendredi suivant. Comme je devais débarquer à la gare de l'Est vers six heures du matin, je ne voulus déranger personne, et j'insistai pour que mon frère et sa femme restassent tranquillement à m'attendre chez eux. J'ajoutai même, en plaisantant, qu'ils pourraient laisser la clef sur la porte et me préparer un petit ca-cas auquel je ferais honneur avant qu'ils se fussent aperçus de ma présence.

Tout fut convenu entre nous comme je l'avais souhaité. Le train m'amena sous le hall vitré de la gare, au blême petit jour de décembre, éreinté par deux jours de voyage à travers l'Autriche, le Tyrol, la Suisse et l'Alsace, les oreilles tintant encore du chaos des langages étrangers, les yeux fatigués du kaléidoscope des paysages, la migraine aux tempes, la joie au cœur.

Je sautai dans un fiacre, et pendant que le cocher, ébahi par ma toque d'astrakan et mon pardessus à brandebourgs, me conduisait au triple

galop, croyant peut-être emporter un prince, vers le boulevard Saint Germain, je respirais avec délices la brume hivernale et l'odore de Paris. En vérité, mes idées dansaient un peu dans ma tête, comme après une nuit de bal. Je faillis oublier ma valise dans la voiture et je donnai au cocher un louis de dix francs pour une modeste pièce de dix sous.

Je vous ai dit que mon frère s'était marié en mon absence. J'ignorais également sa femme et sa maison. Si je ne me trompai pas d'adresse, ce fut par miracle, dans l'état d'hébétéude où je me trouvais. L'heure matinale me faisait craindre de tomber au beau milieu de la toilette de ma belle-sœur.

« Ah ! pensais-je, s'ils avaient eu la bonne idée de mettre la clé sur la porte et de continuer leur somme, j'entrerais doucement, je demanderais à la femme de chambre de quoi me réconforter un peu, et j'apparaîtrais au réveil de mes hôtes, reposé, rafraîchi, tout à fait présentable. »

La concierge, à ma vue, ouvrit des yeux étonnés... Ma toque et mon pardessus à la mode de Pest produisaient sur les Parisiens l'effet d'un costume vaguement carnavalesque, — imposant malgré tout, — et que la portière, comme le cocher, devaient supposer bourré de florins exotiques. Avec un grand salut, la bonne femme m'indiqua le logis fraternel, un peu haut, au quatrième étage. Je pris ma valise à la main et je grimpai l'escalier.

À sept heures du matin, j'étais à peu près sûr de n'y rencontrer personne, sauf des fournisseurs. Je montai, je montai, regardant comme en rêve les hautes portes d'acajou auxquelles pendaient encore les bouteilles de lait apportées une heure plus tôt et que les domestiques paresseux n'avaient pas enlevées encore. Enfin je vis le

chiffre 1 sur le faux marbre du mur au-dessus de la banquette de velours rouge qui ornait chaque palier...

— C'est là ! m'écriai-je, fourbu de mon ascension, mais joyeux.

La concierge avait bien dit : « Au quatrième, la porte à gauche. » J'étendis la main vers la sonnette... Heureusement que j'aperçus à temps la clé sur la porte, et cette porte même à demi entrouverte. La bonne avait dû la laisser ainsi à dessein pendant une courte sortie. Je n'allais pas, en carillonnant, réveiller toute la maison.

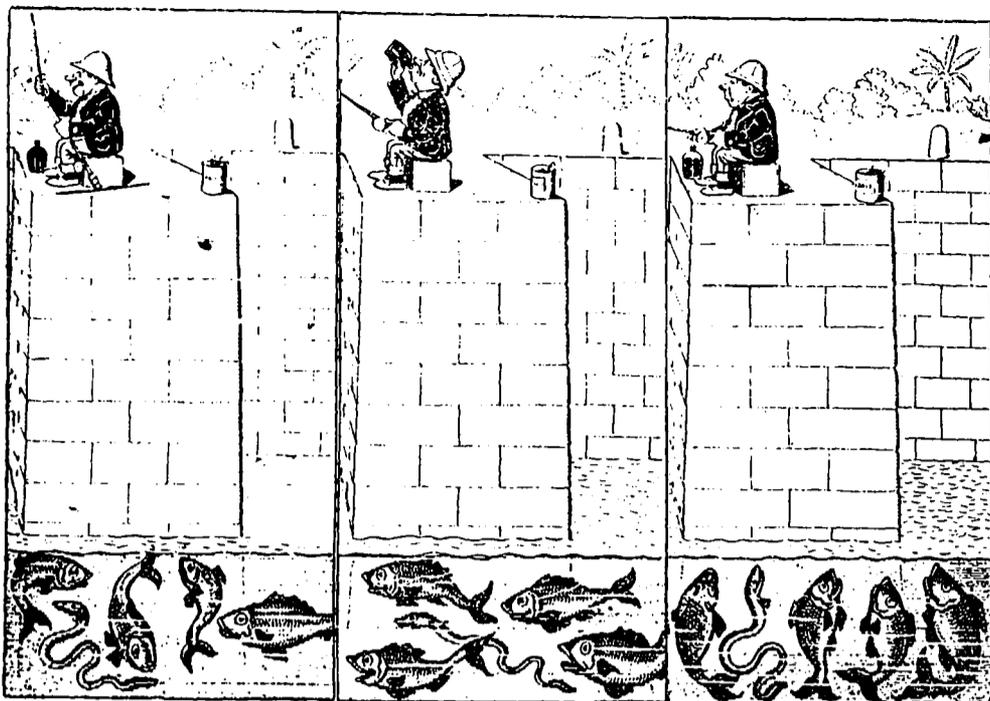
Délicatement je pénètre dans l'antichambre et je me débarrasse de ma valise, de ma toque, de mon pardessus... D'un coup d'œil j'inspecte les porto-manteaux de chêne garni de nickel, les sombres tentures couleur de brique, les faïences, les panoplies où je me plais à reconnaître le goût savant de mon frère aîné... Puis, une porte ouverte attire mon attention... Tiens !... c'est la salle à manger, une vaste pièce construite et meublée dans un style alors tout récent : tentures de cuir frappé, véranda à vitraux, table et bahut de Louis XV, horloge hollandaise, le tout d'un luxe sévère et discret... Quel bon feu dans la cheminée !... Si je me chauffais un moment ? Et là, sur la table, quel excellent chocolat au parfum de vanille préparé... pour moi, évidemment, par le soin d'une belle-sœur qui tant de sollicitude me rend plus chère... Si j'où déjeunais ? Mon frère a tout disposé selon mon vœu. Il serait ridicule, à présent, de faire des cérémonies.

## SA CONSCIENCE ET C'ÉTAIT ASSEZ



C'était hier, au matin. Un homme de police trouva dans la salle d'attente de la gare du Pacifique, un portefeuille contenant 8300 et deux épinglettes en or. Après de longues recherches, il acquit la certitude que le portefeuille appartenait à une dame qui était à bord d'un train en partance. Il la retrouva, lui remit l'objet perdu et refusa énergiquement la récompense que la dame voulait le forcer d'accepter. Sa conscience et c'était assez. Nous portons ce beau trait de désintéressement à la connaissance de nos lecteurs.

## COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE



I  
Le vicieux Laripète. — Ça foisonne de poissons, ici, et je vais en rapporter un gros panier à ma femme.

II  
—Allons, un bon coup pour se donner du cœur et en avant... là... il n'en reste plus, mais ça chauffe le ventre.  
Le grand-père poisson. — Vous savez, mes enfants, qu'il ne faut pas toucher à ce ver qui a l'air si appétissant. À côté de lui, il y a un hameçon et si vous le prenez c'est la mort...

III  
... tandis qu'en haut ! ah ! en haut, mes enfants, il y a un joli lot de beaux vers qui feraient bien notre affaire si on pouvait mettre la dent dessus. Je vais y réfléchir...

Je m'installe au coin du feu dans un fauteuil de Caramanie et je déguste le fameux chocolat qu'accompagnent deux brioches exquisées... Les idées les plus riantes envahissent mon esprit... Comme on est bien dans sa patrie, au foyer de famille qu'égaieront tout à l'heure des visages aimés... Pour comble de chance, je découvre sur la cheminée une boîte d'excellent tabac et un cahier de papier à cigarettes... La vapeur fine du maryland m'enveloppe bientôt d'un nuage d'azur et, pour attendre avec plus de patience, je romps la bande d'un journal placé, — à mon intention encore, — sur le plateau du déjeuner.

Sept heures et demie !... Oh ! oh ! les domestiques en prennent à leur aise !... La femme de chambre n'a pas reparu... Soudain des portes craquent... J'entends le brouhaha du réveil, des voix confuses, un timbre électrique qui résonne... Enfin, le choc de la porte m'annonce que la bonne est de retour... Puis, dans l'antichambre, des pas légers, une voix de femme appelant :

— Marie !... Marie !...

Quelle jolie voix douce et claire !... La voix de ma belle-sœur, sans doute... Si son plumage ressemble à son ramage, elle doit être charmante, ma belle-sœur...

— Marie !... Regardez donc !... Qu'est-ce que cette valise ?... Et ce bonnet d'astrakan ?... Et... Oh ! ce pardessus !... Quel singulier pardessus !... Il y a des brandebourgs !... Quelqu'un est entré ici !...

— Je n'ai vu personne...

— Je vous dis que quelqu'un est entré en votre absence... Un Polonais probablement... Tous les Polonais ont des brandebourgs... Marie, allez prévenir maman...

— Tiens ! pensai-je, je ne savais pas que Maurice habitait avec sa belle-mère... Elle s'est peut-être installée chez eux pour quelques jours...

Comme je m'étonnais, la porte s'ouvre... Une jolie blonde, en peignoir bleu, entre vivement, s'arrête, pousse un cri, et s'appuie au bahut pour ne pas tomber...

Je m'avance, un peu confus, mais le sourire aux lèvres, heureux de posséder une belle-sœur si jeune et si gracieuse. Je vais me nommer, quand tout d'un coup la jeune femme étend les bras pour me repousser et d'une voix étranglée s'écrie :

— Maman !... Papa !... Un voleur !

J'avoue que cette brusque apostrophe me déconcerta complètement. Je bredonnai je ne sais quoi et je fis un pas en avant.

— Ne me touchez pas !... Ne me tuez pas !...

Dieu m'est témoin que je ne lui voulais aucun mal, à cette blonde, aussi pusillanime qu'charmante !... Moi, la tuer ? Je l'aurais défendue plutôt !... Avais-je donc la mine d'un assassin ?... Hélas ! sans me

laisser le temps de formuler mes noms et qualité, elle pâlit, la pauvre, et la voilà qui se trouve mal... Je la reçois dans mes bras...

Elle avait un cou très blanc, des cheveux blonds qui sentaient la violette... Un plus hardi l'eût embrassée, — dame ! une belle-sœur ! — je restai coi, saisi d'émotion, d'inquiétude, non sans un vague plaisir...

Mais soudain une bonne apparaît et se sauve avec des cris d'orfraie, puis revient suivie d'une dame mûre en peignoir et d'un gros monsieur qui attache ses bretelles...

— Ma fille !... s'écrie la dame...

— Ma fille dans les bras d'un Cosaque ! hurle le monsieur. Marie, allez chercher les agents... Et vous, laissez ma fille, entendez vous... misérable, voyou, voleur, cambrioleur !...

— Mais, monsieur... mais, madame...

La mère se jette sur moi et m'arrache sa fille, qui commence à se ranimer... J'essaie en vain de m'expliquer... Le gros homme se démène et tempête...

— Monsieur, je vous fais toutes mes excuses... Il y a un malentendu... Je me nomme Pierre Taxis, élève chancelier à Budapest...

— Canaille !... chevalier d'industrie... clame le maître du logis...

La bonne accourt, tout essoufflée, ramenant la concierge, des voisins, deux agents de police... Tout le monde crie à la fois... On raconte que j'ai mangé le déjeuner d'un certain M. Prévalley, fumé son tabac et embrassé sa fille.

Je suppose que ce M. Prévalley est le même homme qui me traite si mal... Soudain, au milieu du vacarme, une voix chère et connue s'élève enfin.

— Mais c'est Pierre, mon frère cadet, qui arrive de voyage et qui s'est trompé de porte, le malheureux !...

Attiré par le bruit, mon frère, qui demeure à l'étage au-dessous (le quatrième en réalité, ou le troisième au-dessus de l'entresol !) n'a pas de peine

à prouver mon innocence... Il reste certain que je me suis trompé d'étage, que je me suis installé chez des inconnus, que j'ai mangé leur chocolat et fumé leurs cigarettes en me chauffant à leur feu... Quant à leur fille, je ne l'ai pas embrassée... malheureusement.

Le résultat de cette aventure fut que je devins l'ami des bons Prévalley et quelques mois plus tard leur gendre...

On riait. Le consul conclut :

— A quoi tient la destinée ?... Je n'aurais jamais épousé ma femme si je n'avais oublié l'entresol.

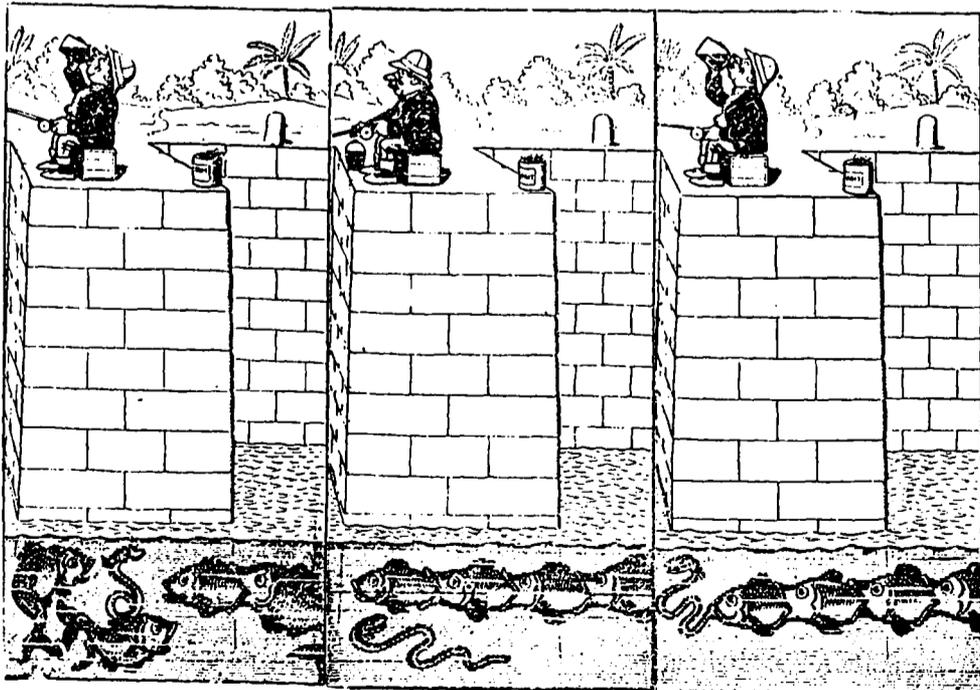
GILBERT DORÉ.

## RÉSULTATS SÉRIEUX

Le docteur Tantmieux. — Est-ce que votre voyage à la mer a eu l'effet désiré, madame Smith ?

Madame Smith. — Oh ! oui, docteur, mes deux filles aînées sont mariées.

## COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE — (Suite)



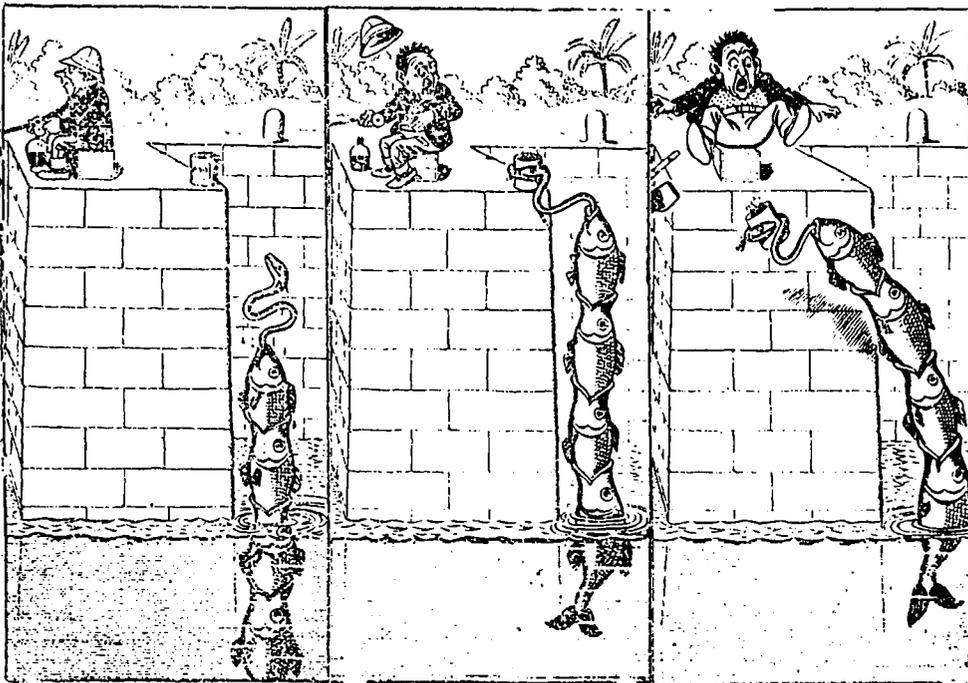
IV  
... Eureka ! Nous allons les avoir, correctement. Tenez, Félicie, laissez-moi avaler votre queue !...

V  
... Félicie ! avalez celle de Casimir ; Casimir, va avaler celle de Félix. Là, c'est correct !...

VI  
... A présent, mon cher Félix, avalez celle d'Anguillard. C'est bien ! Nous sommes prêts pour les vers...

COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE — (Suite)

IL AVAIT DIT VRAI



Un vieux vagabond fait sa centième apparition devant le magistrat.

*Le recorder.* — Bon, vous voilà encore ici, vous ?

*Le prisonnier.* — Oui, Votre Honneur.

*Le recorder.* — Quelle est l'accusation ?

*Le prisonnier.* — Toujours la même, Votre Honneur. Vagabondage.

*Le recorder.* — Il me semble que vous passez ici à peu près la moitié de votre temps ?

*Le prisonnier.* — A peu près, Votre Honneur.

*Le recorder.* — Et pourquoi le faites-vous ? Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

*Le prisonnier.* — Mais je travaille, Votre Honneur, et plus de la moitié de mon temps encore.

*Le recorder.* — En voilà une effronterie. Eh bien, si vous pouvez me dire où vous avez travaillé je vous fais la promesse de vous acquitter.

*Le prisonnier (souriant).* — En prison, Votre Honneur.

(Le magistrat a tenu parole.)

PAS NÉCESSAIRE

*La mère.* — Et pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu n'avais pas été sage à l'école ?

*Le jeune garçon (6 ans).* — Est il bien nécessaire de tout dire aux femmes ?

UN FRÈRE SEULEMENT

*Lui (passionnément, en se jetant aux pieds de la jeune et riche veuve qu'il courtise)* — Oh ! Elvie, voulez-vous être ma femme ?

*Elle (l'entourant de ses bras).* — Oui, Jean, je serai votre femme, quoique cela veuille dire, pour moi, l'abandon complet de ma fortune car, par contrat, je ne possède plus rien si je me remarie, mais mon amour pour vous remplacera tout et...

*Lui (se relevant et époussetant froidement son genou).* — Non, Elise, je n'accepterai pas un pareil sacrifice. Je serai un frère pour vous.

CRUEL

*Madame (qui vient de se disputer avec son époux et qui parait plutôt grincheuse).* — Et tu dis que tu n'as, toi, jamais commis d'erreur dans ta vie. Je t'en trouverais bien, va, en cherchant.

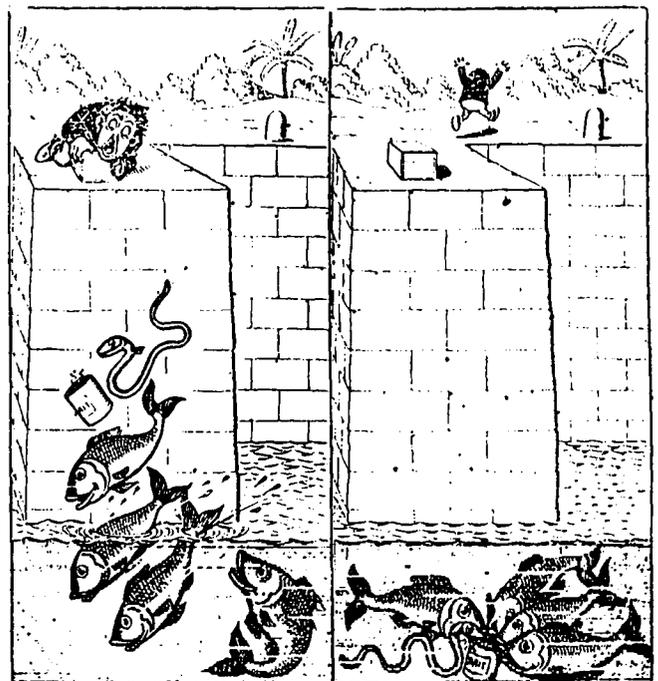
*Monsieur.* — Tu vas encore me jeter notre mariage à la figure, n'est-ce pas !

PAS GRAND'CHOSE

*Bolivard.* — Mais, dites donc, ce monsieur qui vous a serré la main, il a été condamné pour escroquerie ?

*Giraumont.* — Oh ! ce n'est rien... de la politique !

COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE — (Suite et fin)



X

XI

X — (Ça y est-il ou ça n'y est-il pas ? Laissez aller, enfants.)

XI. — (Et la fête commença.) *Le vieux Laripète (s'enfuyant spontané).* Ah ! mon pauvre Laripète, si une simple chopine de whisky te fais voir des affaires pareilles, cours bien vite prendre la tempérance.

MORALITÉ

*Le grand-père poisson.* — Voilà comment, quand on agit honnêtement et avec intelligence, le crime est puni et la vertu récompensée. Voilà, par ma foi, de quoi dîner et souper trois jours de suite.

## UN DRAME INÉDIT

L'action se passe en Chine.

Un voyageur Français rencontre un Chinois.

— Monsieur est Chinois ?

— Oui, monsieur, j'ai cet honneur.

— Mandarin, sans doute ?

— Oui, monsieur, comme tout le monde.

— Convenez, qu'il est bien désagréable de ne pouvoir se comprendre quand on parle deux langues différentes.

— C'est à quoi je songeais. Que de choses nous pourrions nous apprendre sur nos pays, si nous parlions la même langue ! Et nous sommes obligés de rester muets, l'un devant l'autre, faute de nous comprendre. Vous ne savez pas le chinois, et j'ignore le français.

— Connaissez-vous un bon professeur de langue chinoise ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Moi.

— Ah ! quel bonheur ! Je vous retiens, si vous n'êtes pas trop cher. Quel est votre prix par leçon ?

— Quinze *tien-long* par cachet.

— Ça qui fait en monnaie de France ?

— Cinquante francs.

— C'est un peu cher.

— Oui, mais vous apprenez la plus belle langue du monde.

— Après la française.

— Connaissez-vous un bon professeur de français ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Moi.

— Que prenez-vous par cachet ?

— Cinq pistoles.

— Ça qui, réduit en monnaie chinoise, fait à peu près ?

— Quinze *tien-long*.

— Très bien. J'accepte.

— Et on paye d'avance.

— C'est très juste. Voici mes quinze *tien-long*.

— Voici mes cinq pistoles.

— Quand prendrai-je ma première leçon de français ?

— Demain, à midi. Et à quelle heure me donnerez-vous la vôtre ?

— Demain, à onze heures.

— Croyez-vous que nous pourrions bientôt ensemble avoir la chance de nous comprendre ?

— Au bout de six mois, nous en saurons assez pour causer cinq minutes.

— Permettez que je vous serre la main, cher professeur.

— Adieu, monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

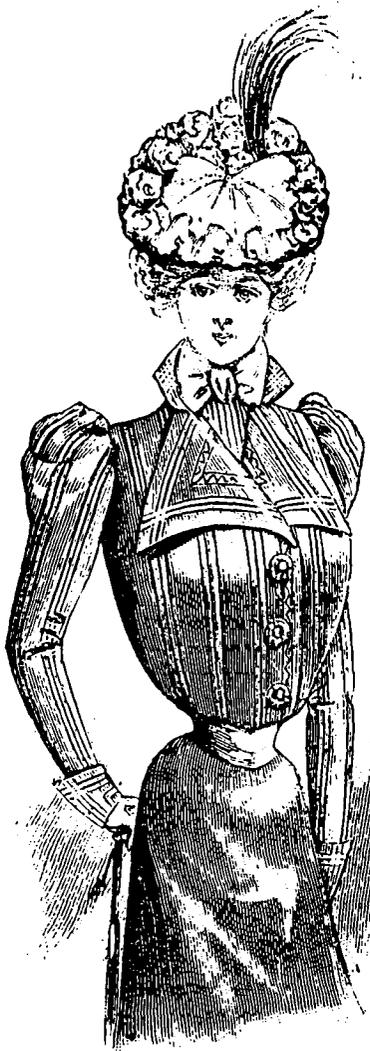
— A demain.

C'est grand dommage que le drame, dont nous avons donné une scène, n'ait jamais été joué. L'auteur était Méry, "l'homme le plus spirituel du monde", l'auteur de la "guerre du Nizam", des satires du temps de la restauration, l'un des plus étonnants improvisateurs du siècle.

CRUSALE

Nous tenons plus à nos privilèges qu'à nos droits tant l'amour-propre prime le sentiment de la justice ! — PHILOSOPHE.

## MODES PARISIENNES



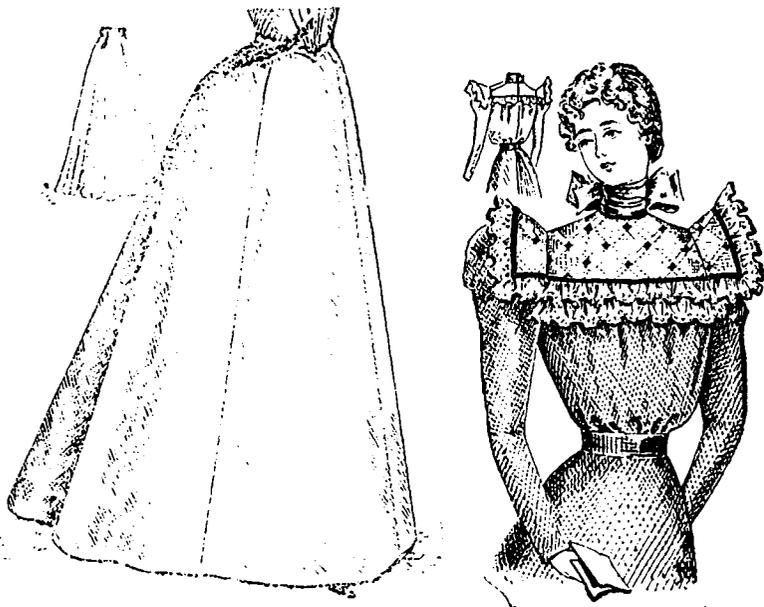
CORSAGE EN TAFFETAS RUCHÉS plissé à plis lingerie, avec revers en pareil et petit col plissé, plastron et cravate de tulle, ceinture drapée en taffetas, manches plissées, avec revers au bas.

Chapeau orné de roses et de dentelle, aigrette de paradis.

## Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMÉDI)

No 267.—Cette robe, très élégante, est à sept coutures, le lé de devant étroit, 4 lés de côté et deux de derrière. On y emploie la soie, le satin ou toute étoffe en étroite largeur. Le lé du devant et ceux des côtés sont absolument plats aux hanches, ceux du derrière sont à plis formant éventail, tournés sur la couture. Le bas de la jupe porte une traîne très



No 267 Jupe pour dame.

No 255 Corsage à empiècement pour jeune fille.

modeste. C'est en somme une robe genre fourreau de la dernière manière. Le modèle que nous présentons est exécuté en drap noir, entièrement doublé de taffetas écossais, avec une entre-doublure en crin par le bas, de 6 à 10 pouces de hauteur, suivant la grandeur de la personne. Il

faudrait garnir d'une tournure afin que la jupe ne tende pas derrière. La coupe de cette jupe présente l'avantage de ne pas présenter de coupes biaises si ce n'est par le haut et pare au défaut que présentent souvent les jupes de forme circulaire, de s'étirer et de pendre sur les côtés.

Il faut 5 verges en étoffe de 44 pouces pour une jupe destinée à une dame de moyenne grandeur. Mesure : 22 à 30 pouces de taille.

No 255.—Voici un corsage très élégant que nous recommandons aux jeunes personnes. La forme en est universellement reconnue comme très sayante. On peut employer n'importe quelle étoffe pouvant se laver. La blouse elle-même présentée ci-contre est en étoffe à petits carreaux, tandis que l'empiècement et des épaulettes est garni d'un ruban de satin bleu turquoise ruché en dentelle crème. L'ajustement s'obtient en employant une doublure très collante, s'attachant derrière, invisiblement ou par des boutons et boutonnières. Le haut, devant et dos, froncé et fixé sous l'empiècement ; froncé de même à la taille, le corps de blouse retombe légèrement sur une étroite ceinture. La manche est à deux coutures et de largeur ordinaire, elle se termine droite au poignet. Le col est droit, recouvert d'un ruban en satin bleu turquoise avec nœud derrière.

C'est une blouse d'une confection très simple et que chacun peut faire. Elle nécessite 1 verge  $\frac{3}{4}$  en 44 pouces de largeur, pour une jeune fille de 14 ans. Le patron est coupé pour les grandeurs de 10 à 16 ans.

KATE WALLACE CLÉMENT.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 cent tins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## NOYÉ!

Certain docteur berlinois, voulant expérimenter le système de Darwin sur un hareng, logea son sujet dans un aquarium dont, chaque jour, il remplaça une cuillerée d'eau salée par une cuillerée d'eau douce. A la fin, le hareng nagea dans l'eau douce et passa dans un bocal.

Ce premier résultat encouragea le Berlinois. Chaque jour, il retira une cuillerée d'eau douce, jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus dans le bocal, auquel, alors, il substitua une cage. Le hareng n'avait pas souffert du changement : même il semblait "faire ses choux gras", pourrait-on dire, d'une patée spéciale dont son maître le nourrissait. Toutefois, il devint subitement mélancolique : peut-être sa nouvelle nourriture lui avait-elle occasionné des maux d'estomac.

"J'y suis ! s'écria un matin le darwiniste ; j'ai oublié de lui donner à boire". Et, aussitôt, il déposa dans la cage une grande jatte d'eau.

Mais le lendemain, ô douloureuse surprise ! quand le Berlinois vint rendre visite à l'intéressant animal, il le trouva sans vie, la tête la première plongée dans la jatte : *le hareng s'était noyé!* Accident ? non. Suicide plutôt : martyr du transformisme, ce hareng n'était pas content de son saur.

WILLY.

## LE REQUIN BOITE AUX LETTRES

Récemment notre excellent confrère M. Dibos rappelait un incident curieux qui avait marqué le passage du navire *La Magicienne* sur rade d'Acapulco.

On venait de chercher le courrier à terre, et pendant le tri des lettres, l'une d'elles tomba dans l'eau sans qu'on pût la repêcher. Le destinataire devait évidemment perdre tout espoir d'avoir des nouvelles de sa famille. Cependant l'on avait mis à l'eau des lignes (traduisez des câbles) terminées par des chaînes et des hameçons énormes, afin de ferrer quelques-uns des innombrables requins qui nageaient autour du navire. L'un d'eux se fait bientôt prendre, on le hisse péniblement à bord ; on lui ouvre le ventre, et qu'elle n'est pas la stupéfaction en faisant l'inventaire des objets hétéroclites contenus dans son estomac ! Au milieu de bouts de cordage, de boîtes en fer-blanc, était la lettre tombée à la mer, qui put arriver ainsi saine et sauve à son destinataire !

## IL N'EN SAVAIT RIEN

*Le médecin en chef.*—Eh bien, Pat, comment va, ce matin, la vieille dame du No 16 ? J'espère que sa température n'est pas aussi élevée qu'elle l'était hier au soir ?

*L'infirmier.*—Je n'en suis pas sûr du tout, M. le docteur. Elle est morte dans la nuit.

## SES PROJETS

*Freddie.*—Maman ! Est ce que je pourrais réveiller le bébé ?

*La maman.*—Et pour quelle raison veux-tu réveiller le bébé ?

*Freddie.*—C'est afin que je puisse taper sur mon tambour.

## LE MOYEN PRATIQUE

*Bénet.*—Et comment croyez-vous qu'il soit possible de se procurer un ratelier neuf, gratuitement ?

*Loustic.*—Bien simple ! Pénétrez dans un jardin quelconque où il y a un gros chien et donnez-lui un coup de pied.

## IL Y AVAIT DE QUOI

*Rouleau.*—Je ne puis comprendre pourquoi vous riez si fort de la très simple remarque qu'a fait cet homme ?

*Bouleau.*—Mon cher ami, impossible de m'en empêcher, je lui dois \$500.

DEVINETTE



—Prenez garde ! Le maître du singe est là qui va vous tirer les oreilles !

TRIO DE PROVERBES

Arc toujours tendu bientôt se détend.  
 ×  
 Avec le renard il est bon de ruser.  
 ×  
 A grande obscurité grande lanterne.  
 SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

VEILLEUSE ÉCONOMIQUE

Un certain nombre de personnes aiment que leur chambre à coucher soit éclairée la nuit. C'est, du reste, une bonne précaution ; on peut se trouver indisposé, avoir des insomnies, et rien de plus désagréable que de se réveiller dans l'obscurité. Si l'on manque de veilleuse, voici un moyen très ingénieux d'y suppléer.

On prend un morceau de ouate gros comme une noix, on l'applatit en forme de rondelle, puis on roule et on effile la partie centrale, de façon que le tout terminé soit en forme de cône. On coupe la pointe, on met la ouate ainsi préparée dans une petite soucoupe, contenant de l'huile à brûler et on allume.

Cette veilleuse brûlera doucement aussi longtemps qu'il y aura de l'huile dans la soucoupe et donnera une très suffisante lumière.

B. DE S.

Variétés et Informations

LE CANON ET LA FABRICATION DU DIAMANT

La liaison des deux idées n'est pas au premier abord fort apparente ; elle existe pourtant, comme nous allons l'expliquer en quelques mots.

On se rappelle que, pour produire du diamant avec du charbon de sucre, M. Moissan est obligé de soumettre d'abord ce charbon à une température extrêmement élevée, puis à une pression brusque énorme : précisément cette dernière est assez malaisée à obtenir. Un chimiste italien, M. Majorana, s'est dit que, si l'on tirait un coup de canon sur le charbon presque volatilisé, à coup sûr la pression subie serait formidable. Il a mis aussitôt

son idée à exécution : le charbon placé devant une enclume se trouve aplati sur celle-ci par l'arrivée du projectile ; sous l'influence de ce coup de marteau prodigieux il se pulvérise et la chaleur développée le volatilise presque. Et finalement on découvre dans le résidu des parcelles de diamant. Voilà un emploi trouvé pour nos canons quand on procédera au fameux désarmement universel.

\*\*

LE CHEMIN DE FER DU MONT-BLANC

Si l'on met à exécution le plan de M. Isartier, ce sera un chemin de fer souterrain complété par un ascenseur vertical également souterrain. Pour cela on commencerait par diriger une galerie qui atteindrait à peu près exactement l'aplomb du point culminant du Mont ; on accélérerait à l'entrée de cette galerie par un plan incliné partant du village des Houches et gravissant la montagne de Tacoumaz. A cette entrée serait bâti un hôtel, la longueur du tunnel atteindrait 5700 mètres ; quand au puits où serait disposé l'ascenseur, il aurait 2539 mètres de hauteur verticale. On le creuserait de bas en haut, et l'on y installerait quatre crémaillères donnant appui à l'ascenseur. En trente minutes on atteindrait le haut du puits, et l'on se trouverait au sommet du Mont, où un second hôtel serait installé. Le plan nous semble un peu audacieux.

\*\*

BOITE AUX LETTRES AUTOMATIQUE

Les journaux américains rendent compte d'une nouvelle invention qui vient d'être appliquée avec succès par l'administration des postes de la ville de New York. Il s'agit de boîtes aux lettres enregistrant automatiquement les lettres qui leur sont confiées.

Chaque envoi qui y est jeté est aussitôt marqué et l'expéditeur reçoit automatiquement un récépissé portant le numéro d'ordre, la date et la signature du directeur des postes.

Les boîtes en question fonctionnent sans interruption, même aux heures où les bureaux sont fermés.

Trois de ces engins, installés depuis quelque temps, ont fonctionné sans le moindre accroc.

MME ADOLPHE OUELLETTE, DE FITCHBURG, MASS.

Pendant Trois Ans, a Enduré de Grandes Souffrances, sa Vie était un Long et Dououreux Martyre. Elle est Venue à Deux Doigts de la Mort.

Après avoir Essayé plusieurs Médecins et Dépensé Beaucoup d'Argent pour des Remèdes Inutiles, elle est Guérie en quelques Mois par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les meilleures années de la vie sont les années de santé. Êtes-vous dans cette heureuse période ? Ou bien comme des milliers d'autres femmes, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ? Ces sentiments sont particuliers à la faiblesse féminine. Vous, toutes les femmes souffrantes, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, et guérissez ce mal de côté, ces maux de tête, ce tourment continu, cette faiblesse désespérante ; ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous. Lisez avec confiance le témoignage de Mme Ouellette, intelligente jeune femme de Fitchburg, Mass.



MME ADOLPHE OUELLETTE

maux de la race humaine, c'est impossible, demandez, exigez, insistez toujours pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent pour toujours. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côté, font descendre les mains, les jambes et les pieds, les douleurs dans le bas ventre, douleurs des maladies menstruelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée, elles font disparaître l'hygiène, douleurs dans l'estomac, aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, rien, pur, elles rendent les yeux pâles roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, est

les que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Nous n'exagerons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surpris, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Il vous répondra confidentiellement et ABSOLUMENT POUR RIEN. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Toutes lettres adressées au "DEPARTMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL" seront ouvertes par le médecin seul et tenues confidentielles.

RAPPELEZ-VOUS que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, elles sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges, JAMAIS AUTREMENT. Si votre marchand n'en a pas, écrivez nous en envoyant 50c en estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée et mandat poste, et vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent. Nous les envoyons partout au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant. Ayez toujours soin de nous donner votre nom et votre adresse bien complets afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

Adressez :

Cie Chimique Franco-Américaine, Département médical.

Boîte Postale 2306, MONTREAL, QUEBEC

Entre gamins :  
 —Ton papa est bien avare ; il est cordonnier et il te fait porter des vieux souliers.  
 —Et le tien, donc ? Il est dentiste et ton petit frère n'a qu'une dent.

\*\*

En police correctionnelle.  
 Le président à l'accusé. — N'essayez pas de nier votre vol ; on vous a surpris dans l'escalier descendant avec une pendule.

—Oui, Monsieur ; mais, si on m'avait laissé faire, je l'aurais remontée.

VOUS LE VERREZ BIEN

Vous avez bien pris des remèdes et votre rhume s'aggrave. Prenez du Baume Rhumal qui vous guérira certainement. En vente partout 25c. la bouteille.

Un excellent remède pour les piqûres de moustiques :  
 — Se mettre sur les endroits piqués des timbres-poste, c'est le seul moyen de s'affranchir de la douleur.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

**BONNES BETES POUR VIEILLES ROSSES** Si vos chevaux manquent d'apétit, sont en mauvaise condition, ont un vilain poil, sont sans énergie et paresseux, et cela souvent sans cause apparente, donnez-leur la Poudre de Condition du Dr Harvey (Dr Harvey's Condition Powder). Le résultat sera prompt. Vous verrez l'œil briller, le poil se lisser, l'appétit revenir, puis l'énergie. La valeur de votre bête sera doublée. En vente partout à 25c. le paquet—ou un paquet pleine grandeur envoyé comme échantillon sur réception du prix.

The Harvey Medicine Co., 424 rue St-Paul, Montréal.

**TEINDRE EN NOIR**  
C'est là où l'on aperçoit l'art du teinturier, et la qualité de la teinture et c'est le noir qui a établi la réputation des

**TEINTURES 'MAGNETIQUES'**  
Dans le noir ou aucune autre couleur, ces teintures produisent des couleurs plus brillantes et durables qu'aucune autre, et laissent à l'étoffe toute sa souplesse et sa beauté.  
En vente partout, ou on enverra un paquet, pleine grandeur, d'aucune couleur, comme échantillon, sur réception du prix.  
HARVEY MEDICINE CO., 424 rue St-Paul, Montréal.

—Vous n'avez aucun lien de parenté qui vous empêche de vous marier ensemble ?  
—Non, Monsieur l'mare, je n'sommes ni frères, ni parents, ni amis.

**Cigares d'actualité.**  
Un fabricant de cigares de Chicago, en quête d'une "marque" sensationnelle pour sa marchandise, vient d'avoir une idée lumineuse.  
Il a déposé la marque "Captain Dreyfus".  
Est-ce pour montrer que la réputation de certains hommes s'en va parfois en fumée ?

**LA CONSOMPTION GUERIE**

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Lésion Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

**LES CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

**ESSAYEZ-LES !**

**DIX Cents**

**Amusements et Sports**

PARC SOMMER

La troupe d'Opéra Burlesque du Parc continue à réunir les suffrages qui l'ont accueilli dès le premier jour.

Ce spectacle fait pour charmer l'œil et l'oreille est absolument du goût du public canadien qui le fait bien voir, du reste.

Voici le moment où le Parc redevient le rendez-vous de tous ceux qui fuient la chaleur étouffante de la ville pour les fraîches verdure et la brise fluviale que l'on respire sur la magnifique terrasse du bord de l'eau.

Le spectacle, renouvelé chaque semaine, est toujours du plus haut goût et le Radioscope est assiégué par la foule de ceux qui veulent assister, sans danger, aux péripéties de la guerre hispano-américaine.

X

LE CONCERT DE M. J. J. GOULET

Excellente représentation, à la Salle Karn, donnée par les élèves de M. le professeur Goulet, avec le concours de MM. Emery Lavigne, R. Pelletier et Hardy, accompagnateurs.

L'ouverture de Nabuchodonosor, de Verdi; l'Adagio de la Symphonie No 11, d'Haydn; la Marche des prêtres d'Athalie, de Mendelssohn, et le Rêve après le bal, de Broustel, magistralement exécutés par la classe d'orchestre du professeur, ont été un véritable régal pour le public. 20 violons, 2 violoncelles, 1 contrebasse, grand orgue, harmonium et piano, formaient un superbe ensemble. Le chant de guerre, de Laurent de Rillé, exécuté par la Société Chorale Goulet, nous a fait entendre des voix puissantes et bien timbrées et de plus absolument justes, ce que l'on ne peut dire de bien des chœurs. A signaler encore dans la partie vocale: les Stances à la charité, très bien chantées par Mlle A. Marier et, dans celle instrumentale: l'Allégo, par M. J. J. Shua; une exquise rêverie de Vieuxtemps, par Mlle L. McLaughlin; Fantaisie, par Mlle S. Lemoine et la Rhapsodie Hongroise, de Hauser, par Mlle M. Tooke. Ces quatre morceaux de violon, fort difficiles, ont été rendus par les très jeunes artistes, notamment la Rhapsodie, avec un brio de viell exécutant.

Quand nous aurons félicité Mlle A. Marier, MM. Belcourt, Ch. Moncel et G. Labelle de leur superbe quartette de violons, violoncelle et piano: l'Andante et le Sherzo de H. J. Tiruety, nous serons en règle avec la très agréable soirée que M. le professeur Goulet et ses élèves nous ont fait passer hier. Continuez, Mesdemoiselles et Messieurs, continuez.

PALLADIO.

Au bureau de police :  
—Pourquoi avez-vous crié "au feu" dans une salle de spectacle ?  
—Pour habituer le public à sortir sans précipitation... mieux vaut essayer quand il n'y a rien !

LISEZ

**"Le Monde Canadien"**

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

**No 35 Rue St-Jacques, Montréal**

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Singulière réponse d'une concierge à qui un vitrier offre ses services :

—Vous pensez bien, mon garçon, que par le froid qu'il fait, on ne s'amuse pas à casser les carreaux !

\* \*

Mme Duplantin a sept filles.

—Comme vous avez dû désirer avoir un fils ! lui disait une amie.

—Oui, certes. Mais, aujourd'hui, quelques gendres me suffiraient !

NOUVELLES DE MONTREAL

Votre attention est appelée sur un cas de guérison remarquable d'un de nos citoyens bien connu: M. Alex. Dostic, 71 rue Lagachetière, qui, depuis huit ans, était affligé de rhumatisme. Il souffrait cruellement et, sans le Ryckman's Kootenay Cure, il serait vraisemblablement encore dans la même condition.

Ce remède lui a rendu la santé et il dit que cette médecine est une véritable bénédiction pour l'humanité, un précieux tonique et un parfait purificateur du sang, ainsi bien qu'un doux et agréable laxatif.

Le livre des attestations est envoyé gratuitement sur demande.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

**DÉMÉNAGEMENT**

Monsieur Esmonin, dont les remèdes contre les maladies de la peau sont si universellement connus, vient de se signaler encore par un surprenant cas de guérison, celui du jeune Sicikini, âgé de 11 ans, demeurant 208 rue Cadieux, que des brûlures très profondes avaient fait condamner irrévocablement et que la merveilleuse pomade a remis sur pied en quelques jours. Monsieur Esmonin, devant l'affluence de sa clientèle, a transporté ses bureaux, autrefois 1262 rue Saint-Denis, au No 1853 rue Sainte-Catherine, coin de la rue Cadieux.

Un monsieur visite rue de la République un appartement qui lui convient assez, mais qu'il trouve un peu cher.

—Remarquez, lui dit le concierge pour le décider, que l'appartement est bien exposé, qu'il n'est pas froid du tout. Da reste, cela s'explique, il y a un marchand de fourrures au rez-de-chaussée !

SAGE PRÉCAUTION

Tout le monde devrait avoir toujours du Baume Rhumal sous la main.

73

**LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES, ETC.**

A transporté ses bureaux au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage. Distribution d'objets d'art tous les soirs à 8.30 hrs P. M.

**FRANCOEUR & RAGICOT**  
Fabricants et Chapeliers et Manchonniers  
Importateurs de . . .  
**CHAPEAUX ET FOURRURES**  
DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS  
No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE  
MONTREAL.

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No . . .

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste . . . . . Ags . . . . .

Mesure de la Taille . . . . .

Nom . . . . .

Adresse . . . . .

CI- INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

# The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

## Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

## Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

Jacob, usurier très connu, ne veut point, tout de même, quoique juif, être mal avec son curé. Il lui parle souvent sur la promenade, et le digne prêtre accepte, comme une mortification, la compagnie du fils d'Israël.

—Monsieur le curé, dit-il un jour, vous devriez faire un sermon sur l'usure.

—Quoi, mon ami, répond le prêtre, vous convertiriez-vous? auriez-vous l'intention d'abandonner votre... métier?

—Eh! non! répond Jacob, mais nous sommes dix ou douze dans la ville. Si les autres se convertissaient, je resterais tout seul.

\*\*

A propos de *Catherine*, la dernière pièce de Lavedan au Français:

—Je crois à un gros succès.

—I...

—Une pièce qui s'appelle *Catherine*, devait naturellement être née coiffée.

# Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL

C'était dans une affaire de police correctionnelle, le président du Tribunal interrogeait un témoin.

—Tricornet, demanda-t-il, vous accusez le nommé Follavoine de vous avoir frappé.

—C'est la vérité pure, mon président.

—Où vous a-t-il frappé?

—Il m'a envoyé un coup de pied dans le...

—Allez vous assoir sur ce mot, dit-il, le Tribunal est éclairé.

\*\*

Chez le pédicure:

—Alors les affaires ne vont pas?

—Hélas! monsieur, on marche si peu depuis ces satanées bicyclettes!

—C'est juste; ce n'est plus le cor qu'on soigne, c'est le record!

\*\*

A fumiste, fumiste et demi.

Dutuyot se fait montrer dans un magasin un de ces appareils de chauffage dit poêle mobile.

—C'est très économique, lui explique le marchand. Avec un poêle comme celui-là, vous userez moitié moins de combustible.

—Eh bien, répond malicieusement Dutuyot, je vais en prendre deux, ça fait que comme ça je n'usurai plus de combustible du tout!

## DOUX COMME VELOURS

Il est bon à prendre comme du miel, le *Baume Rhumal* et il guérit la toux, le rhume, la coqueluche. 74

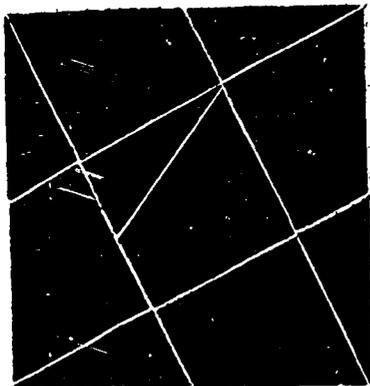
# QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 132



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précises qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme J. Johnson, Mmc M Lord, Mlle E. Binson, Mlle M. Remillard, L. Gréteau, R. Gilbert, A. Laroque, E. Meunier, A. Raymond, P. O. Richard, A. O. Tourangeau, O. Warault (Montreal), U. St-Jean (Contrecoeur, Q.), E. C. Moisan (Fraserville, Q.), Mlle M. J. Gault (Hull, Q.), N. Forland (Joliette, Q.), Mlle D. Plante (St-Eud., Q.), Mmc A. Grouin (Ottawa, Ont.), Mlle B. Laverrière, E. Binot, W. Deschamps, P. Au. Sault (Québec, Q.), P. Girard (Richmond Station, Q.), Boivin (St-Amiréon-Jeanne-Lorotte, Q.), Mlle R. A. Martineau (St-Ferdinand d'Halifax, Q.), E. Bussière (St-Sauveur de Québec), Mmc C. H. Robillard (Sto-Thérèse, Q.), J. Tourigny (St-Tite, Q.), W. Sanson (Thetford Mines, Q.), Mlle S. Trottiar, A. Legendre (Auburn, Me.), J. Leclerc (Berlin Falls, N. H.), Mlle M. Roudan, Ed. Cloutier, J. D. Thibault, L. Tropanier (Fall-River, Mass.), Mlle C. Lalonde, J. Goulet (Holyoke, Mass.), S. E. Page (Lawrence, Mass.), Mlle I. Hotin, A. Langevin, P. Page (Lowell, Mass.), L. Quinn (Lynn, Mass.), L. H. LeBlanc (Nashua, N. H.), La

Tempérance du Sacré-Coeur (N. Brookfield, Mass.), A. Ouellet (New-Auburn, Mass.), Mlle C. Jaquet, J. Derbès, G. et P. Sarraz (Noyville-Orléans, Le.), N. O. Hollemare (Pawtucket, R. I.), M. Patin (Woonsocket, R. I.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle E. Binson, H. St-Justin, A. Laroque, 72 Visitation (Montreal), E. C. Moisan (Fraserville, Q.), Mlle D. Plante (Mlle Eud., Q.), La Tempérance du Sacré-Coeur (N. Brookfield, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 cents en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI

## Troubles de Cuisine évités...

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

# POELE DU MONTREAL CAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de tisonnier, ne fait ni bruit, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

**PRIX: No 8, \$16; No 9, \$35**

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer; ou, alors, nous vous montons nos 4 nos poêles No 8 dans votre maison pour \$6.00 sur commande et \$6.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GENERATEURS A EAU CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFERES de toutes espèces pour chambres à coucher, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y

... Gas Co'y

Régistré

New-York Life.

Place d'Armes,

MONTREAL



A MORISE TJE 1907.

Un petit garçon à sa mère: —Alors, maman, du haut du ciel le bon Dieu voit tout ce qu'on fait sur la terre?

—Mais certainement!

—Même quand il y a du brouillard?

\*\*

Le professeur. —Six enfants s'en vont à la rivière... mais il y en a quatre à qui on a défendu de se baigner... Combien sont entrés dans l'eau?

Toute la classe en chœur. —Six, Monsieur!

\*\*

—Je voudrais parler au maître de la maison, dit un pauvre diable à un fermier sur le seuil du logis.

—Ma femme est absente, répond le fermier.

\*\*

—Joseph, je n'y suis pour personne, excepté pour mon tailleur.

—Bien, monsieur.

Dix minutes après avoir reçu cette consigne, Joseph introduit chez son maître un garçon de recettes.

Monsieur fronce le sourcil et le serviteur de balbutier:

—Monsieur, il m'a dit qu'il venait présenter des effets.

# SYMPTOMES DE DANGER!

## Usez du Ryckman's Kootenay Cure AVANT QU'IL SOIT TROP TARD

Les reins sont les grands filtres de notre corps; s'ils ne sont pas nets et en condition de bonne santé, le sang sur lequel ils agissent comme purificateurs, devient impur. L'acide urique se forme. Un dérèglement général se produit. La vessie est irritée, le visage devient pâle et hémorrhagique, les yeux enflent. La maladie avance et surviennent les rhumatismes, maladie de Bright, Diabète, Eczéma et autres tourments.

Le dérangement des reins est l'avant-coureur d'une maladie sérieuse et devant être immédiatement soignée. Pas demain, ni le semaine prochaine, mais aujourd'hui même. Si vous pouvez bien comprendre la bonté qui découle de l'usage du Ryckman's Kootenay Cure, lequel contient le fameux et nouvel ingrédient, vous ne voudrez pas qu'un moment de plus se passe sans que vous le possédiez.

Il incite les reins à fonctionner; il nettoie le sang; renforce la constitution. Ce n'est pas un remède de charlatan, mais bien le résultat de recherches scientifiques pendant de longues années. Pas de rhumatismes ni de maladies de reins quand on se sert à temps du "Kootenay Cure". Une fois qu'on s'en est servi on le recommande toujours. Les lettres de témoignage et les certificats de clergé, des docteurs, des juges, etc., forment un ensemble de quatre mille pièces qui sont bien les preuves les plus éloquantes de l'efficacité de ce remède.

Il est agréable et facile à prendre, ne coûte pas cher, une bouteille durant au-delà d'un mois et procure un soulagement immédiat.

Rappelez-vous qu'avec le "Ryckman's Kootenay Cure" vous avez le NOUVEAU INGREDIENT.

Prix, \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien, soit directement de la

S. S. RYCKMAN'S MEDICINE CO., LIMITED, HAMILTON, ONT.

Le livre d'attestations est envoyé gratuitement sur demande.

Les "Pillules Kootenay" contenant le nouvel ingrédient, sont une guérison certaine pour les Maux de tête, la Bile et la Constipation.

Prix 25c, envoyées par la poste à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. F. McCAFFRY, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

## Un plongeon dans la mer

On peut prendre un véritable Bain de Mer aux BAINS LAURENTIENS pendant quel que temps. Le grand bassin est rempli de véritable eau salée comme celle de la mer

Douche et nage, 25c  
Enfants, - - - 15c

JOUR DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

**BAINS LAURENTIENS**  
Angle des rues Craig et Beaudry